L'ISLAM ET LES RACES

I

P. J. ANDRÉ

CAPITAINE D'INFANTERIE COLONIALE

(PIERRE REDAN)

L'ISLAM ET LES RACES

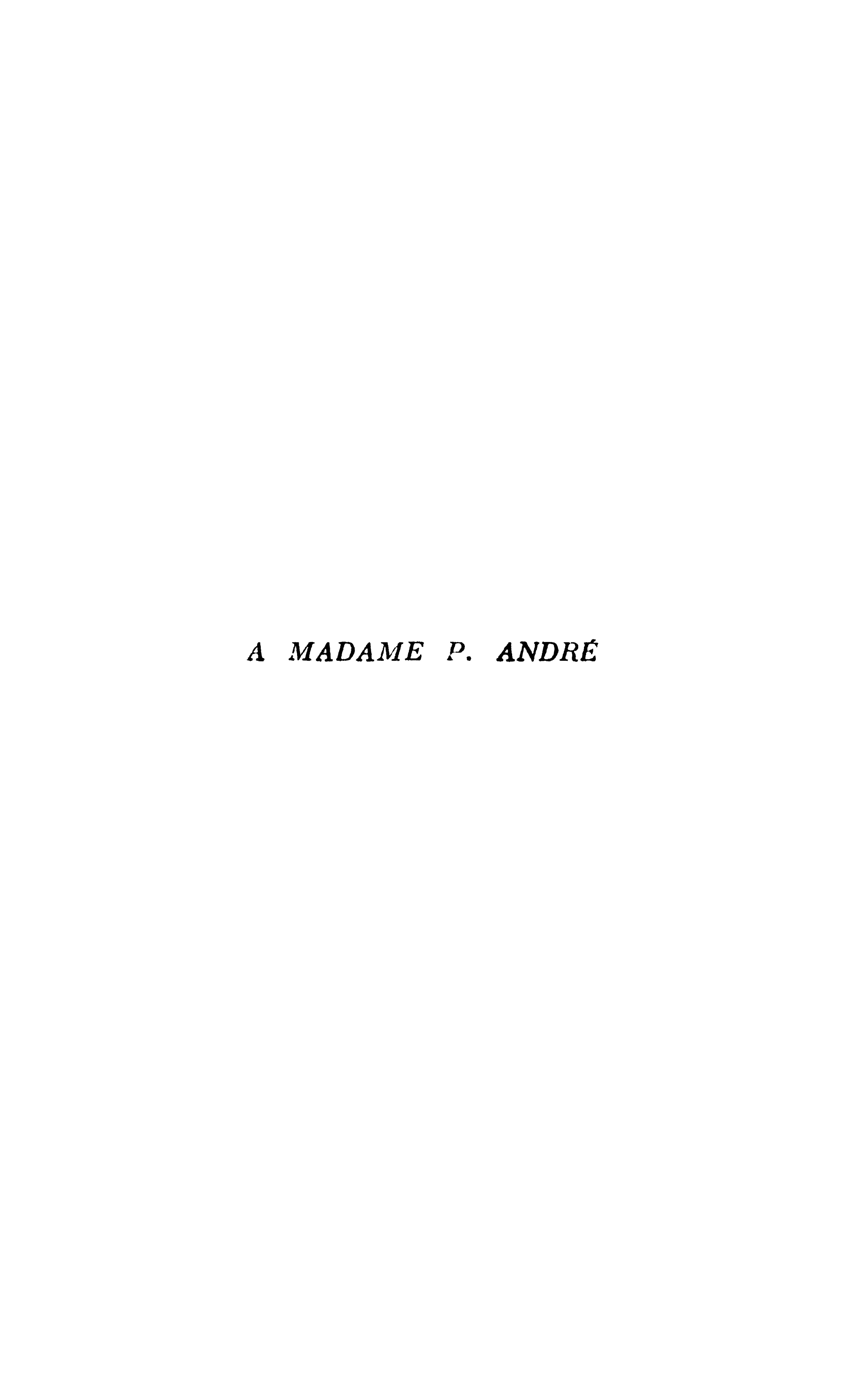
TOME PREMIER

LES ORIGINES, LE TRONC ET LA GREFFE

LIBRAIRIE ORIENTALISTE

PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB — PARIS, 1922



A MADAME P. ANDRÉ

DU MÊME AUTEUR :

PIERRE REDAN : *La Cilicie et le Problème ottoman.* — Paris, Gauthier-Villars, 1921. Prix . . . . 10 fr.

P. J. ANDRÉ : *Etudes sur la Cilicie.*

1° Notes introductives à l'étude des Ansarieh (publié par l'Asie française).
2° Le Sandjak de Djebel-Bereket (Asie française).
3° Caractères de la guerre en Cilicie (Asie française).
4° Les Tcherkesses et les Kurdes (*en préparation*).

En collaboration avec J. CAMPARDOU :

1° Notes introductives à l'étude de la région de Taza (Maroc).
2° Notes sur quelques monuments anciens de Taza (Afrique française, août 1915).

En achèvement :

Aux Confins du pays berbère.

PRÉFACE

*Quand, il y a plus de vingt-cinq ans, les directeurs de l'*Atlas de Géographie historique *publié par la Maison Hachette consacrèrent une feuille entière de cet Atlas au Monde Mongol, et le quart d'une autre feuille à la représentation de l'expansion de l'islamisme à l'époque contemporaine, grande fut la surprise de plus d'un. Sans doute savait-on, plus ou moins vaguement, le rôle joué par les Mongols, non pas seulement dans les pays asiatiques de l'Orient méditerranéen, mais dans la grande plaine russe et jusque dans l'Europe centrale ; sans doute aussi rattachait-on les Turcs aux Mongols ; sans doute encore connaissait-on l'existence de sectateurs de Mahomet dans l'Empire anglais des Indes, voire même dans différents archipels de l'Insulinde, et se souvenait-on d'une insurrection musulmane au Yunnan au temps de la grande et longue guerre des Taïpings ; mais on ne songeait guère, d'habitude, à rapprocher ces faits les uns des autres, à les coordonner et à en dégager des enseignements. En effet, l'*Introduction à l'Histoire de l'Asie, *de Léon Cahun, n'avait encore été ni publiée (elle le fut en* 1896), *ni présentée au grand public par des écrivains avertis, et nous n'avions pas pris l'habitude, d'ordinaire, d'élargir notre horizon. En dehors de l'Europe, l'Afrique seule intéressait la grande majorité des Français qui, jusqu'en*

1895 *tout au moins, regardaient beaucoup plus de son côté que vers l'Extrême-Orient. Fascinés par les multiples et délicats problèmes que posait le partage du continent noir, consécutif aux découvertes des Livingstone, des Stanley, des Brazza et de tant d'autres, passionnés par les brillants exploits de nos explorateurs, par la « course au Niger » et par la « course au Tchad », par ces âpres luttes d'influence que, à propos de telle ou telle partie du grand continent situé au sud de la Méditerranée, les Puissances se livraient autour de tapis verts et sur le terrain, nous concentrions nos regards sur la seule Afrique, lorsque nous les détachions de l'Europe. Nous négligions donc, et les peuples mongols du Continent asiatique, et aussi les groupes islamiques de l'Extrême-Orient, pour nous occuper des noirs du Soudan et du Congo et de la diffusion du Coran dans les différentes parties de l'Ouest africain, et nous en arrivions ainsi, très vite, à oublier l'existence de Musulmans dans les parties les plus lointaines de l'Asie. Avec nos habitudes françaises de simplification, nous faisions des pays balkaniques, de l'Asie antérieure et des « deux rives du Sahara » le domaine de l'Islam ; plus au sud, c'était le domaine des fétichistes et, de même, les contrées situées à l'est de l'Iran étaient pays bouddhiques et brahmaniques, ou bien encore de doctrine de Confucius, complètement ou presque complètement étrangers à la religion de Mahomet.*

Aujourd'hui comme hier, dans le présent comme dans le passé, il faut se méfier des idées trop simples ; la réalité est beaucoup plus complexe que nous le pensons d'abord et une foule de touches de détail viennent toujours, en se

superposant à l'esquisse d'une toile, en atténuer les traits par trop accentués. Voilà précisément ce que, sur le vieux fond du tableau des religions de l'Ancien Monde, ont fait un certain nombre de publications nouvelles : différents volumes de valeur, des périodiques comme la Revue du Monde musulman, *la précieuse* Encyclopédie de l'Islam. *Avec le Comité de l'Asie française qui, depuis* 1901, *poursuit d'accord avec la Société de Géographie et la Société Asiatique, ses grandes aînées, une œuvre d'éducation nationale ès-questions asiatiques, ces publications ont répandu, vulgarisé, des notions qui, naguère, étaient oubliées de la foule. Bientôt, au contraire, ces mêmes notions deviendront banales, grâce à des livres comme* l'Islam *donné par M. Edouard Montet à cette « collection Payot », dont les petits volumes font tant pour la diffusion des progrès nouveaux de la géographie, de l'histoire et de la sociologie.*

*
* *

L'Islam et les Races *y contribuera sûrement pour sa part, mais dans un cercle beaucoup plus restreint que celui auquel s'adresse le petit livre de M. Montet. Ce n'est pas ici, en effet, un bref exposé destiné à un très grand public ; l'ouvrage n'est guère écrit que pour des esprits curieux, désireux de comprendre l'Islam et de trouver la solution de multiples problèmes que pose à leur esprit, dans les différents pays du Maghreb, en Afrique occidentale française, en Syrie, ailleurs encore, un contact continu avec des populations musulmanes.*

Parmi ces problèmes, certains sont d'ordre exclusivement religieux ou, pour mieux dire, doctrinal : à ceux-là, le savant ouvrage du professeur I. Goldziher, Le Dogme et la Loi de l'Islam, *récemment traduit par M. Arin, fournira les éléments d'une réponse. Par contre, pour les problèmes si variés, si délicats aussi, de l'ordre politique, où aller chercher des informations précises ? Quel manuel des questions musulmanes consulter ? Abstraction faite du précieux* Essai sur l'Histoire de l'Islamisme *de R. Dozy, déjà bien ancien (sa traduction, par Victor Chauvin, date de* 1879*), il n'existe pas, en langue française, de livre auquel recourir. Et cependant, combien un pareil ouvrage serait utile à nos commandants de cercle, à nos officiers de renseignements, à nos administrateurs coloniaux et peut-être même, aussi, à nos agents d'ordre diplomatique !*

C'est à combler cette lacune de notre littérature politique et coloniale, à constituer le manuel français des questions musulmanes auquel il a été fait allusion tout à l'heure, qu'aspire le travail du capitaine Pierre André, intitulé L'Islam et les Races.

*
* *

« *Singulière audace et que n'aurait pas un vrai savant* », *pensera sans doute plus d'un lecteur. Et on sera tenté d'ajouter aussitôt, avec la nuance de pitié de Don Gormas à Don Rodrigue, à celui qui sera bientôt le Cid :* « *Jeune présomptueux !* » *Qu'on veuille bien cependant, avant de le faire, s'informer des antécédents du capitaine André, de ses voyages, de ses travaux... Peut-être consen-*

tira-t-on alors à suspendre tout jugement jusqu'après lecture, ou même examen attentif du livre de cet officier.

*Voici déjà longtemps que le capitaine Pierre André s'occupe des questions musulmanes. De très bonne heure il s'est senti attiré par elles et il s'y est adonné d'abord par plaisir, pour contenter sa propre curiosité, travaillant à la fois à l'Ecole des Langues orientales vivantes, à l'Ecole du Louvre, où il s'initie à l'épigraphie orientale, et au Collège de France, où il suit les cours de linguistique générale de M. Meillet. Les études pratiques qu'il a ainsi commencées dans quelques-uns de nos grands établissements d'instruction publique, le capitaine André les continue ensuite sur le terrain dans différentes parties du monde musulman : d'abord (*1909-1910*) dans le Sahara algérien et sur les confins du Maroc ; puis (*1911-1912*) au long des côtes arabiques et africaines de la Mer des Indes, qu'il suit sur des boutres indigènes, en vivant à la mode du pays, comme ses Zanzibarites, ses Comoriens, etc., depuis Mascate jusqu'au Natal, cherchant partout, et sur la lisière du continent, et dans les îles voisines du Continent Noir — non pas seulement dans les îles toutes proches des rivages comme Zanzibar, mais à Socotora, aux Combres, à Madagascar — l'influence des Omanais et des Mascatais sur les populations voisines des eaux océaniques. Tôt après, de* 1913 *à* 1915, *voici notre officier au Maroc, où il fonde l'école primaire de Guersi et où il étudie la région de Taza. Enfin, à l'issue de la Grande Guerre et d'une vraie campagne de conférences, à Neuchâtel de Suisse, sur l'Islamisme et sur le monde musulman, c'est en Cilicie que le capitaine André est envoyé. En* 1919-1920, *il y remplit à son honneur*

les délicates et difficiles fonctions de Gouverneur des Sandjaks du Djebel Bereket ; tout en y accomplissant un utile travail politique, il y fonde des écoles tcherkesses et ansarieh, ainsi que la fetoua hané *ou séminaire musulman d'Osmanié ; il y recueille les éléments d'excellents travaux d'ethnographie qui, avec un livre sur la Cilicie paru en* 1921 *sous le pseudonyme de Pierre Redan, ont récemment valu au capitaine André, de la part de la Société de Géographie, la médaille d'or du Prix Louise Bourbonnaud.*

Ces états de services scientifiques — nous n'avons pas ici à parler des autres, si glorieux soient-ils — ces voyages, ces séjours dans différentes parties du monde musulman, ne sont-ils pas pour inspirer confiance ? Ils prouvent que le capitaine André a des bases solides, qu'il ne souffrira pas des lacunes, ni ne tombera pas dans les erreurs d'un autodidacte. Les problèmes que notre auteur aborde dans l'Islam et les Races, *il ne s'est pas seulement préparé de bonne heure à les résoudre ; il les a vraiment vécus.*

Ne se sont-ils pas, en effet, posés à lui-même, alors qu'il vivait dans tel ou tel coin du monde islamique, dans l' « Occident lointain », ou bien encore à l'autre extrémité de la Méditerranée, au fond du golfe d'Alexandrette, parmi les populations si variées du Djebel Bereket ? Il les a étudiés de toutes les manières dans le grand livre de la Nature — c'est-à-dire en l'espèce dans l'esprit des Musulmans avec lesquels il se trouvait en rapports — et dans les doctrines des différentes sectes, et dans les écrits des auteurs « arabes ». Il y a réfléchi ; à leur sujet, il a institué une enquête. Il sait, *par conséquent, et, par*

suite, il a autorité pour parler de l'Islam en témoin averti, lui que les Musulmans du Djebel Bereket ont appelé « le Sage » El Emin... *Ainsi le capitaine André ne peut pas être accusé d'outrecuidance en publiant aujourd'hui le manuel des principales questions musulmanes que constitue* l'Islam et les Races.

*
* *

Ceux-là mêmes qui savent déjà liront cet ouvrage avec grand profit ; ils y trouveront un précieux « aide-mémoire ». Quant aux autres, est-il vraiment besoin de montrer ici de quelle utilité leur sera un travail dans lequel il a été tenu compte de tout ? Un livre dans lequel le passé sert à éclairer le présent, où les faits ethniques, religieux, historico-militaires de l'heure actuelle sont expliqués par un examen attentif des événements antérieurs ? Mieux vaut indiquer en quelques mots quelle est l'idée maîtresse du livre du capitaine André et combien intéressante est cette idée.

On sait quel rôle a joué Mahomet depuis sa victorieuse rentrée à La Mecque au mois de Ramadan de l'an 8 *de l'Hégire (*628/9 *de notre ère) ; le Prophète exerça, sans discussion aucune, pendant les courtes années qui lui restaient encore à vivre (jusqu'en l'an* 12 *de l'Hégire, jusqu'au* 8 *juin* 632), *les fonctions de souverain temporel, en même temps que celles de souverain spirituel. Après lui, ses successeurs n'abandonnèrent rien de ces doubles fonctions ; comme Mahomet lui-même, ils furent à la fois les moniteurs, les directeurs de la prière des fidèles, et*

les chefs temporels des Musulmans, leurs pontifes et leurs monarques, leurs imams et leurs khalifes.

*Mais le sont-ils comme les premiers khalifes, successeurs directs de Mahomet ? Poser une pareille question est évidemment la résoudre. Ces tard-venus que sont les Turcs, sortis du centre du continent asiatique dans les derniers siècles du Moyen Age, de cinq à huit siècles après la prédication de l'Islam par le Prophète, n'ont pas joué leur rôle d'*imam *comme l'avaient fait les disciples mêmes de Mahomet, et il ne pouvait en être autrement. Né en Arabie au temps et de l'enseignement même du Prophète, l'imamat a, comme la doctrine et la puissance musulmanes, crû avec une étonnante rapidité. Bientôt, du germe déposé sur le sol ingrat de l'Arabie, est sorti un arbre au tronc puissant, aux branches plus ou moins fortes et plus ou moins démesurément allongées, poussant leurs rameaux ici jusqu'à l'Indus et là jusqu'aux flots de l'océan Atlantique et aux plaines du Guadalquivir. Mais cet arbre n'a pas tardé à cesser de nourrir sa puissante ramure ; des branches se sont détachées du tronc et ont vécu plus ou moins longtemps une vie indépendante. Quant au tronc lui-même, peut-être se serait-il complètement desséché et aurait-il fini par mourir si, sur lui, n'était venue se greffer une bouture qui lui a donné une vie nouvelle. Les Turco-Mongols ont apparu, en effet, au moment où le khalifat arabe était à son déclin ; de Païens, ils sont devenus pour partie Musulmans, ils se sont faits les champions de l'Islam, et un des Etats nés de leur établissement dans l'Asie antérieure, l'Etat ottoman, a finalement hérité de l'imamat arabe. Ainsi a été réalisé un projet qu'avait conçu dès la fin du* XIVe *siècle*

un des plus grands parmi les Turco-Mongols, l'Ousbek musulman Timour Lenk, « le Terrible Boiteux », Tamerlan.

Comment, de meilleure heure encore que Timour le Boiteux (dès le milieu du XIVe *siècle), un autre Turco-Mongol, l'Osmanli Orkhan (*1326-1360*) a compris la valeur de l'imamat et tenté de se l'approprier ; comment, près de deux siècles plus tard (*1517*), un de ses successeurs, le sultan de Constantinople Sélim Ier, a réalisé le dessein conçu par son aïeul avant la tourmente mongole de* 1402 *et la conquête de Byzance de* 1453, *le lecteur le verra dans le premier volume du présent ouvrage. Nous n'avons donc pas besoin de le dire ici. Nous devons, au contraire, constater que dès lors se produisit une nouvelle efflorescence de l'Islam.*

Mais une efflorescence très différente de la première, de celle des héritiers immédiats et, si l'on peut dire, directs de Mahomet. Avec des peuples nouveaux, tous de même race — d'une race éminemment pratique et bien différente de la race arabe — une conception nouvelle est venue s'ajouter à celle du Prophète : à côté de la soumission des hommes à la foi, voici que se place la règle unique des Turco-Mongols, la discipline militaire, la « consigne », le Yassak. *Dès lors, comme le dit très bien le capitaine André,* « la consigne *n'est plus uniquement la religion* » *: il y a juxtaposition, et Yassak et Coran constituent ensemble, sous un souverain libéral comme Tamerlan, « la consigne des tribus ». Il n'en a plus été de même le jour où les Osmanlis, bénéficiant du travail des Ouzbeks du Grand Khan, eurent détruit l'Empire byzantin et acquis l'imamat. Pas de libéralisme ni de tolérance chez ces*

Turco-Mongols, dont la seule préoccupation est la conquête — et dont la seule règle est l'obéissance à la consigne reçue de leur chef. Le Yassak se fait donc plus étroit et plus rigide : il ne se juxtapose pas à la doctrine du Prophète, ni ne se fond avec elle et en elle, mais il se superpose à elle et même il se l'assimile dans une certaine mesure, si bien que la loi coranique devient une obligation administrative plutôt qu'un acte de foi.

Comme, dès lors, le caractère de l'Islam turc s'écarte du caractère de l'Islam primitif ! En quelques phrases courtes et précises — véritable raccourci d'une minutieuse étude antérieure, — l'auteur de l'Islam et les Races *l'a montré de façon saisissante.*

Les Arabes, sous l'impulsion de Mahomet, voulaient (dit-il) la suprématie d'un dogme, les Mongols celle d'un principe, les Ottomans celle de leur souverain. Dogme et principe sont des armes dans la main du Chef. Comme tels, l'un et l'autre deviennent rigides, perdent l'ampleur, le libéralisme qui les caractérisait. L'esprit de l'Islam unissait la politique à la foi ; les Ottomans subordonnent cette dernière à la première. Ainsi, la religion se rétrécit, se codifie, perd l'élévation primitive aux dépens d'une administration stricte.

Dès le début, des taches avaient existé au sein de la religion musulmane ; en se développant peu à peu elles avaient contribué à l'évolution de cette religion. A ces taches, voilà donc que s'ajoute maintenant un nouvel et puissant élément de transformation et de différenciation de l'Islam.

*
* *

Depuis longtemps déjà — dès le lendemain de la mort

de Mahomet — et de bien des manières, l'Islam avait commencé d'évoluer. De multiples raisons y avaient contribué, en particulier les compétitions à l'héritage religieux et temporel du Prophète, à l'Imamat, et cette conquête musulmane qui avait mis les nomades grossiers et ignorants de l'Arabie en contact avec des populations sédentaires instruites et policées de toutes les manières. De là, sur le tronc primitif, une frondaison de rameaux multiples, plus ou moins vigoureux, dont (nous l'avons déjà dit), tandis que le tronc dépérissait et menaçait de mourir, les uns se développèrent puissamment, les autres languirent et s'atrophièrent. Le jour où, grâce à la greffe turco-mongole, le tronc étiolé reprend une nouvelle vigueur, que vont devenir ces rameaux, dans les terrains nouveaux où ils ont pris racine en s'isolant peu à peu de la souche à laquelle ne les retenait plus qu'un fil très ténu ? Se laisseront-ils pénétrer par la sève, ou bien continueront-ils à vivre de leur vie propre, comme ils ont déjà commencé de le faire ? C'est le second cas qui s'est réalisé ; après comme avant 1517, *l'imamat turc n'a exercé qu'une influence locale, ou plutôt régionale, nullement une influence universelle. Comme le dit encore le capitaine André,*

Le Commandeur des croyants de Constantinople eut beau posséder les droits de battre monnaie et de faire dire la prière en son nom, son autorité réelle ne dépassa guère la zone d'action de ses armées. L'Afrique du Nord, l'Inde, la Chine musulmanes restèrent isolées en dehors de l'influence ottomane. Les Arabes refusèrent de reconnaître pour imam un Turc, par rivalité de race.

Certains peuples soumis ont donc gardé leur particularisme local et ont réagi à la fois sur la doctrine de l'Islam et sur leurs propres conquérants. Une fois de plus

s'est réalisé, par conséquent, le phénomène qu'a naguère constaté Horace dans un vers célèbre :

Graecia capta ferum victorem cœpit...

De là, par conséquent, dans les temps modernes et contemporains, comme auparavant déjà, dans les premiers siècles mêmes de l'Islam, des schismes et des sectes, des mouvements régionaux qui se sont produits en dehors de l'imamat conquis par les Ottomans. L'histoire de ces schismes et de ces sectes, de ces nombreux mouvements régionaux qui vont de la Russie au Japon, des rivages atlantiques du Maghreb et des côtes africaines de la Mer des Indes jusqu'aux archipels de l'Insulinde, voilà ce que le capitaine André expose dans le second tome de son ouvrage ; il le fait avec l'autorité que lui donnent ses études et ses expériences propres. Nous n'y insisterons pas, pour ne pas allonger démesurément cette préface ; aussi bien en avons-nous assez dit pour montrer comment s'explique et se justifie le titre même donné par le savant officier à son livre, et pour faire comprendre quel intérêt l'Islam et les Races *présente pour ceux à qui l'auteur a particulièrement pensé en écrivant ses deux volumes. Dans une étude attentive de cet ouvrage, administrateurs coloniaux, commandants de cercle, officiers de renseignements et d'autres encore trouveront la clef qui leur manquait peut-être ; ils y trouveront le fil conducteur, parfois très peu apparent, qui leur permettra de rattacher à l'histoire islamique des manifestations sporadiques contemporaines y semblant d'abord étrangères ; ils constateront facilement ainsi l'étroite répercussion des événements d'un bout à l'autre de ce vaste monde politico-religieux.*

*
* *

Certes, avec ses races, avec les sectes, avec les schismes qui le divisent, le monde islamique n'est plus, et depuis fort longtemps, un tout. On l'a bien vu à la fin de 1914, *lors de la proclamation de la « Guerre Sainte » contre l'infidèle ; seules, quelques tribus répondirent à l'appel, mais l'Empire ottoman lui-même ne se souleva nullement d'un élan unanime. Néanmoins, si divers soit aujourd'hui le monde islamique, préoccupations de nature religieuse et préoccupations de nature politique y agissent et réagissent constamment les unes sur les autres. Nombre d'événements de l'histoire des temps modernes et contemporains en constituent des preuves ; mais en est-il de plus manifeste que la dernière, celle d'hier et même d'aujourd'hui, cette tentative sérieuse de nouvelle union générale islamique, dressée contre l'étranger chrétien, qui s'est produite en* 1921 *? Allons-nous la laisser se développer, et souffrir que les sectes et les mouvements régionaux de l'Islam se joignent aux nationalistes ottomans? Ce serait là un jeu singulièrement dangereux...* Divide ut imperes, *dit le vieux proverbe latin ; rien de plus exact.*

Veillons donc soigneusement à empêcher la constitution d'un bloc turc ou pantouranien ; distinguons les populations qui ont reçu l'Islam des Touraniens de celles qui l'ont reçu des Arabes et ne les laissons pas s'amalgamer les unes aux autres ; ne permettons pas la « turquisation » de provinces non turques. Agir autrement serait agir contre nous-mêmes ; ce serait détruire de nos mains la digue destinée à nous protéger contre de nouvelles vagues d'invasion

et nous obliger bien vite à en reconstituer une autre un peu en arrière, peut-être dans des conditions moins favorables.

Telle est la conclusion ultime qui se dégage de l'ensemble des faits groupés par le capitaine André dans les deux tomes de l'Islam et les Races. *Peut-être relèvera-t-on quelques inexactitudes, quelques omissions ou quelques insuffisances dans telle ou telle partie de l'ouvrage. Ce sont là imperfections inévitables, surtout pour un militaire qui entend avant tout faire son métier et qui poursuit ses travaux personnels à ses rares heures de loisir, aux hasards d'une vie pleine de mouvements et d'imprévus, peu propice aux longues recherches d'érudition. Le capitaine André sollicite ces observations, et remercie d'avance ceux qui lui communiqueront leurs critiques. Ils collaboreront ainsi avec lui, en effet ; ils lui fourniront le moyen de corriger son œuvre, de la rendre meilleure et plus utile, d'en faire enfin un livre de chevet pour ceux tous qui, dans notre cher pays, s'occupent de politique musulmane.*

Henri FROIDEVAUX

BIBLIOGRAPHIE

Ravaisse, professeur à l'Ecole spéciale des Langues orientales vivantes, Paris. Cours sur l'Arabie et l'Islam, Notes 1908-1909.

Gaudefroy-Demombynes, professeur à l'Ecole spéciale des Langues orientales vivantes, Paris. Cours sur l'Afrique du Nord.

Houdas, professeur à l'Ecole spéciale des Langues orientales vivantes. *L'Islamisme.* Paris, Leroux, 1908.

Derenbourg, professeur à l'Ecole spéciale des Langues orientales vivantes, Paris. *Islamisme et Coran.*

Barthélemy Saint-Hilaire. *Mahomet et le Coran.*

Kasimirski. *Préface du Coran. Le Coran.*

Cte Henry de Castries. *L'Islam.* Impressions et Etudes. Paris, Colin.

E. Montet, recteur de l'Université, Lausanne. *De l'Etat présent et de l'avenir de l'Islam.* Lausanne, Payot et Cie, 1911.

Le Châtelier. *L'Islam au XIXe siècle.* Paris, Leroux, Bibliothèque elzévirienne orientale, 1896.

Dr Gustave Le Bon. *Psychologie de l'Education.* Paris, Flammarion, 1914.

— *La civilisation des Arabes.* Paris, Didot.

R. Dozy. *Essai sur l'histoire de l'Islamisme,* traduit du hollandais par Victor Chauvin. 1 vol. in-8°. Paris, Maisonneuve, 1879.

E. Renan. *Histoire des langues sémitiques, Vie de Jésus.* Paris, 1864

Binger. *Le péril de l'Islam.*

Salomon Reinach. *Orpheus. Histoire générale des Religions.* Paris, Picard, 1909.

J. Huby. *Christus. Manuel d'histoire des religions.* Paris, Beauchesne, 1916.

Pierre Courbet. *La supériorité du christianisme. Coup d'œil sur les religions comparées.* Paris, Bloud et Cie, 1914 (brochure).

Paul Pisani. *A travers l'Orient.* Etudes d'histoire religieuse. 1 vol. in-8°, Paris, Bloud, 4 fr.

L'Ami du Clergé, 2 septembre 1909, p. 801-816. Les ordres religieux musulmans.

Critique et Catholique, par le P. Et. Hugueny. I. *Apologétique,* 4e éd. Paris, Letouzey, 1912.

Louis Bertrand. Les Ecoles d'Orient. II. Les Ecoles musulmanes (p. 376-395) ; *Revue des Deux Mondes,* 1er septembre 1909.

J. Bricourt. *Où en est l'histoire des Religions,* 2 vol. in-8°. Tome I. — *Les religions non chrétiennes* (parmi lesquelles l'Islamisme de Carra de Vaux).

Tome II. — *Judaïsme et Christianisme.* Paris, Letouzey, 1912.
M. de Wulf. *Histoire de la Philosophie médiévale.* 4e éd. revue. Louvain, Paris, Alcan, 1912.
E. Bourgine. *Revue du Clergé français,* 1er août 1914. L'Islam et la France en Orient.
Louis Bertrand. *Le Mirage Oriental.* Paris, Perrin, 1910.
Ch. Huart. *Histoire des Arabes.* Tomes I et II. Paris, Geuthner, 1912.
Lacroix. *L'évolution du nomadisme.*
Léon Poinsard. *La production, le travail et le problème social dans tous les pays au début du XXe siècle* (t. I). Paris, Alcan, 1907.
Godefroid Kurth. *Les origines de la civilisation moderne.* Louvain, Paris, 1886, tome I.
E. Demolins. *Comment la route crée le type social.* Paris, Firmin Didot.
Ujfalvy de Mezo-Kovesd. *Les migrations des peuples et particulièrement celles des Touraniens.* Paris, Maisonneuve, 1876.
L. Cahun. *Introduction à l'histoire de l'Asie : Turcs et Mongols, des origines à* 1405. Paris, Colin, 1896.
Dabry de Thiersant. *Le Mahométisme en Chine et dans le Turkestan oriental.* Paris, 1878, 2 vol.
Louis Aubert. *Paix japonaise.* Paris, Colin, 1906.
Cte de Lesdain. *Voyage au Thibet par la Mongolie.* Paris, Plon, 1908.
Louis Aubert. *Américains et Japonais.* Paris, Colin, 1908.
Russier et Brenier. *L'Indo-Chine française.* Paris, Colin, 1911.
Depont et Coppolani. *Les confréries religieuses musulmanes.* Alger, Jourdan, 1897.
L. Rinn. *Origines berbères.* Alger, Jourdan, 1889.
Mercier. *Histoire de l'Afrique septentrionale.* Paris, Leroux.
V. Piquet. *Les civilisations de l'Afrique du Nord.* Paris, Colin, 1909.
V. Piquet. *La Colonisation française dans l'Afrique du Nord.* Paris, Colin, 1914.
I. Hamet. *Les Musulmans français du nord de l'Afrique.* Paris, Colin.
Doutté. *Magie et religion dans l'Afrique du Nord.* 1909.
Mauchamp. *Sorcellerie au Maroc.* Paris, Dorbon aîné.
E. Aubin. *Le Maroc d'aujourd'hui.* Paris, Colin, 1904.
V. Bérard. *L'affaire marocaine.* Paris, Colin.
Fournel. *Les Berbères* (2 vol.), 1875 à 1881.
Louis Chénier. *Recherches historiques sur les Maures.*
Dozy. *Histoire des Musulmans d'Espagne.*
Revue des Deux Mondes. Le Maroc et les puissances européennes. R. Pinon, 1902.
Le Maroc d'autrefois. Les Corsaires de Sale. De Castries, 1907.
Les Indes noires. De Vogüé.
De Segonzac. *Voyages au Maroc.*

André Tardieu. *La Conférence d'Algésiras.* Paris, Alcan.
Quedenfeld. *Etudes sur les populations du Maroc.* Traduction du Capitaine Simon.
René Besnard et Camille Aymard. *L'œuvre française au Maroc.* Paris, Hachette, 1914.
Conférences franco-marocaines. Tome II. *Variétés franco-marocaines.* Paris, Plon, 1917.
VI. Si Kaddour ben Ghabrit. *La femme arabe dans l'Islam*, p. 115.
VII. Si omar Khétib. *Le gouvernement chérifien ou maghzen central et ses organes : grand vizirat, justice, habous*, p. 139.
VIII. Dr. Huguet. *Latins et berbères*, p. 179.
Victor Piquet. *Le Maroc.* Paris, Colin, 1917.
Rousset. *Histoire de la conquête de l'Algérie* (2 vol.). Paris, Plon.
Bulletin de la Société de Géographie d'Oran, 1899, p. 33. Bibliographie de l'Islam Maghrebin, par Edmond Doutté.
N. Garnier. *L'Afrique. Anthologie.*
Jean Darcy. *La Conquête de l'Afrique.* Paris, Perrin, 1900.
G. Boissier. *L'Afrique romaine.* Paris, Hachette, 1912.
Paul Gaffarel. *La Conquête de l'Afrique.* Paris, Hachette, 1894.
Pain. *Mœurs et Coutumes de l'Algérie.*
Cat. *Petite histoire de l'Algérie-Tunisie-Maroc*, t. I. Alger, Jourdan, 1889-1891.
Pierre Perreau-Pradier et Maurice Besson. *L'Afrique du Nord et la guerre.* Paris, Alcan, 1918.
Cap. Aymard. *Les Touareg.* Hachette, 1911.
Jean. *Les Touareg du Sud-Est.* Paris, Larose, 1909.
Augustin Bernard et N. Lacroix. *La pénétration saharienne.* Paris, Challamel, 1906.
Augustin Bernard et N. Lacroix. *Les Confins algéro-marocains.* Paris, Larose, 1911.
O. Meynier. *L'Afrique Noire.* Paris, Flammarion, 1911.
A. J. Wauters. *L'Etat indépendant du Congo.* Bruxelles, Falk fils, 1899.
Dr. Hinde. *The fall of the Congo Arabs.*
René Dubreucq. *A travers le Congo belge.* Bruxelles, 1er juillet 1909, sous le patronage de l'Expansion belge.
Gabriel-Louis Jaray. *L'Albanie inconnue.* Paris, Hachette, 1913.
Ch. Diehl. *Une république patricienne. Venise.* Paris, Flammarion, 1916.
Marge. *Voyage en Dalmatie, Bosnie-Herzégovine, Monténégro.* Paris, Plon.
Rambaud. *Histoire de la Russie.* Paris, Hachette, 1914.
Leroy-Beaulieu. *L'Empire des tsars*, tome III.
E. Taris. *La Russie et ses richesses.* Paris, Roger et Cie, 1912.
M. Chadorowa. *Le mouvement féminin de l'Islam russe*, février 1917.

Lanier. *L'Asie.* I et II. Paris, Belin, 1908.
N. Perrin. *L'Afghanistan.* Paris, Arthur Bertrand, 1842.
J. Chailley-Bert. *Java et ses habitants.* Paris, Colin, 1900.
Alfred Grandidier. *L'origine des Malgaches.* Paris, Imprimerie Nationale, 1901.
A. Van Gennep. *Tabou et totémisme à Madagascar.* Paris, Leroux, 1904.
René Moulin. *La guerre et les Neutres.* Paris, Plon-Nourrit, 1915.
René Pinon. *France et Allemagne,* 1870-1913. Paris, Perrin, 1913.
René Pinon. *L'empire de la Méditerranée.* Paris, Perrin, 1912.
René Pinon. *L'Europe et l'Empire ottoman. L'Europe et la Jeune-Turquie.* Paris, Perrin, 1913.
Emile Bourgeois. *Manuel historique de politique étrangère.* Paris, Belin, 1916.
Seignobos. *Histoire politique de l'Europe contemporaine* (1814-1896). Paris, Colin, 1914.
Babelon. *Manuel d'archéologie orientale.* Paris, 1889, in-8°.
Huart. *Littérature arabe.* Paris, 1902, in-8°.
A. Gayet. *L'art arabe.* Paris, Picard.
Mandelstamm. *Le sort de l'Empire Ottoman.* Paris, Payot. 1917.
E. Brémond. *La Cilicie en* 1919-1920. Paris, Geuthner, 1921.
Pierre Redan. *La Cilicie et le problème Ottoman* Paris, Gauthier-Villars, 1921.
Martin Hartmann. *Der Islam. Geschichte-Glaube-Recht,* Leipzig, Rudolf Haupt, 1909.
Uberweg-Heinze. *Grundrizder Geschichte der Philosophie.* D. Til von Baumgartner, 10e éd. Berlin, 1915, § 33. (Traduction Mélandre non publiée.)
De Boer. *Geschichte der Philosophie in Islam.* Stuttgart, 1901.
Pierre Mandounet. *Les Philosophes belges.* Tome VI. *Siger de Brabant.* Louvain, 1911. Chap. V. Condamnation de l'averroïsme.
Léon Gautier. *La philosophie musulmane* (Leçon d'ouverture). Bibliothèque orientale elzévirienne, Paris, t. 75.
Manuel Rodriguez-Navas. *Resumen de historia critica de Espana.* Madrid, Saturnino Calleja, 1899.
Don Jose Antonio Conde. *Historia de la dominacion de los Arabos en España.* Madrid, 1820 (Libreria General de Victoriano Suarez).
D. S. Margoliouth. *Mohammedanism.* London, Williams and Norgate, 1911.
Marshall Broomshall. *Islam in China.* 1910.
Sir Edward S. Creasy. *The fifteen decisive battles of the world (from Marathon to Waterloo).* Nelson and Sons.
J. F. Davis. London, 1841 : *Sketches of China* ; Charles Gertzloff. London, 1838 : *China opened. Quaterly Review.*
V. A. Smith. *The Oxford Students history of India.* Oxford, 1915.

— *Early history of India*, 3e éd. Oxford, 1914.

Sir M. H. Elliott and Professor John Dawson. *The history of India told by its own historians* (8 vol.). London, 1867-77.

Sir E. C. Bayley. *History of Gujarat*. London, 1886.

Stanley Lane Poole. *Mediaeval India under Mohammedan Rule*. London, T. Fisher Unwin, 1906.

George Patterson. *Geography of India*. London, Christian Society for India, 1909.

Sir Charles Eliott. *The east Africa protectorate*. London, Edward Arnold, 1905.

Journal du Comité de l'Afrique française.

Journal du Comité de l'Asie française.

Schrader, Prudent et Anthoine. *Atlas de Géographie moderne*. Paris, Hachette.

STATISTIQUE NUMÉRIQUE DES MUSULMANS DU MONDE

Empire britannique :		
Indes	66.647.000	
Asie	2.590.000	91.940.000
Afrique	22.703.000	
Indes Néerlandaises		36.000.000
Empire Chinois		30.000.000
Empire colonial français		22.825.000
Empire turc (Europe et Asie)		21.223.000
Empire russe		19.100.000
Perse		9.300.000
Afghanistan		4.500.000
Etats balkaniques		2.392.000
Oman et dépendances		2.000.000
Ancien Empire africain allemand		1.900.000
Afrique italienne		1.450.000
Siam		1.000.000
Afrique belge		900.000
Abyssinie		800.000
Afrique espagnole		500.000
Iles Philippines		500.000
Libéria		450.000
Afrique portugaise		140.000
Total approximatif (1917)		246.920.000

L'ISLAM ET LES RACES

I

LES ORIGINES, LE TRONC ET LA GREFFE

Introduction.

Au début du VIIe siècle de l'ère chrétienne, un nouveau principe civilisateur, l'Islam, fit son apparition dans le monde. Né dans une petite province de l'Asie à l'instigation d'un certain Mahomet, le Mohammed des Arabes, il a peu à peu conquis une immensité de territoires, soumis une infinité de peuples des rives du Pacifique à celles de l'Océan Atlantique. Deux cent quarante millions de fidèles, de Musulmans, obéissent aujourd'hui à sa loi.

L'Islam agit sous la forme d'une religion universaliste. Il est le seul avec le christianisme à posséder un fondateur historiquement connu. Il est donc relativement facile de le suivre dans son expansion. Le développement du musulmanisme a été lent, continu. La naissance d'une nouvelle religion détermine la naissance d'une nouvelle civilisation. Cette dernière doit trouver sa place dans l'orbe du monde. Les Musulmans acquirent cette adaptation par la force de leurs guerriers, la politique avisée de leurs chefs. L'arrêt de la conquête brutale coïncida avec la pénétration, l'islamisation des peuples soumis, mais aussi, par suite, avec la réaction

de ces peuples désireux de garder leur particularisme local, qui agirent à leur tour à la fois sur la doctrine et sur les conquérants.

Les Arabes usèrent rapidement leur puissance expansive ; l'essor complet des nouvelles religions leur est donné, semble-t-il, par les nouvelles races converties. Les Mongols, les Turcs, dans l'évolution islamique, précipitèrent l'extension de la doctrine, mais ils transformèrent la valeur du principe civilisateur premier. Les poussées de ces peuples nomades, se succédant les unes aux autres dès que les premiers venus étaient usés par leur propre développement, firent épanouir la plante vivace qu'était l'islamisme primitif ; mais en même temps, les rameaux poussés de la tige originelle prenaient racine à leur tour dans des terrains nouveaux, s'isolaient peu à peu de la souche à laquelle ne les retenait plus qu'un lien ténu.

L'Islam qui s'était épanoui à travers le monde, qui à l'heure actuelle risque de convertir tous les païens, est resté imprimé sur les pays conquis par lui, mais s'est flétri dans son action générale ; il s'est limité en une série de mouvements régionaux.

Est-ce à dire que la civilisation islamique, à laquelle les Arabes, les Mongols, les Turcs, ont donné tour à tour leur empreinte particulière, a disparu, elle aussi, ou bien a-t-elle des manifestations parallèles aux mouvements régionaux ? L'Islam fut au Moyen-Age le représentant éclairé de la civilisation dans le monde occidental. Les hordes qui parcoururent la terre au grand galop de leurs chevaux étaient accompagnées ou suivies de philosophes, de savants qui ont eu la gloire d'être la transition entre l'antiquité gréco-latine et le monde chrétien contemporain.

Certains disent que l'islamisme actuel est une religion de stagnation et de mort : ils ne pourront cependant nier la valeur de ce principe civilisateur sans lequel une grande partie des connaissances antiques serait à jamais disparue. La prestigieuse civilisation arabe eut son apogée marquée par l'établissement du khalifat en Espagne. Son déclin commença avec la prise de Baghdad par les Mongols et la « reconquête » espagnole. Elle a disparu en tant que manifestation générale, mais elle a laissé des traces ineffaçables, des empreintes sur la civilisation européenne elle-même. Et son rôle n'est pas encore terminé au xxe siècle ; elle poursuit son activité chez tous les peuples musulmans dans les mouvements régionaux.

La grandeur, puis la décadence historiques de la religion musulmane viennent d'une faiblesse d'organisation. L'islamisme devait être à la fois un pouvoir spirituel et temporel, l'autorité suprême étant entre les mains d'un souverain-pontife unique, l'Imam. Mahomet ne régla pas l'ordre de la succession des chefs. Ainsi se créa une question de la transmission de l'imamat, source de compétitions, d'intrigues, qui ont rompu l'unité de l'islamisme. Dans la lutte pour le trône se résument non les causes, mais la manifestation des divergences religieuses et politiques, la lutte des individus, des familles, des clans, des races, enfin l'opposition éternelle des sédentaires et des nomades.

De là est née la complexité des études musulmanes. Les questions religieuses, les questions politiques se sont mêlées, annihilées, aidées de façon telle qu'il en résulte une difficulté réelle à déterminer les lois de l'évolution musulmane. On se borne généralement à étudier en France Mahomet et ses premiers fidèles, l'Arabe

d'Algérie, l'Ottoman de Turquie, alors qu'ils sont seulement une infime minorité de la communauté musulmane. Juger l'Islam uniquement d'après eux serait s'exposer à commettre la même erreur que celui qui jugerait le christianisme d'après le seul catholicisme espagnol. L'Islam est autre chose et plus que ce que sa forme méditerranéenne nous faisait jusqu'ici entrevoir. Il est nécessaire, pour bien comprendre la valeur de la doctrine enseignée par Mahomet, d'élargir son champ de vision et d'étudier le musulmanisme dans ses diverses manifestations en Russie, en Chine, dans l'Insulinde, aussi bien qu'en Afrique équatoriale ou en Afrique du Nord.

Dans le domaine musulman de la France il appartient aux officiers, aux administrateurs, aux agents de notre pays, de savoir ce que fut la civilisation de l'Islam, comment elle a évolué sous l'influence des différentes races qui ont embrassé la doctrine, de connaître ce qu'elle a donné jadis et ce qu'elle peut donner encore, car l'histoire passée explique l'histoire présente.

Le but de ces études sera de donner un aperçu de l'histoire musulmane dans les différentes régions de son activité, de montrer quels principes généraux ont présidé à l'évolution depuis les origines, les poussées des Arabes, des Mongols, des Turcs, jusqu'à l'apparition des mouvements régionaux actuels, enfin de suivre la civilisation islamique à travers les âges, le développement de la pensée musulmane depuis la formation des dogmes jusqu'à la naissance des sectes qui se partagent la religion. Notre but sera atteint si ces études peuvent donner un aperçu de ce que fut l'Islam et intéresser le lecteur aux questions musulmanes.

LIVRE PREMIER. — PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

L'ASIE ANTÉRIEURE AUX DÉBUTS DE L'ISLAMISME

I. — LES NOMADES.

La transhumance. — C'est au début du VII[e] siècle de l'ère chrétienne qu'apparut l'islamisme dans la péninsule arabique, chez une race sémitique de nomades. Par suite du manque d'eau, du peu de fertilité des terres, peut-être encore par suite de l'habitude traditionnelle de vivre des ressources fournies par les troupeaux, existence plus facile que celle de l'agriculteur, l'Arabe a conservé la méthode des premiers ancêtres qui erraient par le monde, suivant les meilleurs habitats, cherchant les conditions physiques les plus favorables à la vie. Des millénaires se sont passés ; des civilisations sont nées, se sont développées, ont disparu. L'Arabe est resté nomade, mais les grandes routes faciles que suivaient au hasard des plaines, des herbages, les premiers nomades, sont devenues moins fréquentables par suite de l'accroissement en densité, en force des populations, et les nomades vivant encore dans le monde évolué, ont dû peu à peu se localiser en des terrains de parcours déterminés.

Les groupements nomades du xxe siècle sont restés les mêmes que ceux du viie. Que ce soit en Asie, en Arabie, en Afrique, au Maroc, les conditions de leur vie sont demeurées semblables. Voyez au Maroc actuel, près de la Moulouya, dans un coin de cette plaine immense, au milieu d'une cuvette herbeuse, les tentes dressées. Des chevaux sont entravés, ou mis au piquet ; des chameaux agenouillés ruminent ou bien debout érigent vers le ciel leur long chef branlant et baveux, comme un beaupré de navire tendu vers le large ; des moutons innombrables parsèment l'étendue de taches grisâtres ; des hommes toujours armés vont et viennent drapés dans des vêtements amples et flottants ; des femmes en haillons multicolores ou de teinte unie pilent l'orge, le blé, qui en galettes rissolées seront la nourriture quotidienne avec le lait des juments, des chamelles, des chèvres et des brebis. Le pâturage épuisé, les tentes seront abattues, chargées sur les chameaux, sur les petits ânes alertes ; les hommes monteront à cheval, pousseront les troupeaux vers un nouvel emplacement propice, et, parmi les aboiements furieux des chiens à demi sauvages, les femmes, portant sur leur dos les enfants enveloppés, piétineront dans la poussière piquant d'un bâton pointu les bêtes porteuses attardées. Cette vie patriarcale qui se suffit presque à elle-même est celle de la tribu.

La tribu est un ensemble de familles obéissant au groupement familial le plus important dont le chef est aussi celui du clan. Mais ce dernier ne commande réellement que s'il est appuyé par un nombre suffisant de partisans résolus ; ou bien son autorité est contrebalancée par la jalousie, la rivalité des autres chefs de groupe qui prennent part aux discussions dans les as-

semblées, donnent leur avis sur les campements à gagner, les décisions à prendre, les alliances à resserrer. En cas de luttes avec l'étranger, le chef de tribu prend la direction des opérations ou désigne ceux qui mèneront les hommes au combat.

La guerre est une des occupations favorites du nomade, mais c'est une guerre spéciale, pleine d'embûches et de traîtrises. Très rarement le Bédouin livrera des batailles rangées : le but de toute expédition doit être le pillage, celui de toute résistance la défense des tentes et des troupeaux. Que ce soit une tribu entière qui se lève, que ce soit quelques jeunes gens qui se réunissent sous la conduite d'un des leurs pour aller conquérir chevaux, chameaux, moutons, pour montrer leur vaillance à leurs frères, aux femmes admiratives, dans tous les cas, jamais l'Arabe n'insistera s'il croit son entreprise compromise.

Ce manque de constance, ou plutôt cette prudence, tient aux conditions particulières de la vie nomade : les nomades sont peu nombreux, combattent pour s'enrichir, mais doivent ménager leur sang. Le sédentaire, fixé au sol, est obligé de se défendre jusqu'au bout et sur place ; s'il faiblit, il succombe, lui et sa fortune ; s'il s'échappait, comment vivrait-il, privé de ressources en un pays désolé ? Il doit vaincre ou se soumettre. Au contraire le nomade est mobile ; toutes ses richesses consistent en tentes, en troupeaux qui se déplacent avec rapidité, s'enfoncent en cas de revers dans les profondeurs désertiques où l'attaquant, sous peine de mort, s'il n'occupe les points d'eau, ne peut facilement les poursuivre. Et si les sédentaires forment des armées, ils ne pourront les envoyer dans les déserts où l'eau rare ne suffirait pas pour des troupes nombreuses ; or, il faut aux sédentaires le

nombre pour avoir raison des nomades ; et en ces temps reculés bien plus qu'aujourd'hui encore, le manque de routes, de moyens de transport interdisait le ravitaillement lointain de corps importants. Aussi le nomade manque-t-il son entreprise ? Il ne s'acharnera pas à poursuivre un but qui lui échappe. Ne vaut-il pas mieux disparaître et attendre une meilleure occasion ? De là ces pointes de cavaliers aventureux, ces raids de piétons hardis qui essaient de tirer du voisin plus riche les ressources qui manquent à la tribu.

Relations des nomades et des sédentaires. — La tribu antique comme la tribu marocaine d'aujourd'hui ne peut se suffire entièrement à elle-même. Si la nourriture est assurée par les produits de l'élevage, si les femmes tissent la laine des moutons, le poil des chèvres et des chameaux pour fabriquer les vêtements, les couvertures, les tapis, les tentes indispensables, il est un certain nombre d'objets que les nomades ne peuvent manufacturer ou se procurer dans leur milieu. Telles sont les armes, les poteries ; ce sont aussi les produits du dehors comme les épices, les teintures, le sucre maintenant ; comme d'autre part les laitages ne peuvent toujours suffire, que la viande trop lourde en pays chauds se consomme rarement, ce sont les dattes et les figues qu'il faudra se procurer ; ce sont surtout les céréales qu'il faudra trouver, car le nomade a besoin de farine, orge, maïs ou blé. Il s'en procure par l'échange des ovins, des laines ; mais certains, pour plus de commodité, sèment, devenant sédentaires pour le temps des semailles, puis reprennent leur course interrompue. Ils reviennent au moment favorable pour reprendre au sol ce qui lui a été confié. Mais après avoir ensemencé, récolté, il faut emmaga-

siner ! La tribu ne peut entraîner dans sa marche errante les grains obtenus. De là, nécessité de créer en certains points centraux bien choisis, une forteresse où seront enfermées les richesses trop lourdes pour être emportées dans la transhumance. C'est un passage lent du nomadisme pur vers un semi-sédentarisme d'autant plus complet que les gardiens, les débiles, restent sous les murs de l'enceinte dans laquelle se crée une race nouvelle mêlée du sang des esclaves amenés pour la culture du sol.

Enfin, en certains points des zones désertiques, la nature a fait jaillir des eaux abondantes, sources nourricières des palmiers, des figuiers dont les fruits séchés, nutritifs sous un faible volume, sont le complément obligé de la nourriture du nomade. Ce sont généralement des populations autochtones soumises, des esclaves amenés à la suite d'incursions de pillage, qui mettent en rapport les palmeraies et les oliveraies, cultivent les jardins dont la verdure forme l'oasis reposante au milieu des sables arides du désert. Vaincus à l'origine parce que moins guerriers, et moins guerriers encore à mesure que les âges passent, parce qu'abâtardis par une longue vassalité, les gens des oasis trouvent dans leur sédentarisme forcé le temps et le moyen de créer ces petites industries qui pétrissent l'argile, forgent le fer, travaillent l'argent et l'or pour les besoins du nomade en poteries, armes et bijoux.

De la présence des centres fortifiés, des oasis, est né un nouveau commerce par la nécessité d'échanger les matières premières et les objets manufacturés. Ce fut la naissance des caravanes dont les nomades, maîtres des routes et du désert, eurent le monopole exclusif. Mais par les caravanes envoyées, certaines gens des

oasis s'enrichirent, contractèrent des alliances avec des nomades ; enfin des nomades eux-mêmes, après avoir eu un pied-à-terre à la citadelle — d'abord simple enceinte murée dans laquelle ils dressaient leur tente — finirent par s'établir dans l'oasis, dans la ville, eurent leurs maisons, se consacrèrent uniquement aux transactions lointaines. De cette manière se créa une nouvelle race supérieure de sédentaires qui abandonnant au pur nomade la guerre et les pillages, laissa les études et les sciences prendre dans son esprit une plus large part. La nécessité de défendre leur existence plus raffinée contre la rapacité du nomade obligea ces nouveaux établis à faire usage d'une politique suivie qui leur permît de se maintenir au milieu des turbulentes tribus voisines. Certaines villes, comme La Mekke, se servirent même des croyances aux forces surnaturelles, de la religion, pour garder leur suzeraineté.

L'Arabe, en effet, est d'un tempérament poète et sensuel qui le rend facilement accessible aux manifestations extérieures, mais qui le rend aussi capable de sublimes envolées (1). Voyez ces nomades actuels calmes et dignes, drapés noblement dans leurs manteaux ; rien ne semblerait devoir les émouvoir ; mais que survienne une discussion, que se livrent dans une assemblée des joutes oratoires ; que se joue cette musique sauvage, excitante, qui fait bondir les cœurs, enfièvre les cerveaux ; que commencent des danses lascives ; vous les voyez immédiatement se transfigurer ; de rauques paroles se pressent sur les lèvres amincies ; les burnous

(1) Le roman chevaleresque d'Antar, les poésies des Arabes primitifs sont autant de preuves de l'enthousiasme des Arabes. — V. Depont et Coppolani ; Lamartine, *Histoire de la Turquie*, les Arabes. Bien que poète, Lamartine semble avoir bien compris l'Orient ; c'est pourquoi je me permets de le citer.

d'un geste vif sont rejetés sur les épaules ; les yeux lancent des éclairs ; les gestes brutaux se précipitent, ou bien encore des airs de farouche convoitise apparaissent sur les visages attentifs aux évolutions des danseuses. Un tempérament passionné bouillonne dans la poitrine de ces hommes, comme dans le cratère d'un volcan une lave, invisible de la plaine. Ces hommes sont prêts à la violence sous l'impulsion de leurs sens. Puis le calme revient brusquement : ils reprennent leur dignité, passent d'un air calme et fier. Voyez-les encore suivre la mesure de quelque flûte en roseau, écouter quelque chanteur de tribu, créateur de chansons, de vers, dans lesquels l'amour, la guerre, les forces naturelles sont glorifiés. Chaque Arabe est capable de poésie et c'est la contre-partie de sa violence soigneusement comprimée sous des dehors imperturbables. La religion devait faire impression sur ces âmes naïves, passionnées, idéalistes par cela même.

II. — Etat religieux de l'Asie antérieure au VIIe siècle après Jésus-Christ.

Zoroastrisme et judaïsme. — Le zoroastrisme, le judaïsme et le christianisme se partageaient l'Asie antérieure au début du VIIe siècle. Les peuples nomades d'Arabie se trouvaient, par suite du commerce des caravanes entre les oasis, la Syrie et la Mésopotamie, grâce aux expéditions guerrières dirigées contre les sédentaires des royaumes périphériques, en contact fréquent avec les civilisations perse et byzantine.

La doctrine de Zoroastre n'avait pu s'étendre, arrêtée dans son expansion, en même temps que celle de la Perse, par les échecs répétés que faisait subir Byzance

à ce pays. Le judaïsme plaisait assez aux populations arabiques. De nombreuses communautés juives s'étaient développées dans le Hidjaz et dans le Nedjd (1) ; des groupements importants comme ceux de Kheiba, Teima, Yathrib (2), des tribus importantes comme celles des Himyarites qui vivaient dans le sud de la péninsule obéissaient totalement ou en partie à la loi de Moïse. Le judaïsme était une religion de nomades à l'origine et beaucoup de ces derniers l'adoptèrent pendant longtemps. Le christianisme avait grandi au IVe siècle après Jésus-Christ ; il l'avait fait avec l'appui des Abyssins qui avaient possédé longtemps les rives asiatiques de la Mer Rouge et avaient soutenu la nouvelle religion malgré l'hostilité des Himyarites.

Le christianisme. — Enfin et surtout le christianisme avait été connu en Arabie par Byzance. Byzance ! Le nom prestigieux de cette métropole aux richesses inouïes se répétait dans les légendes qui couraient par le monde depuis les brumes glaciales de la Scandinavie jusqu'aux vastes étendues ensoleillées de l'Afrique ; Byzance qui attirait vers elle, comme un miroir ardent, tous les aventuriers, tous les rudes mercenaires en quête de grands coups d'épée payés par des présents somptueux et des butins mirifiques ; Byzance, avec la beauté de ses femmes, sa mollesse, son luxe, ses raffinements, son vice, condensait tous les plaisirs de l'Orient comme une idole barbare se pare des joyaux innombrables apportés vers elle ; Byzance dont les sacrés collèges, les docteurs, les diplomates, les philosophes, les théologiens avaient fait la métropole de la science, de l'esprit, de la subtilité.

(1) Provinces de l'Arabie.
(2) Yathrib devint plus tard Médine.

C'est cette Byzance qui avait repris dans le monde méditerranéen la place de la Rome impériale écroulée sous les coups des Barbares, de cette Rome maîtresse du monde dont l'avait séparé la volonté de Constantin le Grand. Mais de même que l'Orient avait marqué de son sceau la ville romaine du Bosphore, tombée de la mollesse patricienne capable de sursauts d'énergie et de volonté traditionnelle à l'abâtardissement d'une race efféminée par le luxe et la débauche, de même la Byzance orientale avait bientôt enlevé au christianisme sa simplicité primitive, la puissance d'expansion et de raisonnement droit qu'il était allé chercher dans la Rome des rudes dominateurs du monde pour lesquels le luxe était plutôt un captif gagné à la guerre qu'un maître amoindrissant ses esclaves.

Au début du VIIe siècle, l'Eglise impériale orthodoxe, l'Eglise monophysite, l'Eglise nestorienne se partageaient l'Asie Mineure chrétienne. Des discussions compliquées sur la personne du Christ avaient donné naissance à ces différenciations. Les Monophysites soutenaient que dans le Christ, Dieu et l'homme étaient unis dans une seule nature ; au contraire, les Orthodoxes, et plus nettement encore les Nestoriens, distinguaient dans Jésus une nature divine et une nature humaine. Les docteurs se demandaient alors quel était, dans le Christ, le principe agissant, soit divin, soit humain, qui avait dominé ses actes et son évangélisation ; ou bien encore ils se demandaient si la volonté de Dieu se confondait en lui avec celle de l'homme. Partant de motifs spéculatifs et religieux, les Monophysites écartaient du Christ l'élément humain, voyaient en lui Dieu ; par contre, les Nestoriens accentuaient dans Jésus la manière d'être, de vouloir, d'agir essentiellement humaine, en face de la manière d'être divine.

Ce dernier système favorisé par des circonstances politiques et sociales offrait un champ plus libre que le premier à une considération philosophique du monde et de la vie, et en fait, de même que ce furent les Nestoriens qui firent le plus pour le développement de la civilisation grecque en Asie Mineure, ce furent eux aussi qui enseignèrent aux Arabes le christianisme (1).

Les Nestoriens avaient fait une propagande active en Syrie, avaient obtenu de nombreuses conversions parmi les Arabes de ces contrées ; mais l'Arabie elle-même avait surtout subi depuis le Ier siècle l'influence des sectes sabiennes qui niaient la divinité de Jésus-Christ et cherchaient ailleurs leur idéal. Les Ebionites par exemple, comme les autres sectes gnostiques, voulaient parvenir à une connaissance plus approfondie que la croyance de la foule. Ils voyaient dans Yahweh, le dieu des Juifs, créateur du monde, un démiurge inférieur au Dieu suprême connu des chrétiens gnostiques. Entre ce Dieu suprême et les êtres créés, il existe d'après eux une série d'êtres intermédiaires qui participent à la nature divine sans cependant se confondre avec le Dieu suprême. Ces intermédiaires sont appelés Eons et Yahweh. Jehovah est un de ces Eons. On retrouve dans cette conception des Gnostiques la tendance de croire à l'existence d'envoyés spéciaux chargés de faire comprendre aux masses ignorantes ce que devinait l'intuition des Gnostiques. Malgré l'influence réelle de ces sectes, qui avaient surtout servi à répandre l'idée d'un Dieu unique, le christianisme et le judaïsme n'avaient converti que quelques groupements en Arabie. La masse

(1) V. de Boer, III, *Science grecque*, § 2. — *Les Eglises chrétiennes*, traduction inédite, M. Mélandre.

des Bédouins recouvrait d'un voile spiritualiste son respect des manifestations naturelles de la force.

Les idoles et La Mekke. — Les tribus nomades avaient coutume de se réunir en un point situé près de la Mer Rouge appelé El Mekkat el Arab, le Rassemblement des Arabes. La Mekke était devenue une ville prospère, peuplée de ces nomades devenus sédentaires et caravaniers par intérêt, les Ibn Qoreïch. Ces derniers étaient chargés de garder les idoles représentant toutes les divinités de l'Arabie, rangées dans une enceinte sacrée, la Kaabah. Là se trouvait la Pierre Noire, le fameux aérolithe adoré comme l'émanation du Tout-Puissant. Là se voyait encore le puits Zem-Zem, la source sacrée, jaillie du sol à la prière d'Agar chassée dans le désert par Abraham, la source dont l'eau sauva de la mort Ismaël, père de tous les Arabes. L'idolâtrie se mêlait donc aux croyances judaïques et n'empêchait pas l'intervention d'un dieu unique.

L'influence réelle de La Mekke s'augmentait du fait que le territoire saint, lieu de pèlerinage, était en même temps un lieu de marché annuel. Pour s'y rendre, les tribus, perpétuellement en guerre les unes contre les autres, consentaient une trêve généralement respectée. Quelquefois l'intérêt immédiat d'un clan, la convoitise, lui faisaient quelquefois piller les caravanes sacrées, mais ce n'étaient que des faits isolés en dehors de la coutume. Le besoin se faisait sentir, autrefois comme aujourd'hui au Maroc, de lieux d'approvisionnement stables, et les édifices saints prêtaient leur protection au commerce. Les Qoreïchites habitant la ville profitaient du grand concours de fidèles pour s'enrichir à leurs dépens, formant une caste à moitié religieuse

par fonction, à moitié marchande par intérêt, dont les caravanes nombreuses allaient au loin toucher les contrées soumises à la Perse ou à l'Empire byzantin. L'aspect de La Mekke donnait au début du VIIe siècle l'impression de ce que pouvait être l'état religieux des peuples arabes : des pasteurs, des commerçants, nomades ou sédentaires, tous pillards, à l'intimité peu religieuse, mais ayant le respect des formes traditionnelles qui leur permettaient pratiquement d'avoir un lieu de trêve et de repos ; des hommes sensuels, poètes devant les horizons vastes et les ciels profonds d'Orient, subissant par cela même violemment l'ascendant des orateurs géniaux, de ces prophètes dont l'histoire d'Asie Mineure est pleine.

Les Prophètes. Les Hanifs. — Les Arabes avaient-ils la préoccupation d'expliquer les mystères de la vie et de la mort, de diminuer l'infinité des phénomènes incompris de la nature de l'âme par une interprétation spirituelle, par l'intervention d'une force divine, d'autant plus parfaite que le développement intellectuel de l'homme est plus grand ? Il semble que les Bédouins n'aient pas eu ces préoccupations ; ils réagissaient violemment aux sensations extérieures comme le font encore ceux d'aujourd'hui ; par cela même ils se rendaient compte comme les autres hommes qu'en dehors d'eux-mêmes, en dehors de leur compréhension, il existait une série de phénomènes auxquels nulle explication ne peut être donnée. Si l'on étudie un Arabe d'aujourd'hui, on se rend vite compte que sa sensation extérieure est excessivement développée, mais qu'il lui est difficile généralement de discuter à fond sans tomber dans la subtilité. Cette faculté de sentir favorise chez lui

l'éclosion de la croyance aux intermédiaires entre Dieu et l'humanité : la religion est le moyen de communication nécessaire entre le naturel et le surnaturel, entre le tangible et l'intangible. Comme tous les hommes ne sont pas également doués d'une sensibilité qui leur permette de comprendre le surnaturel, de saisir l'intangible, ils ont besoin d'intermédiaires qui leur donnent la religion. Ainsi apparurent les prophètes, les envoyés de Dieu pour servir de traits d'union entre la divinité et l'humanité. Ces envoyés devaient avoir un rôle énorme chez des peuples sensuels et sensibles comme les Bédouins dont le nomadisme ne pouvait accepter l'emprise profonde réelle d'une religion, mais dont le tempérament fougueux devait subir fortement l'ascendant personnel d'un Mahdi.

La venue d'un prophète était préparée en Arabie. Pendant que la masse des Bédouins restait idolâtre, de cette idolâtrie qui adorait vaguement les forces naturelles, tout en étant pénétrée de l'idée du Dieu unique, un certain nombre de penseurs, de philosophes tendait vers un idéal monothéiste plus élevé, c'étaient les Hanifs.

Ces hommes cherchaient leur voie : les uns se retirant solitaires, dans la montagne, les autres vaquant à leurs occupations coutumières. Les discussions des Juifs, des Chrétiens entre eux, avaient fini par faire admettre l'idée d'un Dieu inaccessible aux contingences humaines, par faire attendre la venue d'envoyés, annonciateurs de la volonté divine. Les Hanifs cherchaient une forme élevée de religion. Bien que faite pour des nomades, la loi de Moïse leur paraissait trop dure ; pour eux, la loi chrétienne faite pour des sédentaires était trop diffuse et donnait l'enseignement d'un homme-dieu ; ils

préféraient revenir aux sources primitives troublées par la prédication de tous ces prophètes ; ils disaient professer la religion d'Abraham, souche de la race arabe par Ismaël, de cet Abraham « qui n'était ni juif, ni chrétien, mais pieux et résigné à la volonté de Dieu » (1). Les Hanifs avaient une vive conscience de la responsabilité morale, une croyance très grande en la valeur individuelle de chaque homme, enfin une foi profonde en l'unité de Dieu.

Ils ne formaient pas de secte, étaient isolés les uns des autres, n'avaient aucun culte commun. C'étaient de véritables ascètes qui s'abstenaient de vin et de sacrifices sanglants. Tous poètes, ils prêchaient le plus souvent en vers (2). L'action de ces penseurs se faisait mieux sentir que celle des Chrétiens et des Juifs sur les Bédouins ennemis de toute règle, de toute emprise. Ils n'avaient pas une religion importée ; Arabes, ils parlaient suivant leur expérience personnelle et leur ascendant particulier faisait plus sur les Arabes que la diffusion d'un dogme.

Mahomet. — Cependant les Hanifs ne firent jamais de propagande réelle. Ce furent des penseurs attachés à la poursuite de leur seul idéal. Ils préparèrent pourtant l'unité religieuse de l'Arabie en condensant vers le monothéisme arabe les meilleurs principes du judaïsme et du christianisme méprisés par la généralité des Bédouins. Au début de sa prédication, Mahomet se

(1) Mouslim en arabe, lequel a donné Musulman.
(2) Quelques noms de ces Hanifs sont parvenus jusqu'à nous, notamment celui de Waraqa ben Naufan, cousin de cette Khadidja qui fut épouse de Mahomet et joua un rôle considérable dans l'histoire du Prophète.

considéra comme un Hanif, mais il ne se borna pas à la réflexion individuelle. Alors, réellement convaincu de sa mission divine, il sut joindre à la religion l'utilisation de moyens politiques qui le rendirent maître de l'autorité temporelle autour de lui. Ce ne fut pas sans mal qu'il y parvint. Les nomades supportent difficilement le joug. Leur conquête dut se faire petit à petit, homme par homme. Illuminé par les visions du « Mont de la Lumière », Mahomet eut réellement du génie. Alors que hier encore dans l'Afrique actuelle, il suffisait qu'un prétendant promit du butin pour soulever des masses, comment s'étonner que cet homme génial, intermédiaire entre Dieu et les hommes, ait eu autant de succès, soit sorti victorieux de tant de luttes ? Mahomet convertit d'abord les membres de sa famille. Dans l'existence patriarcale, les proches sont les premiers à subir l'ascendant du chef. Son influence grandit, gagne ensuite l'entourage, puis le clan. La poésie, l'art symbolique que le Prophète sut manier lui gagnèrent peu à peu les hommes de cette race dont le moindre berger est sensible à l'harmonie d'une strophe. L'islamisme commença par une famille, mais peu à peu dans la suite, Mahomet fut obligé de faire montre d'un opportunisme avisé pour continuer son œuvre. De tous temps les nomades ont cherché des réalisations pratiques : la foi ne pouvait suffire, car l'islam bédouin a toujours été plutôt superficiel. Peut-être aussi l'ambition personnelle était-elle en jeu, comme il arrive le plus souvent chez ces peuples avides de domination. Toujours est-il que Mahomet semble à la fin de sa carrière avoir fait servir sa religion à des buts politiques. Dans la suite des années, ses proches s'efforcèrent eux aussi d'augmenter le pouvoir acquis par l'ascendant du chef. C'est pourquoi l'histoire de

la religion musulmane procède des qualités et des défauts du nomade. Cette histoire est celle de la famille de Mahomet, celle des clans que les événements politiques firent hériter de la succession du Prophète. Si l'islamisme est une œuvre vivante de propagande, ce fut aussi une expansion dominatrice de la personne de Mahomet, de sa famille, de sa tribu, de sa race.

CHAPITRE II

LA VIE DE MAHOMET

I. — Sa jeunesse et ses débuts de prophète.

Jeunesse. — C'est dans le centre religieux des Arabes que naquit vers 571, le 20 avril, celui qui devait être le prophète de l'Islam, Mahomet (1). Ses parents appartenaient à la tribu influente des Qoreïchites,mais n'avaient vraisemblablement pas grande influence parmi eux. Si le fils d'Abdallah et d'Amina fut plus tard aidé dans sa mission par sa naissance dans le lieu sacré parmi les gardiens des idoles, plus tard aussi les Qoreïchites le renièrent, ne voulurent pas reconnaître le caractère de son œuvre ; ce qui sans doute n'aurait pas eu lieu si Mahomet n'avait pas été « un homme modeste par sa naissance autant que par sa fortune ».

La jeunesse de Mahomet est fort peu connue, malgré les allusions nombreuses du Coran (2). Le père du Prophète serait mort avant qu'il ne soit né. Amina confia son enfant à une Bédouine nommée Halima, suivant la

(1) Mahomet est appelé par les Arabes Mohammed, c'est-à-dire le Très Loué, nom que, d'après le Coran, Amina donna à son fils sur l'ordre de l'ange Gabriel qui lui apparut en songe. J'ai trouvé préférable de conserver la dénomination Mahomet plus généralement adoptée en France, bien qu'elle soit une déformation médiévale de Mohammed.

(2) En outre, nous avons plusieurs biographies détaillées écrites par des Arabes. La plus ancienne, rédigée vers 768, nous est connue par un remaniement de 833. — V. S. Reinach, *Orpheus, L'Islamisme.*

coutume, maintenue de nos jours, par laquelle les jeunes garçons étaient envoyés au désert pour y apprendre la pure langue arabe (1). Il y resta jusqu'à l'âge de cinq ans, et perdit bientôt sa mère et son grand-père Abd el Mothaleb.

Mahomet fut alors élevé par son oncle Abou Bekr. Le jeune orphelin fut obligé pour gagner sa vie de garder les moutons et les chameaux, comme le font tous les garçons nomades. Plus âgé, il voyagea (2) avec les caravanes mekkoises, notamment pour le compte d'une riche veuve nommée Khadidja.

Si Mahomet était resté livré à ses propres forces, il n'aurait sans doute jamais pu mener à bien ses projets de fonder une nouvelle religion ; mais quand il revint à La Mekke précédé d'une excellente réputation de commerçant et d'homme d'esprit, Khadidja, la riche veuve, s'éprit de lui et l'épousa. Cet événement donna à Mahomet l'importance qui devait le mettre en relief. Il avait alors vingt-cinq ans, sa femme quarante. Il y avait cinq ans qu'il était entré à son service. De ce mariage (596) naquirent six enfants dont deux fils morts en bas âge et quatre filles. La plus connue de ces dernières est Fatima ou Fatime qui épousa plus tard Ali fils d'Abou Thaleb et dont se réclament aujourd'hui la plupart des grandes familles musulmanes.

(1) Chez les nomades, le jeune citadin aurait eu la poitrine fendue par deux anges qui lui auraient rempli le cœur de courage et de foi.

(2) C'est au cours d'un de ces voyages qu'à Bostra de Syrie Mahomet rencontra un moine chrétien qui aurait remarqué en lui les signes de la prophétie et lui aurait prédit son élévation future. Ce moine est connu sous le nom de Bahira, mot syriaque signifiant l'élu, titre réservé aux anachorètes de l'Arabie Pétrée (d'après Ravaisse).

Les débuts de Mahomet à La Mekke. — Dès que son riche mariage lui eut donné l'importance et l'influence qui lui étaient nécessaires, Mahomet se préoccupa surtout d'acquérir l'estime de ses concitoyens. Peut-être avait-il été très attaqué par suite de sa nouvelle situation ; toujours est-il que le Coran ne nous donne pas grands détails sur cette période de sa vie. Cependant les Qoreïchites de La Mekke durent rapidement se rendre compte de sa valeur et de ses qualités, puisqu'ils lui décernèrent quelque temps après le titre d'El Amin, c'est-à-dire celui en qui l'on peut mettre sa confiance. Il avait gagné cet honneur en servant d'arbitre dans les contestations commerciales et en venant à bout des rivalités les plus établies (1). La réputation de Mahomet parmi les Mekkois était ainsi devenue considérable et devait lui servir dans la vie.

Déjà Mahomet s'était préoccupé des questions religieuses à la manière de ces Hanifs dont l'ascétisme et la philosophie cherchaient une voie meilleure pour la connaissance des êtres et des choses. Il avait eu de nombreux entretiens avec ces penseurs, avec les Juifs, avec les Chrétiens, avec tous ceux qui en Arabie étaient imprégnés des idées grecques et persanes. Son tempérament fougueux de nomade exacerbé par le mysticisme

(1) Ce fut Mahomet qui réussit à départager les Qoreïchites lors de la fameuse discussion au sujet de la Pierre Noire. On construisait la Kaabah et le chef de chacune des grandes familles de La Mekke voulait être celui qui transporterait à sa place définitive le célèbre aérolithe. On ne s'entendit naturellement pas. On convint cependant de demander le jugement de la première personne qui entrerait. Mahomet choisi comme arbitre, fit tenir les côtés d'un tapis par chacun des concurrents et déposa lui-même l'objet de la discussion au milieu de l'étoffe. La Pierre Noire fut ainsi transportée. Cet arbitrage fit le plus grand honneur à Mahomet.

religieux le porta rapidement à l'idée fixe de fonder une religion nouvelle, une religion réformée destinée à abolir le fétichisme, les rudes pratiques des Arabes. Il avait alors quarante et un ans. Cette nervosité rare qui dès son enfance lui faisait avoir des visions s'était développée de plus en plus chez cet homme sensuel comme tous ceux de sa race et par là susceptible de grands troubles émotifs occasionnés par son idée fixe. On ne peut nier qu'au début de sa carrière, Mahomet n'ait été réellement convaincu de sa mission. Il « voyait » : son éloquence, sa poésie coulaient de source ; cette conviction fut une des grandes causes de son ascendant sur les hommes. Plus tard il simula dans un intérêt personnel, ou dans un but politique, les accès, les attaques au sortir desquels il proclamait la volonté de Dieu, mais, aux premiers temps de l'Islam, Mahomet fut réellement un prophète assuré de son rôle sacré.

La Révélation. — C'est au moment où Mahomet se livrait sur le mont Hirat (1) aux pratiques de l'ascétisme hanéfite que l'ange Gabriel lui apparut. Il recueillit les paroles de l'envoyé de Dieu, qui, écrites par les disciples — car lui-même ne savait ni lire ni écrire — composèrent les premiers versets du Coran (La Lecture) ou livre saint renfermant tout l'enseignement du prophète. Mahomet eut par la suite de nombreuses visions qui fournirent de nouveaux versets, et devint ainsi prophète (nebbi) de Dieu sur la terre. Cependant jamais il ne se fit passer pour thaumaturge (2), Dieu

(1) Djebel En-Nour, Mont de la Lumière, en arabe.
(2) Le plus ancien des biographes de Mahomet, Ibn Ishaq, dit : « Dans le mois de Ramadan, il s'était retiré à quelque distance de La Mekke, au mont Hirat, pour y méditer seul, comme

ne lui ayant pas donné le pouvoir de faire des miracles, parce que ceux des prophètes précédents avaient été inutiles. Il ne s'autorisa que des visions de l'archange Gabriel, d'où sont sortis, au hasard de l'occasion qui les faisait naître, les chapitres ou sourates du Coran (1).

La religion nouvelle eut pour premiers fidèles les membres de la famille du Prophète ; la foi appelle la foi, et dans l'existence patriarcale des nomades conservée par les Mekkois, l'entourage immédiat devait suivre les directives de son chef. Khadidja, la riche veuve qui avait fait la fortune du Prophète, tint à consulter d'abord son parent, le hanif Waraqa ibn Naufad, lequel lui annonça que, sans nul doute, Mahomet avait été choisi par Dieu pour être son apôtre (rasoul). Alors convaincue, Khadidja fut la première convertie, d'où lui vint son surnom d' « Oum el Mouselmin », mère des Musulmans.

L'islamisme commença donc par une famille, il devait d'ailleurs vivre comme une famille, mais au début n'eut pas grand succès parmi les Qoreïchites. Ces der-

il en avait pris l'habitude depuis quelque temps. Une nuit, l'ange Gabriel s'offrit à ses yeux, lui présenta un parchemin couvert d'écritures et lui dit : « Iqra, lis ! » — « Je ne saurais ! » — (Mahomet ne savait pas lire.) L'ange renouvela son ordre. Mahomet fit la même réponse. Enfin, pour la troisième fois l'ange répéta : « Iqra, au nom de ton Seigneur qui a créé l'homme de sang coagulé. Iqra ! Ton Seigneur est le Très généreux, Celui qui apprend ! Il a appris à l'homme l'usage du Kalam, de la plume, ce que l'homme ne savait pas. — (Coran V. 1 à 5 Sourate 96 — à comparer avec 40 — V. 6, Isaïe : une voix lui dit Qera (crie ou prêche) et l'on répond : « Que crierai-je ?). Rentré chez lui, Mahomet dit d'abord : « Enveloppez-moi ! — On l'entoura de son manteau. Revenu à lui, il entendit l'esprit lui parler : « O toi qui es enveloppé, lève-toi et prêche ! » (Coran 74). D'après Ravaisse.

(1) Critique et Catholique. P. Hugueny. I, *Apologétique*, 4e éd. Paris, Letouzey, 1912.

niers craignaient de voir disparaître par la faute de la réforme tous les profits perçus par eux sur l'idolâtrie. L'action personnelle de Mahomet seule lui convertissait des fidèles. De même que, dans les tribus actuelles du Maroc, les membres d'une famille et leurs amis soutiennent toujours un des leurs, Mahomet, qui n'avait pas encore une promesse à donner aux Qoreïchites, un intérêt quelconque à leur montrer, ne fut soutenu que par sa famille et son entourage immédiat, qui se solidarisèrent avec lui par sympathie et par loi du sang. Vers 614, malgré son éloquence et ses efforts, le Prophète n'avait qu'une quarantaine de disciples, parmi lesquels sa femme, ses filles, son affranchi et fils adoptif Zeïd, son cousin germain Ali, fils d'Abou Thaleb son ami, le riche marchand Abou Bekr et quelques autres Mekkois dont Othman ben Affan, plus tard khalife, converti à la nouvelle religion beaucoup moins par la beauté de l'enseignement que par l'amour de la belle Rouqqaya, fille de Mahomet.

Opposition des Qoreïchites et fuite à Médine. — Des débuts aussi médiocres n'avaient pas porté ombrage aux Qoreïchites. L'aristocratie, la Mala, ne marquait aucune hostilité à Mahomet ; mais, lorsque ce dernier en vint à menacer les incrédules du châtiment céleste, lorsqu'il attaqua ouvertement les croyances de ses concitoyens pour attirer à lui de nouveaux adeptes, les Qoreïchites virent en lui le fondateur d'un clan rival, un danger social. Il se produisit alors à La Mekke ce qui se produit dans toute assemblée primitive : il fallut qu'un des deux partis disparût ou se subordonnât à l'autre. Toute l'influence des parents et alliés de Mahomet fut nécessaire pour que le Prophète ne fût pas mis

à mort sur-le-champ. Mais ce meurtre aurait eu des conséquences trop graves : par suite des coutumes arabes, sa mort aurait appelé d'autres morts dans le clan meurtrier par vengeance. Or le groupement du Prophète contenait des personnages considérables. Aussi les Qoreïchites transigèrent-ils, mais Mahomet dut cesser sa propagande, attaquée surtout par la célèbre famille des Omeyyades. C'était donc nettement une lutte politique pour la suprématie à La Mekke qui s'engageait entre le Prophète et les marchands enrichis par le trafic des idoles.

Les vexations continuèrent pourtant ; les persécutions qui ne pouvaient s'exercer contre Mahomet et les siens, trop influents, furent dirigées sur les plus pauvres des Musulmans, qui durent aller chercher refuge auprès du Négus chrétien d'Abyssinie (1), sur le conseil même du Prophète. Comme ce dernier ne pouvait recourir à la force, il usa de diplomatie.

Pendant dix années, Mahomet ne put recruter beaucoup de fidèles, mais il s'efforça d'amener les Qoreïchites à composition. Il concéda de parler avec faveur de certaines divinités de la Kaabah ; en échange les Mekkois le reconnaîtraient comme un envoyé de Dieu et non comme un possédé. Un tel compromis était dangereux pour la bonne réussite des projets de Mahomet, dont la doctrine aurait ainsi perdu de sa pureté. Aussi revint-il bientôt sur ces concessions, qu'il déclara lui avoir été suggérées par Satan. Naturellement le clan opposé prit ce retour pour une attaque directe et les persécutions recommencèrent. Une centaine de Musul-

(1) Les Abyssins chrétiens nestoriens avaient occupé pendant longtemps les deux rives de la Mer Rouge.

mans repartirent chercher refuge près des Abyssins, qu'ils avaient quittés à la nouvelle de l'entente conclue.

L'ascendant personnel de Mahomet et la beauté de son enseignement comparé aux rites idolâtres observés jusque-là faisaient surgir cependant de nouveaux convertis du sein même de la persécution. La division régnait au milieu des meilleures familles par la faute de cet Islam qui troublait l'ordre domestique et social. L'aristocratie mekkoise décida de tenir à l'écart la fraction entière à laquelle appartenait le Prophète, celle des Beni Haschim, s'ils ne le reniaient pas, à moins que lui-même ne renonçât à sa doctrine subversive. Des serments solennels furent échangés entre les Qoreïchites, dont la teneur fut enregistrée sur un parchemin déposé à la Kaabah sous la protection des trois cent soixante idoles. Les Beni Haschim restèrent fidèles aux liens du sang qui leur ordonnaient de protéger Mahomet ; ils furent en butte aux vexations pendant trois ans (616-619). Or Mahomet fut averti — la légende dit que ce fut par l'ange Gabriel — que les vers avaient rongé le pacte de la Kaabah, ne laissant subsister que le nom d'Allah. Il annonça le fait, qui fut reconnu exact, et de cette façon força ses adversaires à lever l'ostracisme dirigé contre les siens.

En 620, Mahomet perdit à quelques mois d'intervalle sa femme Khadidja, qui avait été au courant de tous ses projets et sa conseillère, ainsi que son oncle et protecteur Abou Thaleb. Privé de l'appui de ces influents personnages, le clan du Prophète n'était plus assez fort pour s'opposer aux Qoreïchites. D'ailleurs Mahomet, depuis l'année de la révélation première (611), n'avait groupé autour de lui qu'une très faible minorité de ses concitoyens. Il fallait se soumettre ou disparaître. Mais

le Prophète, âgé alors de 51 ans, se sentait en lui une conviction, une force capables de soulever un monde : il eut « l'idée féconde qui devait amener le triomphe définitif de sa prédication ». Il songea à quitter La Mekke et à porter dans une autre ville le centre de l'islamisme.

Le premier essai fut malheureux : les habitants de Taïf (1), riches commerçants alliés des Qoreïchites, le reçurent, lui et Zeïd, à coups de pierres. Mais, s'il ne put trouver dans une ville amie de sa tribu l'asile qu'il escomptait, il avait déjà été sollicité par la cité rivale de La Mekke, Yathrib (2), vers laquelle il s'enfuit. Yathrib changea de nom et fut depuis Medinat el Nebbi,

(1) C'est à Taïf, à quelques kilomètres de La Mekke, que réside actuellement le grand chérif de La Mekke qui concentre entre ses mains l'autorité religieuse sur les Arabes, pendant que les Turcs ennemis de ces derniers ont entre leurs mains à Stamboul le Cheikh ul Islam officiellement d'après eux pontife de l'Islam mondial.

(2) Les Mekkois prétendaient descendre d'Ismaël. Les Médinois étaient des Yéménites chassés du Yémen par la rupture de la fameuse digue qui en fit partir des tribus entières, et se disaient fils de Yoktan ou Cartan fils d'Héber ou Hebr, ancêtre des Hébreux. Yathrib peuplée de Juifs avait été conquise par des Yéménites qui avaient asservi la population ; par ces Juifs, les Médinois avaient su l'attente du Messie.

La nation arabe se composait de deux peuples distincts et ennemis : le plus ancien était établi dans la partie sud de l'Arabie, notamment dans le Yémen, de là il prit le nom de Yéménite ; il prétendait descendre de Sem. L'autre peuple disait venir d'Ismaël et occupait toute la partie de l'Arabie comprise entre la Palestine et le Yémen, c'est-à-dire le Hidjaz et le centre. C'étaient les Maadites ou Caésites. Ces deux peuples se haïssaient fortement de génération en génération. Même aujourd'hui, les Yéménites de la province de Jérusalem sont les ennemis irréconciliables des Caésites d'Hébron. Des guerres éclataient pour les motifs les plus futiles. Dozy montre par exemple que dans la région de Damas, une lutte terrible de deux ans s'engagea parce qu'un Maadite avait cueilli un melon dans le jardin d'un Yéménite et ces haines se retrouvèrent plus tard dans tout le monde musulman, en Espagne comme en Arabie (d'après Navas).

la ville du Prophète, Médine. Les gens de Yathrib connaissaient depuis longtemps l'idée juive de l'attente du Messie (1), et de plus n'étaient pas mécontents de trouver des moyens de s'opposer à la cité voisine. Mahomet s'enfuit à Médine le 22 septembre 622 : cette date ou Hégire (fuite) marque le point de départ de l'ère islamique. Les Musulmans montrent de cette manière quelle est l'importance capitale de l'Hégire dans l'histoire de l'Islam. La religion nouvelle a grandi, entraînant dans son orbe non plus des hommes seuls, des familles, des clans ; elle emporte et met en rivalité maintenant des tribus et des villes entières. Par là même le caractère de l'enseignement de Mahomet va changer. Jusqu'à l'Hégire,il avait pu se maintenir dans les pures spéculations de l'esprit, philosophiques et poétiques ; dès lors il est obligé d'organiser, d'administrer ; ce besoin se fera sentir de plus en plus à mesure que s'augmenteront les masses soumises à son autorité. Le Coran

(1) En 620, Mahomet avait prêché pendant le pèlerinage à La Mekke. Des Beni Kharadj de Médine pensèrent qu'il était le Messie annoncé et rapportèrent le fait à Yathrib. Au pèlerinage de l'année suivante, en 621, ils revinrent. Douze des habitants de leur ville convinrent avec Mahomet d'un rendez-vous sur la colline d'Akaba (la montée). Ils se lièrent par serment (1er serment d'Akaba) et firent profession de la foi islamique. Rentrant à Médine, ils emmenèrent avec eux un Musulman de la première heure, qui fit une si active propagande, que 70 habitants de Médine vinrent au pèlerinage de 622. Les gens de Yathrib se déclarèrent prêts à protéger le Prophète contre ses ennemis « comme ils protégeraient leurs femmes et leurs enfants ». C'est le deuxième serment d'Akaba ou serment des femmes. Les nouvelles persécutions des Qoreïchites décidèrent Mahomet à quitter La Mekke. Dès avril 622, par petits groupes, les Musulmans gagnèrent Médine, au nombre de cent à cent cinquante individus. Quelques mois après, Mahomet, Abou Bekr et Ali y arrivèrent à leur tour. Là se place le fameux épisode de la poursuite des Mekkois ! Mahomet se serait caché dans une caverne à l'entrée de laquelle une araignée tissa immédiatement sa toile. Voyant la bête, les poursuivants passèrent outre.

entre ses mains va devenir une arme politique et sociale : c'est pourquoi de Médine dateront les codes, les préceptes religieux relatifs à la justice et à l'administration.

II. — Mahomet prophète-organisateur.

L'Hégire marque un changement capital d'orientation dans les idées de Mahomet. A Médine se trouvaient de nombreux Juifs, des Chrétiens, des Sabiens. Le Prophète les considéra d'abord comme les meilleurs auxiliaires de sa propagande, comme les gardiens des livres révélés avant le Coran ; il les appela les « gens du Livre, Ahlkitab ». Au contact de ces monothéistes, l'apôtre eut une connaissance plus précise qu'auparavant de la Bible et du Mosaïsme. Pour la première fois peut-être, Mahomet conçut alors l'idée d'un dogme complet et précis, accompagné de pratiques assez minutieusement prévues pour embrasser tous les actes de la vie sociale et religieuse. Jusqu'à cette époque, le culte musulman était resté assez pauvre ; à Médine, sous ces influences étrangères, il s'enrichit sensiblement. Mahomet ne fut cependant pas un plagiaire, car ses emprunts furent toujours modifiés et marqués au sceau de son esprit original. C'est dans le nouveau centre de l'Islam que furent proclamés les dogmes de la Guerre Sainte et du Pèlerinage. C'est dans cette ville encore que le système religieux fut basé sur la foi (El Imam) et sur la pratique (Ed Din). C'est là enfin que furent édictées les prescriptions civiles du Coran relatives au mariage, au divorce, à la tutelle, à la succession, à l'héritage.

L'étude de l'Islam à Médine montre un système qui s'organise. Le fait est encore plus sensible dans le do-

maine politique. Les Musulmans chassés de La Mekke étaient arrivés à Médine sans ressources. Les Médinois les reçurent chaleureusement (1), mais il fallait trouver un régime de vie. Mahomet, se basant sur la coutume des tribus par laquelle un membre du clan pouvait adopter un étranger comme frère, décida que chaque Musulman venu de La Mekke serait attaché par les liens du sang à un Médinois qui prit le nom d'Ansar, auxiliaire, et dut subvenir aux besoins de son nouveau parent (2). L'Islam fut ainsi le « mot d'ordre » d'une nouvelle tribu en formation, aux aspirations religieuses, mais comme tous les groupements arabes, désireuse de dominer ses voisins. De par la force des choses (3), Mahomet, qui était resté dans l'ombre à La Mekke, devenait à Médine à la fois le chef religieux et le chef temporel de ses partisans.

Médine était une ville pauvre au milieu d'un désert avec de maigres palmeraies, sans le secours apporté par les pèlerinages idolâtres, qui se dirigeaient tous vers La Mekke, centre des caravanes. Et peut-être cette raison économique n'était-elle pas étrangère à l'accueil empressé fait à Mahomet par les gens de Yathrib, qui espéraient de lui un revirement dans la possession de l'influence et des richesses. Quoi qu'il en soit, la ville ne suffit bientôt plus à nourrir Musulmans et Ansars.

De même que de nos jours un clan en formation, composé de dissidents, de mécontents, de pillards, trouve

(1) Seuls quelques Médinois firent exception. Le Coran les appelle les Mounafiques (ceux qui se comportent comme le mulot retiré dans son trou).

(2) Mahomet eut l'adresse de ne se lier par les liens du sang avec aucun Médinois, ce qui aurait provoqué des jalousies. Il prit comme frère Ali son gendre, celui qui par son dévouement lui avait permis d'échapper aux Mekkois.

(3) V. O. Houdas, *L'Islamisme*, p. 41.

au Maroc sa subsistance dans l'attaque des convois, de même la tribu nouvelle de Mahomet songea, dès la première année de l'Hégire, à la méthode habituelle des nomades, au pillage des caravanes. La proie était toute désignée : les caravanes des Qoreïchites passaient à proximité. Sous couleur de religion, des razzias furent entreprises avec des alternatives de succès et de revers. La première « guerre sainte » eut (1) donc des raisons économiques ; elle servait aussi à saper la puissance des gens de La Mekke, qu'il fallait abattre pour que l'Islam pût se développer librement. Médine et La Mekke se heurtaient pour la suprématie.

Afin de protéger la grande caravane mekkoise à son retour de Syrie, les Qoreïchites mobilisèrent neuf cents fantassins et cent cavaliers qui furent complètement défaits par les Musulmans à Bedr en mars 624 (2). L'année suivante, ce fut le tour de Mahomet d'être battu à Ohod, mais les vainqueurs ne surent pas profiter de leur victoire (janvier 625) (3). Le Prophète en profita pour affermir son autorité dans Médine : les Juifs rail-

(1) L'une de ces incursions fut appelée : la guerre sacrilège, parce qu'elle fut conduite pendant le mois sacré de Radjel. L'impression avait été très mauvaise, même parmi les Musulmans. Mahomet dut désavouer ses émissaires. Les mois sacrés sont : Moharrem, Radjal, Hadja (pèlerinage), Zoukad (repos), pendant lesquels il est convenu d'observer une sorte de trêve de Dieu.

(2) Le pillage de la caravane amena des contestations pour le partage des prises. Le Prophète édicta : « Le butin appartient à Dieu ou à son Envoyé ! » Il n'en retint que le cinquième et distribua le reste.

(3) C'est au cours d'une de ces expéditions que furent donnés les versets relatifs à l'adultère. Aïcha, la jeune femme de Mahomet, fut accusée par Ali d'adultère, un jour qu'elle s'était attardée à l'arrière de la colonne avec un beau cavalier. Le Prophète déclara que quatre témoins étaient nécessaires pour convaincre une femme d'adultère, mais pardonna à grand'peine à Aïcha.

laient la nouvelle religion et son apôtre ; dès lors Mahomet leur voua une haine inexpiable. Toutes les tribus juives de Médine furent écrasées les unes après les autres et leurs biens confisqués. Des versets les désignèrent à la vindicte des Musulmans, et comme elles étaient certainement les plus riches groupements de la région, les Ansars gagnèrent à cet état de choses.

Les Qoreïchites voyaient avec inquiétude grandir l'influence de Médine. Ils provoquèrent une coalition des tribus du Hidjaz. Une grosse armée vint assiéger Médine en 627 (an 5 de l'Hégire). Un fossé (1) creusé autour de la ville arrêta l'élan des confédérés, qui levèrent le siège au bout de quinze jours. C'est que l'influence du Prophète commençait à se faire sentir, même à La Mekke, dans laquelle il entretenait des agents. De plus sa propagande à main armée, sa politique avisée convertissaient à sa doctrine de nombreux nomades du Hidjaz et du Nedjd. L'Islam était devenu une force.

Les Qoreïchites comprenaient mieux la situation à mesure que la force des Musulmans augmentait et que la leur diminuait d'autant. De son côté, Mahomet sentait que son enseignement ne pourrait avoir un succès définitif que s'il était accepté par les Qoreïchites. Des deux côtés, on se battait en cherchant le terrain d'entente. Les agents du Prophète à La Mekke agirent si bien que Mahomet obtint à Hodeïbiyah (2) d'importantes concessions, notamment l'autorisation de se rendre en pèlerinage dans la ville sainte. En attendant la

(1) C'est la guerre du fossé des historiens arabes. Mahomet en profita pour exterminer la dernière tribu juive de Médine coupable de ne pas lui avoir fourni de contingents.

(2) Mahomet se présenta à Hodeïbiyah avec 1.500 Musulmans. Les Qoreïchites purent voir les progrès accomplis.

date annuelle fixée, le Prophète alla détruire la communauté juive de Kheibar et continuer sa propagande armée dans le Hidjaz et dans le Nedjd.

Les conversions devenaient de plus en plus nombreuses. C'est l'heure de rêve où Mahomet conçoit l'idée de l'Islam religion universelle. C'est le moment où il envoie des lettres à l'empereur Héraclius, lequel ne comprit rien à la demande du Prophète ; au roi Sassanide de Perse, qui déchira la lettre avec colère pour une question d'étiquette ; aux princes chrétiens de Petra, Bassorah, Hira, Yemama, qui auraient répondu par des insultes et des paroles de mépris ; enfin au préfet copte d'Egypte, en résidence à Memphis. Ce dernier, Georges, fils de Menès, fit un accueil flatteur à la lettre de Mahomet et lui envoya des présents : un âne Yafour, un mulet Doldol, quelques pots de beurre et deux jeunes filles, les deux sœurs (1).

Bien que toute cette correspondance n'ait amené d'autre résultat politique que de faire connaître l'Islam et son chef aux Etats voisins, elle eut un grand retentissement parmi les Bédouins, volontiers portés à exagérer fortement les actes et leurs conséquences ; la situation de Mahomet en Arabie centrale en devint plus assurée. Par suite de ce développement de l'influence du Prophète, les Qoreïchites s'aperçurent que ce dernier pouvait traiter avec eux d'égal à égal et qu'il n'était plus l'exilé de l'Hégire. La convention d'Hodeïbiyah fut donc respectée et le Prophète se rendit au pèlerinage de La Mekke à la date fixée. Ce fut « la visite de l'accomplissement » des historiens arabes.

(1) L'une d'entre elles, Meryem, fut épousée par Mahomet et lui donna Ibrahim, mort en bas âge.

Vers la même époque, Mahomet épousa une autre femme, Meimouna, malgré les prescriptions du Coran, lequel fixe à quatre le nombre des épouses légitimes. Le Prophète eut de nouvelles visions à la suite desquelles il révéla de nouveaux points de doctrine qui vinrent déroger en sa faveur à la règle commune. Les Mekkois furent fortement impressionnés par la soumission des Musulmans aux volontés de leur chef. D'éclatantes conversions s'ensuivirent, comme celle de Khaled ibn Walid, le futur vainqueur de la Syrie.

La fin de l'an 8 suivant l'Hégire fut marquée par l'échec d'un raid conduit contre les Chrétiens du nord de l'Arabie, vassaux pour la plupart de l'empereur byzantin. Ce revers n'empêcha pas le Prophète, deux ans après la convention d'Hodeïbiyah, de profiter d'un différend survenu entre les Beni Khosala, ses alliés, et les Beni Bakr, amis des Mekkois, pour considérer la trêve comme rompue entre lui et les Qoreïchites. Au mois de Ramadan de l'an 8, l'armée musulmane marcha sur La Mekke, dont elle s'empara sans coup férir. La population se convertit en masse à l'islamisme. Depuis longtemps les sourdes menées de Mahomet avaient préparé ce coup de théâtre qui assurait le triomphe de la nouvelle religion : Mahomet, reconnu comme prophète par les Qoreïchites, rentrait en maître dans sa ville natale.

Mahomet sut concilier les intérêts de la cité avec ceux de l'islamisme. Son premier soin avait été de faire mettre à mort une dizaine d'individus coupables d'avoir été ses ennemis personnels et de jeter à bas les 360 idoles de la Kaabah pour les remplacer par un seul nom, Dieu (Allah). Ces exécutions faites, Mahomet fut reconnaissant aux Mekkois de leur conversion, sincère ou simulée. Le pillage de la ville fut interdit, et dans

la communauté les Qoreïchites eurent la part la plus belle, recevant le droit de percevoir dans les expéditions futures un butin plus considérable que celui des autres fractions. Enfin, Maowiya, de la famille des Omeyyades, fils d'Abou-Sofyan, le plus cruel ennemi du Prophète, fut investi par ce dernier des fonctions de secrétaire particulier chargé d'inscrire les révélations coraniques.

C'est que Mahomet avait compris qu'il avait besoin des Qoreïchites, comme ces derniers avaient besoin de lui. Il aimait sa ville natale, mais ce sentiment n'était pas seul à le faire agir : les Ibn Qoreïch étaient les gardiens des lieux saints de l'Arabie, auxquels toutes les tribus avaient coutume de se rendre en pèlerinage. La Mekke était le marché central et ses caravanes rayonnaient vers les Etats voisins. Les Qoreïchites représentaient une force à ménager, à employer. Aussi Mahomet voulut-il appuyer l'islamisme sur la cité sainte déjà connue des Arabes. Par des fraudes pieuses il conserva leur caractère sacré à la Kaabah, à la Pierre Noire, au puits Zem-Zem. En outre il ne toucha pas aux cérémonies du pèlerinage auquel les Musulmans durent se rendre au moins une fois dans leur vie. En échange de cette adaptation de l'Islam aux anciennes coutumes, les notables mekkois, qui ne pouvaient que gagner au nouvel état de choses, reconnurent le pouvoir musulman, spirituel et temporel.

Enfin installé à La Mekke, Mahomet voulut assurer définitivement le triomphe de l'Islam. Il soumit à sa loi la grande confédération des Hawazin au Hidjaz et en 631 marcha vers la Syrie avec 30.000 hommes. Cette expédition, dite de Tabouk, échoua à cause de la mauvaise saison sans qu'il y ait eu de combats. Au retour le Prophète vainquit les peuples riverains du golfe

d'Akaba et ceux des oasis de Djouf, presque tous chrétiens. A cette occasion fut réglé par une révélation le sort de toutes les populations monothéistes subjuguées par l'Islam. Par un acte de politique habile, Mahomet n'obligea pas à se convertir les hommes croyant à l'existence d'un seul Dieu, mais leur permit de garder leur foi à la seule condition de payer un impôt spécial, la Capitation ou Djizya. Désormais l'Islam distinguera parmi les vaincus entre les gens du Livre (Ahl el Kitab) chrétiens ou juifs, et les païens qui, eux, devront périr ou se convertir. Les conceptions de Mahomet ont subi une évolution considérable depuis le temps où Khadidja le reconnaissait comme le Prophète, rénovateur de la race arabe. Ce ne sont plus les versets de méditation, de spéculation, de philosophie, de mysticisme, d'ardente conviction du premier séjour à La Mekke ; ce ne sont même plus les révélations annonciatrices de règlement, de codification intérieure comme à Médine, ou d'intérêt personnel ; ce sont des visions destinées à assurer l'avenir de l'Islam par une organisation ample devant encadrer toute la vie de la nouvelle religion.

A la fin de l'an 9 selon l'Hégire, l'islamisme était de plus en plus reconnu par les Bédouins. L'Oman, l'Yémen s'étaient ralliés ; les nomades l'avaient accepté : l'espoir de prochains pillages ne contribuait pas moins que l'influence personnelle du Prophète à les engager à le suivre. En tout cas, au pèlerinage de l'an 10, Mahomet conduisit lui-même à La Mekke ses fidèles accourus de toutes parts, affirmant ainsi sa volonté de faire du pèlerinage annuel, que la tradition faisait remonter à Abraham, le privilège exclusif de la religion musulmane.

Le Prophète revint ensuite à Yathrib, mais dans les premiers jours du mois de Rebbi, au 11 de l'Hégire,

il fut pris d'une fièvre violente ; le 12 du même mois, le 8 juin 632 de l'ère chrétienne, après avoir présidé la prière du matin récitée par Abou Bekr, Mahomet s'éteignit doucement. Il avait alors 72 ans. Bien qu'il eût épousé douze femmes, il ne laissait aucune postérité mâle. Sa vie avait été celle d'un chef nomade, vivant simplement sous la tente, sans aucun luxe. Son génie mystique avait créé une religion nouvelle que son génie d'organisation avait adaptée aux besoins des nomades, ses frères. Son œuvre politique avait assuré la suprématie de sa famille, celle de son clan, celle de sa tribu.

Mahomet fut enterré à Yathrib, dont le nom fut Médine, Medinat el Nebbi, la ville du Prophète.

CHAPITRE III

LE CORAN

I. — Introduction au Coran.

L'Europe, aux Indes, en Egypte, en Russie, en Asie centrale, en Asie Mineure, aux Balkans, en Crète, en Tripolitaine, en Algérie, en Tunisie, au Maroc, en Afrique équatoriale, se heurte à des peuples islamisés. L'Europe a été formée volontairement ou involontairement par des siècles de civilisation et d'éducation chrétiennes ; chez les peuples islamisés elle rencontre des croyances, des coutumes, basées sur une organisation toute différente de la sienne ; et la plus grande partie des différends, des malentendus entre Européens et Musulmans provient de cette opposition. Est-ce à dire que cette opposition soit irréductible ?

Ce qui distingue les différentes civilisations entre elles, c'est bien plus un principe moral fondamental que la somme de bien-être acquis. La civilisation européenne « est l'idéal humain apporté au monde par le génie gréco-latin et purifié par le christianisme » (1). Il y a eu et il y a encore une civilisation musulmane. Elle n'est pas seulement une plus grande somme de bien-être apportée aux humains qui l'ont embrassée ; mais elle est telle, que nous voyons au xxe siècle des lettrés, des penseurs, fervents musulmans se débattre

(1) Pasteur Doumergue, article paru dans *Foi et Vie* : *La Kultur germanique.*

entre la tradition de leurs pères et leur besoin d'adaptation au progrès moderne européen.

A l'origine, il n'y avait sans doute aucune incompatibilité entre les idées chrétiennes et l'enseignement de Mahomet, car la doctrine est essentiellement monothéiste dans les deux cas et l'Islam a sensiblement les mêmes sources que le christianisme, auquel il a fortement emprunté ainsi qu'à la civilisation grecque. C'est au cours des âges que les deux religions ont pris des voies différentes et se sont heurtées. Aujourd'hui, malgré l'ignorance, la négation ou la destruction systématiques des principes chrétiens, malgré « la renaissance du paganisme signalé par Brunetière » (1), si le monde musulman et le monde européen, chrétien, peuvent s'entendre au point de vue commerce, au point de vue industrie, ils sont cependant très éloignés l'un de l'autre ; et les rapports entre eux ne peuvent être que des rapports de bons voisins, sans possibilité d'assimilation religieuse.

Il importe donc, pour tous ceux qui auront à diriger des Musulmans, de savoir comment s'est développé l'Islam au point de vue spirituel ; comment la politique enveloppante, opportuniste de Mahomet, fut oubliée par ses successeurs, qui figèrent l'Islam en un code précis et net ; ces enseignements par la suite servirent d'armes à certains rétrogrades fanatiques pour empêcher la marche vers le progrès, lequel « n'est pas seulement une amélioration sensible de la vie, mais en est aussi une meilleure formule intellectuelle » (2). Par contre, la doctrine est essentiellement souple et flexible pour qui sait comprendre l'âme musulmane, et toute la politique en

(1) Discours de Combats, *La renaissance du paganisme.*
(2) M. Guyau, *op. cit.*

pays d'Islam consiste à ne pas heurter de front les Musulmans, mais à trouver dans la doctrine elle-même les points pouvant expliquer l'action. C'est ainsi que les gouverneurs français d'Algérie (1), les Anglais aux Indes parvinrent, par une explication des textes sacrés, à obtenir des Musulmans l'acceptation de l'autorité européenne. Il est donc nécessaire de suivre la doctrine musulmane dans tous ses développements.

II. — Le Coran et ses origines.

Ce qu'est le Coran. — Mahomet reçut de l'ange Gabriel (Djebril) la révélation qu'il était choisi comme devant être l'intermédiaire entre Dieu et les hommes. La première vision eut lieu sur le mont de la Lumière (Djebel En-Nour), le mont Hirat d'aujourd'hui. Les autres se succédèrent dans les différentes phases de l'existence du Prophète. L'ensemble des révélations forme le Coran (Al Qôran, la Lecture), duquel procède toute la religion musulmane.

D'après les docteurs musulmans, le Coran doit régir le monde entier ainsi que l'humanité, c'est-à-dire avoir le caractère universel. La base de toute la vie spirituelle, politique et sociale doit être le Coran, qui règle non seulement l'existence de chaque individu, mais encore indique les impôts dus à l'Etat, les conditions de paix à imposer aux peuples soumis. Mahomet, chef de famille, puis chef de clan, enfin chef de tribu et de nation, réunit tous les enseignements de l'ange Gabriel

(1) Après la conquête de l'Algérie par les Français, il ne pouvait être question de continuer à dire la prière au nom du Sultan de Constantinople. Les Oulemas décidèrent de faire l'invocation au nom des Ansars ou Compagnons du Prophète.

afin d'organiser, grâce à eux, une société dont les actes soient d'accord avec les croyances. Le Coran donne donc la loi divine en même temps que la loi humaine.

Complètement illettré, Mahomet dicta pendant les vingt-trois années de sa carrière prophétique les paroles de l'envoyé de Dieu, lesquelles furent soigneusement notées sur des parchemins, des feuilles de palmier, des os et des pierres. A l'origine, les fidèles retenaient les préceptes qu'ils récitaient de mémoire, mais beaucoup d'entre eux tombaient dans les guerres ou mouraient de leur mort naturelle. Les gardiens de la loi disparaissaient ainsi peu à peu. Afin d'éviter la disparition de certains passages, la transformation inévitable du texte primitif, le khalife Othman, trouvant que la notation employée n'était plus suffisante, réunit vers 650 tous les fragments épars du Coran et les publia dans une édition définitive.

L'ordre chronologique ne fut pas employé dans la rédaction du livre saint : les versets les plus longs furent placés au début de l'ouvrage, les moins longs à la suite, enfin les plus courts. La langue employée était l'arabe littéral ou savant, en prose rythmée, coupée, alternée de vers. Le Coran ne doit pas être traduit dans une autre langue ; pour l'usage courant il a été divisé en cent quatorze sourates ou chapitres qui se divisent eux-mêmes en *aïat* ou versets séparés en soixante sections pour la lecture et le chant (hezb).

Jadis les fidèles apprenaient les sourates de mémoire. La même méthode s'emploie aujourd'hui ; chaque enfant né dans l'Islam confie à son souvenir le plus grand nombre possible de versets. Pratiquement ces derniers sont le plus souvent désignés par le nom des premières lettres arabes qui commencent leur mot initial. Ainsi

Ya-Sin indiquent les versets relatifs à la prière des morts.

Difficulté d'étudier le Coran. — Il est assez difficile de se reconnaître dans le livre saint des Musulmans. En premier lieu il ne faut guère compter sur l'assistance de ces derniers : ils ne doivent pas discuter les questions religieuses avec des infidèles. Ensuite l'ordre chronologique n'est pas respecté dans le Coran. Enfin on y rencontre un grand nombre de passages contradictoires. Ces contradictions peuvent être expliquées par la vie du Prophète.

Au début de sa prédication, Mahomet était réellement sincère ; c'est de cette époque que datent d'ailleurs les plus beaux versets du Coran. Mais dès Médine, le prophète se mua en homme politique, en conducteur de tribus. Il lui fallut organiser, créer un empire temporel qui permît à l'empire spirituel de subsister. Il fut nécessaire au Prophète de solutionner les questions pendantes de l'heure. C'est de cette deuxième phase que datent les fragments intéressant la justice et l'administration. Enfin, dans la dernière période de sa vie, Mahomet voulut excuser près des fidèles ses passions, ses tendances personnelles. Tels sont les versets relatifs à l'adultère et au mariage du Prophète. Les passages contradictoires du Coran seraient ainsi explicables par le moment auquel ils ont été donnés à la communauté musulmane. D'ailleurs pour les docteurs de la loi, certains versets sont abrogés par d'autres ; il en est de douteux qui sont valables pour certains commentateurs, non reconnus par d'autres.

Les Hadiths. — Le Coran n'a pas seul formé la doctrine musulmane. Le livre saint, créé pour les

Arabes, pour un système patriarcal, fut insuffisant dès que l'expansion de l'Islam eut amené les khalifes à appliquer les règles, les lois établies à des peuples d'une civilisation différente. De nouvelles questions d'administration et de dogmatique se posèrent ; pour les résoudre, on se servit de la tradition relative au Prophète (1). La vie de Mahomet devint une véritable morale en action dont les passages, écrits et transmis eux aussi d'âge en âge, composèrent une nouvelle série de textes réputés sacrés, bien que n'ayant pas été dictés par l'ange Gabriel. Les récits, les témoignages relatifs à l'existence du Prophète, appelés hadiths, vinrent s'ajouter au Coran pour servir à l'organisation, à la direction de la société musulmane. Renan a démontré la valeur des hadiths qui donnent l'explication de ce que Mahomet n'avait pu prévoir (2). De même que dans le Coran il existe des versets abrogeants et abrogés, de même il existe des hadiths contestables et contestés de l'aveu des théologiens musulmans, qui acceptent les uns ou récusent les autres suivant les écoles. En résumé, le Coran et les hadiths forment la croyance ou Sunna, à laquelle se rallient tous les Musulmans orthodoxes.

(1) Pour l'origine et la formation de la Sunna voir plus loin : les Écoles du Sunnisme. Cf. de Boer, *op. cit.*, chap. II, p. 9.

(2) Par exemple un hadith célèbre est celui qui raconte la mort de Mahomet. Les Arabes ne voulaient pas croire à sa mort, refusaient de le considérer comme un homme. Le khalife Omar fit connaître dans un hadith la nature humaine de Mahomet et son décès.

CHAPITRE IV

LA DOCTRINE MUSULMANE
LA LOI RELIGIEUSE

Simplicité de la doctrine. — La puissance expansive de l'Islam est principalement due à la simplicité de sa doctrine. De l'ensemble de la Sunna, il résulte que Mahomet n'a pas fondé le monothéisme de l'Islam ; il a « simplement débarrassé Allah — Dieu — de ses compagnons et de ses compagnes » (1), mais il a surtout et toujours insisté sur l'unité de Dieu tout-puissant (Allah Tahla). Le prophète a tenu compte des formules idolâtres acceptées en Arabie, a subi l'influence des trois religions qui se partageaient l'Asie antérieure au début du VII[e] siècle après J.-C., le christianisme, le judaïsme, le zoroastrisme, mais il s'est débarrassé de toutes les difficultés, de tous les mystères qui auraient pu gêner l'esprit simpliste des Arabes, ne gardant tout juste que ce qu'il fallait pour expliquer la base de la religion. Tous les motifs de discussion furent écartés ; toutes les questions qui avaient passionné le monde antique, comme les études relatives à l'univers, les fins pour lesquelles il avait été créé, disparurent de la doctrine. Il ne resta qu'un seul mystère : Dieu est unique et tout-puissant.

A ce mystère, Mahomet ajouta le devoir de l'obéissance au Prophète, investi d'une mission divine : ramener les humains au culte des anciens patriarches et

(1) S. Reinach, *Orpheus. Le Musulmanisme.*

à l'adoration du Dieu unique (1). A la mort de l'apôtre, l'ascendant personnel qu'il avait eu de son vivant se transforma pour les fidèles en une véritable vénération. On joignit alors dans la prière le nom de Mahomet à celui d'Allah. Le symbole qui résume l'Islam est ainsi :

La Allah ila Allah ou Mohammed rasoul Allah !

Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est le prophète de Dieu !

Tout l'enseignement du Coran et des hadiths procède de ce très court symbole que répètent les Musulmans dans tous les actes de leur vie, que ce soit dans la prière, à la guerre, ou dans l'abandon de leur personne à la volonté divine (Islam).

I. — La dogmatique.

Le Coran est la distinction du bien et du mal. Pour parvenir au bien, en dehors de l'acceptation pure et simple du symbole, il faut observer les règles données par les deux parties de la doctrine, la Foi, El Imam, Ed-Din la Pratique.

Il est assez difficile de retrouver les principes de la dogmatique dans le Coran. Les sourates de la première période de prédication insistent continuellement sur la foi, mais font partie d'un ensemble confus de préoccupations d'ordre social. Ce n'est que du jour de la fuite à Médine, de l'Hégire que Mahomet commença à préciser la doctrine. Là il fut en contact plus suivi avec les Chrétiens et les Juifs, là il prit encore une conscience plus grande de sa mission. C'est de Médine par exemple, à l'occasion des railleries juives, qu'il menace les incrédules du feu de l'enfer.

(1) V. Piquet, *Les civilisations de l'Afrique du Nord.*

Malgré les emprunts faits aux religions monothéistes, Mahomet ne semble pas avoir été très instruit en science dogmatique. Par un développement extraordinaire de sa sensibilité, par l'influence des hanifs, il était parvenu à croire fermement à l'existence de Dieu. Il eut des visions lorsque son état physique, inquiet et nerveux, le mit en crise. Cet état de choses explique suffisamment l'absence de continuité dans la révélation, les trous dans l'exposition qui n'auraient pas existé sans doute si le contrôle de la raison avait été invoqué. La dogmatique s'en ressent. Conçue en crise, avec l'aide d'apports étrangers, elle reste assez vague, ne constitue pas un ensemble de dogmes solidement établi. Mahomet fut quelquefois embarrassé, mais son esprit politique corrigea le plus souvent les imprécisions de sa documentation.

Dieu et les prophètes. — Le seul mystère de l'Islam est l'unité de Dieu : « Dieu est un et ne manifeste aux hommes que ce qu'il veut » (S. II). Nulle part dans le Coran on ne parle de l'essence de Dieu qui est créateur, modérateur et maître du monde ; il est le Dieu de l'univers. On l'aime et on le craint en même temps parce qu'il est omniscient, omniprésent et tout-puissant. Dieu miséricordieux est appelé le Clément (Er-Rahman), mais de même que Er Rahim, ces désignations ne représentent pas une autre divinité, mais sont des épithètes accolées au nom d'Allah. La formule d'invocation musulmane est : Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! Bismi l'lahi er-rahmani er-rahim ! (Coran XVII, V, 110). Au nom de Dieu peuvent s'ajouter quatre-vingt-dix-neuf épithètes, la centième étant Allah, idée de perfection correspondant à cent, le nombre final

aboutissant au nom idéal Allah. Ces cent appellations représentant la bonté, la puissance, l'unité divines, sont épelées sur le chapelet musulman dont chaque grain correspond à une épithète.

Dieu manifeste ses volontés aux hommes par l'entremise des prophètes. Moïse, Jésus, dit l'Islam, furent des prophètes inspirés par le même Dieu que Mahomet ; les théologiens musulmans ont tenu même à démontrer que la venue de ce dernier avait été annoncée par les livres chrétiens. En tout état de cause, Mahomet reconnaît Jésus comme un véritable prophète, mais déclare que le Christ a dépassé sa mission en se faisant proclamer Dieu. C'est pourquoi lui-même fut envoyé pour remettre les hommes dans le chemin de la vérité. L'Islam nie donc la divinité de Jésus (Sidna Aïssa) et la Sainte Trinité. Il s'est allégé ainsi d'un certain nombre d'articles de foi chrétiens (1). Cependant Jésus fut engendré par le souffle de Dieu, a par conséquent une nature particulière dont les Musulmans tiennent compte.

En effet, de la situation privilégiée reconnue aux prophètes Moïse et Jésus, découle la reconnaissance de certaines faveurs aux Juifs et aux Chrétiens. Mahomet les appelle « Gens du Livre, Ahl el Kitab », à cause du Pentateuque et de la Bible qu'ils révèrent ; il respectait tellement leur foi qu'au début de l'Islam, les

(1) Jésus est le Messie, le plus grand des prophètes qui ont précédé Mahomet. Marie, sa mère, est restée vierge. L'un et l'autre sont sans péché et le Prophète qui s'avoue pécheur, se reconnaît à ce titre, inférieur à Jésus. L'Evangile est un livre qui éclaire (V. 50), mais les Chrétiens l'ont altéré et ont corrompu la doctrine de Jésus-Christ, le disant Fils de Dieu. Dieu ne saurait avoir de fils parce qu'il y aurait alors plusieurs dieux, ce qui est impossible, car Dieu ne serait plus le maître absolu (P. Hugueny, *op. cit.*, p. 190).

fidèles durent se tourner vers Jérusalem pour faire leur prière. Les Juifs et les Chrétiens ne furent pas originellement obligés de se convertir à la religion nouvelle ; ils durent payer un impôt spécial, la Djizya, moyennant laquelle ils vécurent en paix. Cet état de choses changea par la suite, lorsque les Juifs furent condamnés par Mahomet, pour l'avoir raillé et lui avoir reproché d'avoir plagié la Bible. L'intolérance envers les Chrétiens n'apparut que beaucoup plus tard, surtout avec les Turcs, quand les Musulmans se heurtèrent à l'Occident. Néanmoins, l'Islam est en principe favorable aux monothéistes à quelque foi qu'ils appartiennent. Seuls les idolâtres et les athées doivent être impitoyablement massacrés s'ils ne se convertissent pas.

Mahomet se considérait comme le successeur et le correctif de ces envoyés privilégiés qui avaient servi d'intermédiaires entre Dieu et les hommes, comme le prédicateur de la parole divine (bachir) et l'annonciateur des temps à venir. Cependant les anciens prophètes ont eu un rôle utile : grâce à ces apôtres successifs, la religion s'est épurée peu à peu pour aboutir au Pur des Purs, au Coran, en passant par le Pentateuque, les Psaumes et l'Evangile. Cette graduation est si bien ancrée dans l'esprit des Musulmans qu'un Israélite, pour se convertir à l'Islam, doit d'abord passer par le christianisme.

Les Anges. — Mahomet voulut conserver dans un but politique les vieilles traditions du pays arabe. Dans tout l'Orient, et en particulier en Arabie, la croyance populaire donnait aux choses inanimées une personnification, « animait » les pierres, les arbres, les manifestations extérieures des forces naturelles. Cet animisme

était-il autochtone, ou bien venait-il de la religion des Perses, du dieu Mithra, des enseignements chaldéens ou égyptiens ? En tout cas, comme dans ces fois monothéistes auxquelles l'habileté des prêtres ménageait au populaire une croyance simpliste, lui donnait une série d'intermédiaires pour l'amener au Dieu unique, lui personnifiait les manifestations difficiles à comprendre, de même dans l'idolâtrie arabe l'animisme local était un échelon vers l'unité de Dieu.

Dans le but de ne pas dérouter les Bédouins, Mahomet transforma les esprits de cet animisme, les djinns, en anges gardiens : Dieu omniprésent délègue auprès de chaque homme deux messagers chargés d'inscrire, le premier les bonnes actions, le deuxième les mauvaises, à mesure qu'elles se succèdent dans l'existence de chaque individu. Cette idée, empruntée aux Thalmudistes et aux Perses (1), sert à faire comprendre aux fidèles l'existence du principe bon et du principe mauvais entre lesquels chacun peut choisir. Les écritures faites par les anges pèseront dans la balance au jour du Jugement dernier.

Comme dans la Bible, il existe dans l'Islam des anges déchus dont le chef est Iblis (Satan), mais Dieu seul est Dieu.

Autour de Dieu assis sur un trône sont les messagers (malak, pluriel malaïka) qui gardent le livre du passé, du présent et de l'avenir. Dans ce livre est enfermé « tout ce que l'univers recèle d'inaccessible à la connaissance de l'homme » (2). Le recueil est appelé Oum el Kitab, la Mère du livre, c'est-à-dire le livre primitif.

(1) O. Houdas, *L'Islamisme*.
(2) Huart, *Histoire des Arabes*, I, p. 197.

« Dieu communique encore avec ses créatures par le moyen de trois êtres dont l'idée est empruntée à la théologie juive, qui la tenait des néoplatoniciens... amr, l'ordre, rôuh, l'esprit, sakina, la gloire » (1). L'amr émis par Dieu, imprègne le monde et le roûh n'est que son esprit. La sakina représente la majesté omnipotente de Dieu et conçue sur la terre, est une émanation de sa splendeur.

L'homme. — Pendant toute sa carrière de prophète, Mahomet fut préoccupé par le problème de la naissance de l'homme, sans arriver d'ailleurs à une solution définitive. M. Huart signale (2) que, dans les effroyables batailles que se livraient les nomades, à la suite desquelles on fendait le ventre des femmes enceintes, Mahomet avait pu se rendre compte de l'embryogénie humaine. Entre autres solutions le prophète fait naître l'homme de sang coagulé (chap. 96, v. 2) ; il dit ailleurs : l'homme a été créé d'eau jetée entre les reins de l'homme et les os de la poitrine de la femme. Il cite en d'autres passages la gouttelette devenue morceau de chair, puis ossements, puis homme ; il voyait dans cette évolution la preuve de la puissance divine, et dans cette origine la nécessité de l'égalité entre les humains.

On distingue dans l'homme le corps et l'âme. La réunion de ces deux éléments donne la vie, leur désunion cause la mort. Dans le corps sont inclus les appétits sensuels, dans l'âme la faculté de penser. En cette dernière réside la foi qui doit être passive, consiste en une adhésion sans discussion à la révélation.

(1) Huart, *Histoire des Arabes*, I, p. 197.
(2) *Histoire des Arabes*, I p. 201.

Comme dans la Bible, l'homme désobéit à Dieu et tomba. L'origine du péché est le mal inné dans l'homme. Mais ce dernier n'est responsable que de ses propres actions, car il n'existe pas de corruption générale, par la faute du premier humain. Les péchés se divisent en deux catégories : les externes commis à la vue du monde, les internes commis en secret (1). Pour les faire oublier et parvenir au bien, il faut s'abandonner à Dieu. Même à son lit de mort, le Musulman peut encore obtenir l'absolution ; point n'est besoin d'études préliminaires, de baptême, de communion ou de prêtre : il lui suffit de prononcer le nom d'Allah. Le mortel qui, au moment fatal, prononce le symbole de la foi est directement admis devant Dieu. Seuls sont dispensés de le réciter ceux qui périssent dans les combats : c'est le châhid ou martyre.

« La vie est un prêté dont Dieu a fixé le rendu. » Le Coran admet l'immortalité de l'âme et la vie future. La mort est suivie d'un sommeil de l'âme qui se réveillera le jour du Jugement dernier. La résurrection est un jugement prononçant la souffrance éternelle ou bien le bonheur éternel. Les deux anges qui se trouvaient auprès de chaque homme apporteront le livre sur lequel ils ont inscrit les actions de sa vie : sur cette base l'âme sera jugée. Les âmes qui se seront bien conduites pendant leur existence humaine entreront dans le paradis de Dieu, où des jouissances physiques sans nombre les récompenseront. Cependant Mahomet n'insiste pas trop sur ce paradis, dont la définition reste assez vague. Il indique pourtant qu'en plus de ces joies

(1) Les crimes les plus condamnés sont le meurtre d'un Musulman par un autre Musulman, le vol de la fortune d'un orphelin, l'adultère, certains incestes.

matérielles à la portée des désirs, de la compréhension de ses guerriers, la grâce immense accordée sera celle de contempler Dieu face à face pour l'éternité.

En principe, le Coran préfère agir sur les âmes par l'attrait des récompenses promises plutôt que par la crainte des châtiments. Il est plus facile de dépeindre la douleur, les châtiments, que de décrire le plaisir, la joie. Aussi Mahomet, qui était resté assez imprécis dans la description de son paradis, devient plus expansif sur le sujet des tourments réservés à ceux qui offensent la morale. Lorsque les morts se lèveront de leurs tombeaux, les méchants iront en enfer, dans lequel ils expieront leurs péchés. Mahomet indique de plus l'existence d'une sorte de purgatoire, conception tirée du christianisme, mais reste dans le vague. D'ailleurs le fidèle finira toujours à un moment donné par recevoir son pardon, car toujours il trouvera quelqu'un qui intercèdera pour lui (1) auprès de Dieu et obtiendra sa délivrance. Seul l'appel des incrédules sera sans effet ; les incroyants resteront éternellement en enfer.

Le libre arbitre. — Toute sa vie, Mahomet hésita dans l'exposé de la dogmatique. Son inaptitude à traiter le problème des rapports entre Dieu et l'homme se manifeste dans la question insoluble qu'il se pose perpétuellement au sujet de la responsabilité humaine. Si le péché originel n'existe pas, l'homme est-il prédestiné, ou bien possède-t-il le libre arbitre de ses actes ? Rien n'est divinisé sur terre ; l'homme est l'esclave de

(1) De là cette habitude dans le monde musulman de voir toujours un ou plusieurs Musulmans venir intercéder pour un des leurs châtié par le commandement militaire ou administratif. Cette coutume est presque une obligation religieuse.

Dieu tout-puissant, mais Dieu peut surseoir au destin, et même n'en pas tenir compte. Mais alors ou ce changement était lui aussi prédestiné, ou bien l'homme a le pouvoir de choisir entre le bien et le mal. D'un autre côté, le livre du destin contient le passé, le présent et l'avenir... Mahomet n'a pas pris nettement position, et toutes sortes d'écoles sont nées de semblables discussions.

Malgré l'obscurité du Prophète sur le déterminisme et le libre arbitre, il semble cependant qu'il n'affirme jamais ce dernier de façon explicite. Il ne fait guère qu'annoncer la juste récompense du bien et la non moins juste punition du mal. « Quiconque prend le droit chemin le prend pour son bien ; quiconque s'égare le fait au détriment de son âme » (X, 108). Mahomet n'était pas un métaphysicien ; il voulut énoncer des dogmes simples, faciles à comprendre pour les nomades qu'il avait à conduire. C'est bien plus tard qu'apparurent dans l'Islam les philosophes qui vinrent soulever la question de la prédestination, en prêtant parfois au Prophète des intentions qu'il n'eut peut-être jamais. Mais ces commentateurs eurent beau approfondir les textes coraniques pour y chercher la pensée de l'apôtre, les Musulmans dans leur ensemble ne s'inquiètent guère de ces subtilités. L'impératif de la doctrine est : Crois en Dieu unique et en son prophète. Le dogme peut se résumer dans le symbole de l'Islam. Et si le mektoub, le « c'est écrit » des Arabes a fait croire au fatalisme absolu des Musulmans, il y a certes là une grosse exagération. Le fatalisme, comme nous le verrons, dépend davantage de l'esprit particulier des races converties à l'Islam que du dogme, et à l'heure actuelle, en de nombreux foyers islamiques l'abandon aux ordres de Dieu

est nettement ordonné, mais non pas le fatalisme dévorateur d'énergies.

En résumé, si Mahomet fut un organisateur remarquable, il ne semble pas avoir été un théologien. Il comprit la nécessité de débarrasser les religions préexistantes à l'Islam, de tous les mystères, de tous les dogmes qui auraient été difficiles à comprendre pour les Bédouins qu'il voulait rassembler dans une foi commune. A des esprits poétiques, mais aussi pratiques, comme ceux des nomades, il fallait des spéculations philosophiques traduites dans le monde extérieur par des réalisations débarrassées de toute casuistique. Mahomet comprit ou sentit nettement ce besoin ; aussi l'Islam se résume-t-il en une phrase très simple que tout homme peut prononcer, comprendre ; et ces quelques paroles suffisent pour faire de lui un Musulman, sans qu'il soit besoin d'instruction préparatoire ou de clergé. Somme toute, la théologie, la mystique de l'Islam se créèrent après la mort de Mahomet sous des influences étrangères. Mais à l'origine la dogmatique était extrêmement simple, disparaissait même dans l'enseignement, une fois le symbole admis, devant la Morale.

II. — La Morale.

Par suite de la simplicité voulue de la doctrine, la Morale musulmane est extrêmement simple. La Morale, en arabe El Feqih, la sagesse, embrasse toute la vie du croyant pour lequel le premier et grand devoir imposé est la foi. La Morale s'est développée avant la dogmatique et a conservé la première place jusqu'à nos jours. Presque tous les Musulmans en ont quelque connaissance parce qu'elle fait partie d'une bonne édu-

cation religieuse. Les docteurs de la loi, les théologiens, ont écrit de nombreux ouvrages pour faire connaître la Morale aux fidèles, notamment le célèbre Al Gazali. Le Feqih est devenu le pain quotidien des âmes croyantes, tandis que la dogmatique a de la valeur uniquement comme médecine pour les malades. Cependant, dans les premiers âges de l'islamisme, les simples et aussi de prudents politiques soulevèrent des discussions parce que la Morale faisait de la loi une doctrine, et de l'obéissance du fidèle, une science de subtilités. Mais peu à peu, les savants ou docteurs de la loi, oulémas dans l'Est, feqih dans l'Ouest, furent reconnus comme les héritiers spirituels du Prophète, et par la suite purent commenter et enseigner.

Par la faute des subtilités soulevées, la Morale est devenue une casuistique raffinée, mais à l'origine elle était d'une simplicité très grande. Nul ne pouvant être parfait en ce monde, le Feqih était un droit idéal qu'il n'était guère possible d'appliquer dans cette humanité défectueuse. Cependant l'homme doit approcher le plus possible de la perfection. Dans ce but il lui est nécessaire de connaître les divisions de la Morale.

Les moralistes musulmans (1) divisent les actes moraux en :

1° Actions dont l'accomplissement est un devoir absolu, qui, par conséquent, sont récompensées, et leur négligence punie ;

2° Actions recommandées par la loi et récompensées s'il y a lieu, mais dont l'omission ne fait pas encourir de peines ;

3° Actions permises, indifférentes au point de vue légal ;

(1) De Boer, *op. cit.*, p. 14.

4° Actions blâmées par la loi, mais qui ne sont pas punissables ;

5° Actions interdites par la loi, et dont l'exécution exige absolument une sanction.

Telles sont les divisions des actes moraux que doit connaître le Musulman. La morale repose sur l'observance de certaines pratiques rituelles, el arkan el Islam, les piliers de l'Islam, qui sont au nombre de cinq. Les cinq bases de la morale islamique sont : la profession de foi résumée dans le symbole, la prière, l'aumône, le jeûne, le pèlerinage. A côté de ces obligations ou fardh, les préceptes juridiques, les exhortations morales, les indications rituelles ne sont que secondaires. A des peuples simples, matérialistes, il fallait une morale basée sur des réalités tangibles (1). Aussi la casuistique (2) chère aux écoles est-elle remplacée chez la plupart des Musulmans par la simple observance du ritualisme ordonné par Mahomet comme soutien de la morale. La compréhension parfaite de l'esprit nomade se retrouve chez le chef de clan, dans la dogmatique comme dans la morale.

Les piliers de la Morale (El arkan el Islam). — La piété se manifeste par l'observance des cinq devoirs religieux ordonnés par Mahomet. Cependant le pèlerinage, le jeûne et la guerre sainte, qui fut proclamée plus tard, ne sont pas obligatoires pour le salut de l'âme,

(1) La nécessité de négliger la métaphysique pour se mettre à la portée de la masse se retrouvera dans la théorie philosophique de la religion double, une pour les initiés, l'autre pour le peuple ; et encore dans l'essai fait par les schismatiques de mettre à côté de Mahomet prophète de la masse, Ali qui enseignait aux initiés la valeur des symboles.

(2) Casuistique musulmane. — V. plus loin.

ne constituent pas des perfections indispensables. Le pèlerinage à La Mekke d'origine ancienne fut conservé dans un but politique ; le jeûne est considéré, non comme un devoir dû au Créateur, mais comme un moyen d'amélioration ; enfin la guerre sainte, œuvre des œuvres pour tout Musulman, prêchée par Mahomet à Médine contre les caravanes mekkoises pour ravitailler ses fidèles, élevée plus tard par Abou Bekr à la hauteur d'une institution, peut ne pas se rencontrer dans la vie d'un homme. Elle ne doit pas d'ailleurs être proclamée dans un des quatre mois saints de l'année lunaire arabe (1), à moins d'invasion et de sacrilège contre le rite islamique. Restent comme perfections indispensables : la profession de foi, la prière, l'aumône.

La profession de foi (*touahid*). — La première perfection indispensable est la profession de foi, symbole et

(1) Note. d'après Armez, *Grammaire arabe*, Julius Gross, Paris, 1907.

L'année musulmane date de la fuite à Médine ou Hégire. L'ère islamique commence donc le 16 juillet 622. Elle n'a que 354 jours et il en résulte que 32 années solaires font 33 années lunaires.

Les mois de l'année musulmane sont dans l'ordre : moharram, safar, Râbi premier, Râbi second, Djomada premier, Djomada second, Radjeb, Chaban, Ramadan, Choual, Dolqadat, Doul Hadja.

Les Musulmans ont deux grandes fêtes, l'une Aïd Srir, la petite fête, qui termine le mois de jeûne Ramadan, est dite fête de la rupture du jeûne. Elle a lieu au début du mois de Choual, par opposition à l'Aïd Kbir, grande fête, qui a lieu le 10 du mois de Doul Hadja, mois du pèlerinage, à la date à laquelle les pèlerins à La Mekke font des sacrifices d'animaux.

Il est à signaler que la nuit précède le jour musulman au contraire de la coutume européenne. Ainsi le 2 janvier comprendra pour nous la journée du 2 et la nuit du 2 au 3. Au contraire, les Musulmans compteraient pour le 2 janvier la nuit du 1er au 2 et la journée du 2. Ces différences ont causé au début de graves erreurs judiciaires.

résumé de toute la doctrine coranique. Il n'y a pas de Dieu sinon Dieu et Mahomet est le prophète de Dieu.

La prière (*Salât*). — La deuxième perfection indispensable est la prière. La Salât musulmane diffère de la do'a ou prière chrétienne en ce sens que la première est un rite, une cérémonie intérieure et extérieure à la fois (1), toujours la même, alors que la seconde est simplement une oraison résumant un état d'âme intérieur. La prière canonique musulmane a été fixée une fois pour toutes. En quelqu'endroit qu'il se trouve, le fidèle doit prier à cinq reprises différentes dans le jour. La première prière a lieu entre l'aurore et le lever du soleil (salât el fedjer), la seconde au milieu de la journée vers midi (salât ed-dohor), la troisième vers 4 heures, entre midi et le coucher du soleil (salât el açer), la quatrième au coucher du soleil (salât el maghreb), enfin la cinquième environ une heure après la tombée de la nuit (salât el 'acha). Le Musulman peut prier isolément chaque jour de la semaine sauf le vendredi, ioum el djemaa (jour de l'assemblée). A cette occasion il doit se rendre à la mosquée, dans laquelle la prière se fait au nom du détenteur de l'Imamat (2) et dans laquelle se fait la Khotba ou prêche public.

(1) Huart, *Histoire des Arabes*, I, p. 192.

(2) La question de savoir au nom de qui sera faite la prière du vendredi résume toute la question de l'Imamat. Dans tous les pays musulmans, elle se fait au nom du sultan de Turquie ou du souverain régnant. Au Maroc, elle se fait au nom du sultan de Fez. En Algérie, territoire français, on s'est tiré d'affaire en adoptant une formule conventionnelle dans laquelle aucun souverain n'est nommé. En outre, dans les régions non soumises aux Turcs, chaque secte fait la prière au nom de l'Imam reconnu par elle. Il y a lieu de remarquer que pour les Musulmans, la prière de midi est la première dans l'ordre.

Le ritualisme est généralement peu important. La prière consiste habituellement à réciter un certain nombre de versets du Coran. Pour prier, le croyant tourne son visage dans la direction de La Mekke. Puis il prend différentes attitudes en se guidant sur le moniteur de la prière, nommé Imam. Cette série d'attitudes successives, dites rakaa, se répètent plusieurs fois : la prière de l'aube est de deux rakaa, celle de midi de quatre ainsi que celle de l'açer (1), celle du maghreb en a trois et l'acha quatre. Après les ablutions, le fidèle « accomplit une série régulière de mouvements du corps (rakaa) ; il se tient debout, il s'incline, il s'agenouille, il se prosterne, il doit répéter au moins mentalement une liste précise de formules, toujours en arabe... Placé derrière l'Imam qui dirige la prière et imitant ses mouvements, le fidèle est prémuni contre tout danger de manquer aux observances rituelles » (2).

La prière que récitent le plus souvent les Musulmans dans les périls ou dans les grandes occasions est la fatiha, la première sourate du Coran dont l'énoncé suffit à un infidèle pour être admis dans l'Islam. « Au nom du Dieu clément et miséricordieux ! Louange à Dieu, souverain de l'univers, le clément, le miséricordieux, souverain au jour de la rétribution. C'est toi que nous adorons, c'est toi dont nous implorons le secours. Dirige-nous dans le sentier droit, dans le sentier de ceux que tu as comblés de tes bienfaits, de ceux qui n'ont point encouru ta colère et qui ne s'égarent point. Amen ! » (3).

(1) Huart, *op. cit.*, I, p. 193.
(2) Christus, *L'Islamisme*, E. Fower.
(3) *Critique et Catholique*, P. Hugueny.

Les ablutions. L'hygiène. — Avant chaque prière, le Musulman doit se livrer à des ablutions soigneuses. Avec de l'eau, il se lave successivement les deux mains, les avant-bras jusqu'au coude, le visage, les pieds jusqu'aux chevilles. Ces rites ont un caractère nettement hygiénique. Mahomet avait eu sans doute des notions de médecine, car dans son entourage et dans sa parenté, dit M. Huart (1), il y avait des hommes de l'art reconnaissables à leur surnom de 'aç ou açi. Quoi qu'il en soit, le Coran marque un progrès sensible dans l'amélioration des conditions de la vie nomade. Par ces ablutions, le Prophète indiquait sa volonté de voir la propreté régner autour de lui, et pour la faire respecter il en a fait un rite religieux ordonnant qu'à défaut d'eau le Musulman se serve de sable. Il insiste encore sur cette nécessité par sa recommandation de faire la prière en un endroit dépourvu de toutes souillures, et même sur un tapis spécial que le fidèle doit avoir toujours avec lui.

Pour qui a vu des tentes nomades, ces prescriptions ne sont pas inutiles. L'eau est trop précieuse dans le désert pour être gaspillée en de vains lavages ; et Mahomet fut la cause d'un immense progrès social en ordonnant le nettoyage des parties du corps les plus exposées aux souillures. Le geste de prendre du sable et de s'en servir enlevait toute excuse au fidèle négligent ou paresseux, en mettant toujours à sa portée de quoi faire ses ablutions. En recommandant de choisir un endroit net pour faire la prière, Mahomet réagissait contre la saleté de ces douars dans lesquels les détritus, les excréments sont déposés au hasard, les tentes chan-

(1) *Histoire des Arabes*, I, p. 201.

geant seulement d'emplacement dès que le lieu devient impossible.

Par suite de ces commandements du Prophète, les Musulmans se sont préoccupés des rites hygiéniques. La vie de Mahomet fut étudiée pour que l'on sût comment il se comportait dans toutes les circonstances de la vie. On interrogea ses femmes, notamment Aïcha sa préférée, laquelle répondit gravement aux questions posées, donna la manière dont son époux se lavait, s'essuyait dans tous ses rapports avec elle.

Le Coran ajoute un certain nombre de prescriptions hygiéniques. L'interdiction de boire du vin, de manger de la viande de porc, l'ordre de tuer les animaux de boucherie d'une certaine manière, proviennent de ces préoccupations du Prophète d'améliorer les conditions de la vie humaine dans les pays chauds qu'il connaissait. L'Islam interdit de même l'usage des boissons fermentées, ordonne les ablutions après le sommeil et en d'autres circonstances. Enfin dans un but de propreté morale il condamne les jeux de hasard qui faussent la conscience. Dans un but d'hygiène spirituelle, pour éviter les retours à l'idolâtrie, il désigne comme contraire au dogme la représentation des êtres animés. Quant à la circoncision, vieux rite arabe antérieur à Mahomet, dont parlent déjà Hérodote et Diodore de Sicile, les Musulmans l'adoptèrent parce que cet usage était alors universel, par hygiène, dans les régions qu'ils habitaient. L'on peut dire que l'Islam marque un progrès sur ce qui existait avant lui chez les Bédouins.

L'Aumône. — La troisième perfection indispensable est l'aumône. Mahomet rêvait l'égalité entre les hommes. Pour lui la richesse est une source de corruption ;

il est très bien de s'enrichir, mais ce n'est pas un fait à désirer ; en tout cas il faut faire oublier sa fortune et se rapprocher de Dieu en secourant les pauvres. Les premières sourates du Coran sont aussi remplies d'allusions à l'enfance malheureuse du Prophète privé de ses parents. C'est pourquoi dès le début de sa prédication il marque une vive sympathie aux orphelins. L'aumône était d'abord due uniquement aux pauvres et aux orphelins ; pour être valable, elle devait être faite en secret.

Ce pilier de la foi est peu à peu devenu une obligation rituelle. L'Islam a réuni dans une même main le pouvoir spirituel et temporel ; par cette unification il a souvent déterminé l'application de charges religieuses au régime politique et réciproquement. C'est ainsi que les aumônes ont fini par servir à l'entretien de la guerre sainte. La zekkat (aumône) devint sous les successeurs de Mahomet un tribut, un impôt fixé par la loi, obligatoirement payé et, tout au moins dans les débuts de l'Islam, employé aux besoins de la communauté.

La zekkat, impôt officiel, se distingue de la sadaqa, ou aumône personnelle, pratiquée surtout au mois de Ramadan. Il existe dans l'Islam un grand mouvement de charité se traduisant par des dons volontaires nombreux, car l'aumône est un des devoirs les plus respectés par les Musulmans. Par extension, lorsque des hommes saints se furent élevés dans la religion, lorsque des confréries se furent créées, l'aumône due à l'entretien de ces personnages, de ces associations, fut une obligation souvent encore plus inexorable que la zekkat officielle. Cette aumône particulière ou droit temporel mis par un saint homme sur les affiliés est la ziara.

Enfin à l'aumône s'ajoute l'hospitalité traditionnelle

du nomade dont le Coran fait un devoir. Tout étranger se présentant comme hôte de Dieu (Deif Allah) doit être reçu sans nulle question. Et cette tradition est observée d'un bout à l'autre du monde musulman.

La profession de foi, la prière et l'aumône sont les trois perfections indispensables nécessaires à tout bon Musulman ; leur accomplissement est un devoir absolu. Les deux autres piliers de la morale sont le jeûne et le pèlerinage auxquels se joint la guerre sainte, recommandés par la loi et récompensés s'il y a lieu.

Le Jeûne (*Saoum*). — Le jeûne doit améliorer l'âme du croyant. Aux débuts de l'Islam, il s'accomplissait au dixième jour du premier mois de l'année lunaire, le Moharrem. C'est le jeûne appelé achoura. Mais bientôt, à l'imitation du christianisme et du judaïsme, Mahomet ordonna de Médine que l'achoura fût étendu aux trente jours du mois de Ramadan.

Du moment où l'aube apparaît, ou comme dit le Talmud avant le Coran, du moment où l'on ne peut plus distinguer un fil blanc d'un fil noir, le Musulman n'a plus le droit de manger, boire ou fumer, de s'approcher d'une femme, d'user de parfums, d'avaler même sa salive jusqu'à ce qu'enfin au crépuscule soit levée l'interdiction rituelle. Alors se fait l'iftar, le repas de la rupture du jeûne. Par abus maintenant pendant toute la nuit le fidèle se divertit. Pendant trente jours, le jeûne se continue ; pendant trente nuits, la fête recommence. A l'occasion du Ramadan, les mosquées restent continuellement ouvertes et des prières spéciales y sont dites en grand nombre.

Faire le ramadan est obligatoire pour tout bon Musulman, dès qu'il a atteint l'âge de puberté. Les ma-

lades, les voyageurs, les soldats (1) peuvent en remettre l'observance à une époque ultérieure, ou même en être libérés. Dans les prescriptions relatives au jeûne se retrouvent encore les préoccupations hygiéniques de Mahomet. Les sédentaires ont réellement besoin de se priver quelques jours, surtout dans les pays chauds ; au contraire les débilités ou ceux qui se livrent à des exercices violents ne sauraient sans dommage être privés de nourriture. Les conditions du jeûne musulman semblent donc logiques.

A la fin du mois de Ramadan cesse le jeûne. Les trois premiers jours du mois de Choual sont marqués par la fête de rupture du jeûne (petit Beïram, aïd srir, aïd el fitr).

Le Pèlerinage (El hadj). — Le pèlerinage à La Mekke est recommandé à tout bon Musulman. Il doit se faire au mois de Dhoul-Hidja dont le dixième jour est marqué par la plus grande fête du monde musulman, l'aïd el adha ou aïd el kbir. En commémoration des sacrifices qui se font à La Mekke à cette date, dans chaque maison, sous chaque tente musulmanes,l'on doit ce jour-là égorger un animal, bœuf, mouton, poulet, suivant les ressources de la famille. C'est généralement le mouton qui est sacrifié, et dans les arrêtés municipaux des Européens en pays musulman, l'aïd el kbir est le seul

(1) Dans les régiments de tirailleurs algériens, il est traditionnel de demander aux hommes ceux qui veulent faire le Ramadan. Toutes les dispositions sont prises pour que les gamelles journalières soient réservées pour la nuit Mais étant soldats, les plus fervents commencent bien le Ramadan, mais le cessent bientôt, non pas par incroyance, mais parce que le fait est autorisé par la religion, quand la troupe est en campagne.

moment auquel les indigènes ont le droit d'égorger chez eux, au lieu de mener leur bête à l'abattoir désigné.

Mahomet avait accordé une grande importance politique à l'exécution du pèlerinage à La Mekke. C'était un moyen de rallier à l'Islam les Arabes idolâtres attachés à leur ville sainte, c'était encore la meilleure méthode pour prévenir en sa faveur les puissants Qoreïchites. Le pèlerinage n'est pas une perfection indispensable de la morale, mais un lien tangible et fort entre les différents peuples musulmans se rencontrant à La Mekke. Mais dès que la conquête eut étendu les territoires soumis à l'Islam, par suite de l'éloignement de certaines contrées, il fut difficile au fidèle de se rendre à la ville sainte. Aussi fut-il permis de se faire remplacer par un pèlerin, à charge pour le Musulman de payer tous les frais de route et de séjour à celui qui prenait sa place. Dans beaucoup de régions, bien peu de fidèles font le voyage d'Arabie, mais le pèlerin (El Hadj), retour de La Mekke, est toujours respecté, porte des signes distinctifs et ajoute à son nom celui de Hadj.

Dès qu'il atteint le territoire sacré, par un reste des vieilles coutumes idolâtres qui faisaient faire le tour de la Kaabah aux hommes nus, le pèlerin quitte ses vêtements, s'enroule le buste et les reins de deux pièces de coton neuves. Il prend alors un caractère sacré, l'ihram. Dès qu'il aperçoit la Kaabah, le pèlerin doit se prosterner et réciter certaines prières, puis faire sept fois le tour de l'édifice en tournant de droite à gauche, les trois premiers tours avec rapidité, en mémoire de la fuite de Mahomet à Médine. A chaque passage, il touche de la main ou baise la pierre noire... Après de nouvelles prosternations et de nouvelles prières, le pèlerin entre dans la pièce qui renferme le puits Zem-Zem,

prie, boit l'eau sacrée à diverses reprises. Là se terminent les cérémonies ordonnées dans l'intérieur de la mosquée, de laquelle on sort par la porte dite Safa. Le pèlerin s'agenouille alors sur les marches d'une construction composée de trois arceaux réunis au sommet par une architrave, la face tournée vers la mosquée.

Le pèlerin procède ensuite à la cérémonie du Saï. Cette dernière consiste à parcourir une rue longue d'environ 400 mètres, nommée oued Safa, qui aboutit à un tertre appelé Meroua. Au sommet est posée une pierre à laquelle on parvient par des degrés. Le pèlerin doit aller sept fois à vive allure de Safa à Meroua en priant à haute voix. C'est une commémoration de l'agitation d'Agar craignant de voir son fils Ismaël périr de soif. Enfin le pèlerin se fait, suivant le rite, raser la moitié de la tête en récitant certaines prières.

Toujours vêtu de l'ihram, le croyant se rend alors à la chapelle d'Omra à six kilomètres environ de La Mekke, sur la route de Médine. C'est à cet endroit, dit-on, que Mahomet allait méditer de préférence. Le pèlerin y récite des oraisons, revient à Meroua en psalmodiant des versets du Coran. Les barbiers finissent de raser la tête du patient, qui doit encore parcourir sept fois l'espace compris entre Meroua et Safa, faire sept fois le tour de la Kaaba pour avoir le droit de se reposer (1). Il n'aura plus qu'à se rendre à la prière devant la Kaabah, à lancer plusieurs jours de suite vingt et une pierres contre les piliers des démons dans la vallée d'Ouaddi-Mouna, à gagner Médine, à y saluer le tombeau du Prophète, pour mériter enfin, après toutes ces fatigues, le titre honoré, vénéré d'El Hadj, le

(1) La description des cérémonies du pèlerinage est tirée de Léon Roches : *La Mecque. Correspondant*, 25 avril-10 mai 1884.

pèlerin. Mais c'est toujours au mois sacré du pèlerinage qu'il doit accomplir les rites ; sinon, il n'a effectué qu'une visite pieuse sans avoir obéi au devoir ordonné par la morale islamique.

Le territoire de La Mekke forme le Hiram, terrain défendu, terrain sacré, vers lequel convergent, de toutes les parties du monde musulman, les pèlerins venant obéir aux recommandations de leur foi. Une grande caravane sacrée vient annuellement de la Perse et de l'Inde ; à Djeddah, siège d'un consulat français, port de La Mekke sur la Mer Rouge, débarquent les Africains. Un chemin de fer a été construit par les Ottomans pour de Syrie gagner les lieux saints de l'Islam. Les pèlerins sont en principe sacrés pendant la durée de leur voyage. Ils doivent recevoir non seulement l'hospitalité due aux hôtes de Dieu, mais encore être particulièrement aidés et secourus. Enfin le Hiram ne doit pas être le théâtre de luttes sacrilèges. Pendant la guerre mondiale, le pèlerinage de La Mekke avait été interdit aux Musulmans français pour des raisons politiques. Mais le rejet des Turcs, et l'apparition du roi du Hidjaz favorisé par l'Entente, permirent de rétablir la coutume et d'envoyer à La Mekke une délégation d'Africains du Nord et de Noirs qui ont eu par leur présence une grosse influence sur les esprits musulmans (1).

La guerre sainte (*Djihad*). — La première guerre sainte fut ordonnée par Mahomet à Médine pour des raisons économiques ; elle fut ensuite prêchée et étendue par Abou Bekr. La guerre sainte n'est pas une perfection indispensable d'abord parce qu'elle peut ne pas se rencontrer dans la vie d'un Musulman, ensuite parce qu'elle

(1) Mission du Colonel Brémond. Le pèlerinage a eu lieu en 1916 et en 1917.

procède des circonstances. Le monde musulman (Dounia) est divisé en Dar el Islam, pays dans lequel la loi musulmane est appliquée dans son intégrité, et en Dar el Harb, pays appartenant aux infidèles. Lorsque la persuasion n'a pas réussi à convertir les incrédules, la force doit être employée, et le cœur de tout Musulman doit être rempli de cette idée. C'est cette conviction qui fait de chaque islamisé un apôtre convaincu de sa foi.

Evidemment la guerre est condamnable en soi, mais elle est recommandée lorsqu'elle représente la propagande par le fait. D'abord les combats étaient interdits dans les quatre mois saints de Moharrem, Radjeb, Hadja et Roukad, à moins d'attaque contre le territoire musulman ou de sacrilège contre le rite ; mais par suite des événements historiques, la guerre sainte devint continuelle, et s'est poursuivie jusqu'au XXe siècle en Afrique avec la traite des noirs, l'islamisation des peuplades conquises et l'esclavage. La guerre de course méditerranéenne eut lieu sous prétexte de djihad, de même que les ardentes chevauchées qui ont conduit les armées musulmanes jusqu'à la Loire et jusqu'à l'Oxus.

A la suite des combats, le butin est partagé suivant les prescriptions du Coran. Le cinquième ou part de Dieu revient au Prophète ou à ses successeurs, depuis les ordres donnés à Bedr par Mahomet. Le revenu sert à l'entretien de la famille au pouvoir, des orphelins, des voyageurs et des pauvres. Le butin restant est partagé entre les combattants : une part pour le fantassin, deux pour le cavalier, deux pour le marin (1). Les hommes pris à la guerre doivent se convertir, sinon ils sont

(1) D'après Huart, *Histoire des Arabes*, I, p. 204.

réduits en esclavage ou massacrés. Les femmes, les enfants, les serviteurs sont à la disposition du vainqueur. Si les vaincus se convertissent, ils sont traités en frères et maintenus dans leurs biens sans conditions. S'ils refusent, ils peuvent être attachés à la terre comme serfs ou massacrés. Les « gens du livre » sont généralement épargnés et payent l'impôt spécial du Kharadj. Dans de rares occasions, la paix peut être accordée à un peuple étranger qui demande l'aman, c'est-à-dire la sauvegarde, moyennant un gros versement d'argent. Mais l'aman n'est jamais définitif, car l'infidèle doit se convertir ou se soumettre corps et biens.

La guerre était menée à l'origine suivant la tradition nomade (el qaïda). Les nomades partent généralement en incursions rapides, en rezzous, ou en djich suivant l'importance du contingent, mais c'est chez eux un point d'honneur, et une nécessité pour assurer la confiance entre les guerriers, que jamais la troupe ne laisse en arrière l'un des siens, mort ou vif, pour le livrer aux représailles ou aux insultes de l'ennemi. C'est pourquoi, à l'encontre des théories modernes, la marche est basée sur celle du plus faible participant. Puis à mesure que grandissait l'Islam, de véritables armées s'organisèrent, formées de cavaliers tant que les Arabes et les Syriens furent les seuls à les composer, soutenues par des fantassins dès que des races montagnardes et sédentaires converties se joignirent à la guerre sainte. Telle fut la célèbre infanterie berbère qui permit aux Khalifes de conquérir l'Espagne.

La Djihad ne s'exerce pas seulement contre les infidèles (Kafir). Elle s'exerce encore contre les schismatiques, les rebelles et les apostats. Les premiers doivent être ramenés à l'orthodoxie par la persuasion ; s'ils re-

fusent,on leur livre combat, mais en les ménageant dans la défaite. On les traite en Musulmans ; leurs biens ne sont pas confisqués et leurs gens ne sont pas la proie du vainqueur. Les rebelles doivent être exécutés de même que les voleurs de grand chemin. Les apostats sont mis à mort sans rémission et leur fortune fait retour à l'Etat.

Tels sont les cinq piliers de la morale islamique avec leur complément, la guerre sainte. La casuistique et même le spirituel ont été à la fin négligés dans l'ordonnance de ces devoirs. La prière elle-même qui en d'autres religions est une élévation de la pensée vers Dieu, une tension de tout l'être vers un idéal soupçonné mais inatteint, la prière se réduit dans l'Islam à un formulisme presque digne des moulins à prière du bouddhisme dégénéré. Et pourtant, dans la première période de sa carrière, Mahomet avait eu des pensées profondes, des envolées sublimes, mais son talent d'organisateur a restreint ses aspirations idéales dans un but de propagande, de réalisation. Il avait fort bien compris le caractère des nomades, ses frères. La morale devait être simple, puisque destinée à des peuples simples. Pour éviter toute discussion et encadrer les fidèles dans un moule, pour les empêcher d'abandonner l'Islam s'il avait été trop subtil, Mahomet a codifié la morale dans un ritualisme défini : les gestes ont maintenu la pensée. La répétition des gestes était nécessaire pour améliorer la condition sociale et morale des nomades. C'est pourquoi le Prophète garda les vieilles traditions chères aux Arabes, et leur fit admettre le progrès en le faisant entrer dans la coutume.

Les fonctionnaires cultuels de l'Islam. La mosquée. — Il n'existe pas de clergé dans l'Islam. Mahomet dirigeait la prière, Abou Bekr fit comme lui, ainsi que les premiers khalifes ; en principe les souverains devaient être les pontifes. Cependant devant l'expansion toujours grandissante, il devint nécessaire d'avoir un personnel capable de diriger les fidèles dans l'exercice du culte. Dans chaque mosquée, un imam fut chargé de conduire la prière. N'importe quel lettré peut remplir ce rôle ; et même lorsque des Musulmans se trouvent ensemble, l'un d'entre eux doit être le guide de ses compagnons pour l'exécution des rites. Néanmoins dans les centres religieux importants, la fonction, maintenant exercée par quelque ascète ou quelque fin commentateur de la Sunna, est devenue presque à vie. Mais ce n'est pas une généralité ni une obligation. Un mueddin ou crieur est chargé de rappeler aux fidèles les heures rituelles. Un personnel subalterne existe dans chaque mosquée pour l'entretien et le nettoyage de l'édifice.

A l'origine il n'y avait point de mosquée et encore aujourd'hui la prière est souvent dite sur un emplacement nettoyé (mçella) devant une immense assemblée de fidèles. On trouve ainsi en plein air des terrains clos d'une petite murette, ou même simplement de cailloux alignés, indiquant la nature spéciale du lieu. Ils se distinguent du marché en ce sens qu'ils sont soigneusement nettoyés et en général situés sur de petites hauteurs, en des terrains non poussiéreux. Chez les tribus nomades, l'édifice religieux consistait et consiste encore tout simplement en une petite tente placée au centre du douar. Le taleb, le lettré de la tribu remplit le rite devant les fidèles assemblés sans qu'il soit besoin de clergé spécial. Il suffit que dans les tentes se trouve un

homme capable de lire le livre sacré. L'Islam est avant tout une religion simple et démocratique, et sa force expansive vient en grande partie de cette simplicité.

Par imitation des Juifs et des Chrétiens, par suite peut-être aussi de l'islamisation de sédentaires constructeurs, les Musulmans voulurent avoir leurs édifices religieux. Les mosquées, djemâa ou medjid, temples de la religion islamique, furent alors construites. Leur première construction rappelle assez celle des tentes sous lesquelles ou plutôt devant lesquelles présidait l'imam ; et les dômes, les arrondis de l'art arabe viennent peut-être autant de la réminiscence nomadiste que de l'imitation byzantine ; mais en tout cas la mosquée revêt le caractère de la région où elle est construite et de la race qui l'a conçue. En pays arabe, les dômes, les coupoles dominent ; en montagne, chez les Berbères, par exemple, le type change et l'on retrouve la basilique privée de tours, les toits dressés contre la pluie et la neige, et même la simple mechta, maison basse abritée des rigueurs de l'hiver.

Ce qui apparaît à première vue dans la mosquée, c'est le mihrab. Le mihrab est une niche dans un coin de l'édifice, souvent artistement décorée sur son pourtour ; il indique la qibla, c'est-à-dire la direction de La Mekke. Le mihrab peut ne pas être dans l'axe de la construction, mais toujours il indique la direction de La Mekke, la cité sainte vers laquelle ceux qui prient doivent se tourner. En Afrique du Nord, le mihrab indique l'Est, dans l'Inde l'Ouest, en Abyssinie le Nord, suivant l'emplacement géographique de la région. L'imam, face à la qibla indiquée par le mihrab, conduit la prière.

A côté du mihrab se trouve généralement le member,

la chaire, dans laquelle monte le prédicateur. C'est généralement au jour de l'assemblée, à la prière du dohor, vers midi, le vendredi, que se fait la khotba, le prêche. N'importe quel Musulman peut monter en chaire, devenir le khatib, le prédicateur, qui lit aussi le Coran reposant sur le pupitre appelé dikkah. De par son érudition, le cadi est souvent le khatib, mais ce n'est pas une obligation de sa charge. Pratiquement un khatib est souvent attaché à la mosquée. Le khatib ne doit pas être confondu avec l'imam qui, lui, est le moniteur des prières. Les hazzib lisent les chapitres du Coran divisés pour la lecture et le chant en soixante sections appelées hezb.

Le mihrab, le member, le dikkah sont, dans l'ordre d'importance, les points les plus importants de la mosquée. Des tapis et des nattes couvrent le sol qui doit être d'une propreté impeccable. Des lustres et des lampes peuvent éclairer l'édifice, qui doit être ouvert la nuit en certaines circonstances, comme au mois de Ramadan. Des fontaines à ablution sont toujours ménagées à l'entrée du vaisseau. Le vieux rite nomadiste de la tente lieu d'asile a naturellement été étendu à la mosquée, qui jouit du même privilège ; mais, chez les Musulmans, la présence de Dieu n'existe pas dans l'édifice saint : en dehors des offices, les Musulmans viennent dormir, causer dans la mosquée ; les enfants s'y poursuivent sans que nul y trouve à redire.

Les mosquées et le personnel cultuel sont entretenus au moyen de dons faits par les fidèles. Les fondations pieuses sont très nombreuses dans l'Islam. Des champs, des jardins, des arbres, des maisons appartiennent ainsi aux mosquées, transmis de générations en générations. Ce sont les biens habous, où Wakefs, qui comprennent

en plus les fontaines, les hôpitaux, les écoles, dont le revenu doit être affecté à un usage religieux, ou à la charité, et dont en beaucoup de contrées la régie est affectée à une administration spéciale.

En outre des imams, des mueddins, des khatibs, il existe deux séries de personnages dont le rôle découle du double caractère de l'enseignement coranique, spirituel et temporel. Les cadis sont des juges en matière de statut personnel et en matière immobilière ; ils n'ont d'autre caractère religieux que celui découlant du Coran, dogme et code, dont ils usent pour juger. Ils sont rémunérés pour les actes qu'ils dressent.

Leurs adjoints, les tolba (singulier taleb) leur aident dans leurs fonctions. Ce sont des lettrés, des étudiants qui souvent se groupent pour étudier autour d'une mosquée, d'une zaouïa, ou d'une école supérieure (medersa, madrasseh). Ils n'ont, eux aussi, aucun caractère religieux, mais peuvent remplir toutes les tâches sociales ordonnées par les rites ; par exemple ils lavent les morts et les accompagnent à leur dernière demeure pour accomplir les rites funéraires.

Enfin, à côté des cadis, sont les *muftis*, chargés d'interpréter la loi religieuse. En jurisprudence, les rites orthodoxes sont les seuls admis à l'heure actuelle ; car, dans le sunnisme, le dogme n'a subi aucune transformation essentielle. Nul ne saurait s'écarter des principes contenus dans les commentaires du Coran sans porter atteinte à la tradition islamique. « En cas de désaccord dans l'interprétation des textes ou de difficultés dans leur application, on provoque l'avis de jurisconsultes qui prononcent des décisions dans le même esprit, et par suite conformes aux principes de la Sunna

et du Coran. Ces décisions s'appellent fataoua (1). »

Ces fataoua, vulgairement fetoua, sont émises par les muftis, chefs des différentes écoles orthodoxes. Le maréchal Bugeaud, M. Jules Cambon, gouverneur général de l'Algérie, en firent établir lors de la conquête et de l'organisation de l'Afrique du Nord, pour que l'Algérie restât terre musulmane (dar Islam), malgré l'occupation chrétienne. Les muftis de La Mekke déclarèrent que l'Afrique française était encore terre d'Islam !

Les savants qui entourent le souverain de leurs conseils sont les *oulémas*. Dans les contrées soumises aux Ottomans, le premier dans l'ordre spirituel est le Cheikh-ul-Islam, gardien de la loi. Son autorité ne dépasse guère les territoires de son souverain temporel, et les descendants de Mahomet résidant à La Mekke sont un autre pouvoir rival du sien, autrement important.

En principe donc le clergé musulman n'existe pas. Il n'est dans les mosquées qu'un personnel chargé de guider les fidèles, et tout croyant peut remplir les fonctions rituelles. En dehors de la mosquée, muftis et oulémas interprètent la loi religieuse quand le besoin s'en présente. Les cadis sont uniquement des juges et sont chargés d'approuver les transactions les plus importantes enregistrées par des greffiers-notaires (adouls).

(1) Depont et Coppolani, *Les Confréries religieuses musulmanes*, Alger, Jourdan, 1897.

CHAPITRE V

LE CORAN-CODE

Dans le Coran, toute une série de versets s'appliquent à la vie sociale. Le livre saint est non seulement un recueil religieux, mais encore un code réglant la manière de gouverner. Les hadiths sont venus élucider les points douteux, donner des solutions aux questions laissées dans l'ombre par Mahomet. D'après la Sunna (Coran et hadiths), le monde musulman s'administre suivant la loi religieuse et civile traditionnelle, la cheriat.

I. — L'ISLAM, THÉOCRATIE.

Mahomet avait réuni dans ses mains le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel. Après lui ses vicaires, les khalifes furent encore les souverains et les pontifes de l'Islam, ou, suivant le nom qu'ils se donnaient à eux-mêmes, les imams. Cette appellation provient de la fonction première du pontife qui est de diriger la prière et de servir de guide au ritualisme dans cette prière. Le guide se tient devant (amam) les fidèles, d'où le nom d'imam donné au souverain. Lorsque les conversions eurent considérablement agrandi le nombre des Musulmans, il y eut dans chaque mosquée un imam, mais le titre en son essence est réservé au souverain pontife.

Une sorte de catéchisme musulman, dû au très vénéré imam, personnage cultuel, Nedjem ed-din Nassafi,

mort à Baghdad en 1142, définit le rôle du chef spirituel et temporel : « Les Musulmans doivent être gouvernés par un imam qui ait le droit et l'autorité de veiller à l'observation des préceptes de la loi, de faire exécuter les peines légales, de défendre les frontières, de lever les armées, de percevoir les dîmes fiscales, de réprimer les rebelles et les brigands, de célébrer la prière publique et les fêtes... de juger les citoyens, de pourvoir enfin au partage du butin légal » (1). Le souverain était ainsi chargé de faire observer les règles de la religion et les ordres du gouvernement temporel. Le monde musulman en entier respecte l'imamat. Des divisions, des schismes se sont produits, mais chaque secte reconnaît un imam. Et n'est-ce pas jusque dans l'Afrique centrale que Samory se faisait appeler l'Almamy (l'imam) pour mieux asseoir son autorité et poursuivre la guerre au nom de l'Islam ?

L'imam était à la tête d'une véritable théocratie puisque tous les actes de la vie, codifiés dans un livre révélé, se rapportaient à Dieu. Avec une telle souveraineté, le Coran, dans la pensée de Mahomet, devait sans doute servir de base à la formation d'une véritable nation musulmane. Le chef de la communauté est Dieu représenté par son envoyé et ceux auxquels ce dernier a transmis sa mission ; de là proviennent les querelles pour l'héritage de l'imamat qui ensanglantèrent l'Islam. L'Etat aurait été purement militaire, le fer devant servir à la propagation de la foi, dans toutes les circonstances où la persuasion aurait été en défaut. La langue officielle aurait été l'arabe, puisque le Coran ne peut être traduit dans aucune langue. Les événements his-

(1) Cité par L. Rinn, *Marabouts et Khouans*. — Voir V. Piquet, *Les Civilisations de l'Afrique du Nord*.

toriques, par la série d'usurpations successives qui ont enlevé toute valeur à l'imamat, ont montré l'inanité d'un tel projet.

Bien que l'Islam soit avant tout niveleur et égalitaire, l'état théocratique a donné naissance à une véritable aristocratie, celle de la famille du Prophète, de ses descendants, appelés seyyids en Orient, chorfa en Occident (chérif au singulier), qui sont actuellement respectés et honorés dans tout le monde islamique. La caste nobiliaire, par une extension historique, comprit bientôt aussi la descendance des amis ou parents de Mahomet, par exemple celle d'Abbas son oncle, ou de Fatima sa fille à laquelle prétendent se rattacher toutes les grandes familles de l'Islam.

L'état théocratique ayant son imam, sa noblesse, perçoit les impôt prévus par le Coran.Ce sont : la zekkat, ancienne aumône, taxe des pauvres, perçue sur tous les Musulmans, mais dont le montant est laissé à sa décision ainsi que l'achour, dîme (1/10e du revenu des biens) ; le khoums ou cinquième, prélevé sur le butin de guerre, depuis l'expédition de Bedr ; le kharadj, impôt foncier sur les sujets non-musulmans, appliqué depuis l'expédition d'Akaba ; enfin la djizia, contribution personnelle ou capitation perçue en principe sur les non-musulmans et confondue à l'origine avec le kharadj, mais plus tard payée suivant les époques et les régions, par toutes les classes de la société ou simplement par quelques-unes. Les Juifs payent une redevance plus forte que les Chrétiens. Ce fut le khalife Omar qui mit sur pied définitivement l'organisation et l'application de ces impôts.

Aux impôts purement coraniques il faut ajouter les contributions spéciales et les ressources fournies par

les biens religieux et les biens d'Etat. Les impôts revenant à l'Etat allaient au Bit el Mal, au Trésor, servaient à l'entretien de l'imam, de sa famille et de l'empire. Pour établir la liste exacte de tous les participants, Omar créa le diwan, bureau spécial sur le mode byzantin qui fut chargé de répartir les revenus suivant les droits de chacun.

Telles sont les ressources prévues par la Sunna pour subvenir aux besoins de la communauté musulmane, mais le livre sacré de l'Islam ne se borne point à fixer l'organisation politique de la société ; il donne au point de vue privé, civil, toutes les formes d'après lesquelles on peut établir le droit. La nation musulmane (1) n'a pu s'organiser, mais de la tentative du Prophète est resté un code civil d'après lequel a été dressé le statut personnel de tous les Musulmans. A l'heure actuelle peut-être, à la rigueur, la dogmatique et la morale pourraient s'accorder dans les grandes lignes avec le régime européen, mais il n'en est pas de même du code, avec ce statut personnel, incompatible avec les codes issus de loin ou de près du christianisme, du droit romain, des coutumes d'Occident.

(1) Titres de la théocratie musulmane :

Sultans (soltan, puissance), magistrats, titre adopté au 4[e] siècle de l'Islam, par les chefs militaires qui assumèrent la direction des affaires à Baghdad.

Maliks, rois, titre donné en Asie ou en Afrique aux souverains non Imams.

Shahs, souverains indépendants de Perse.

Khans, chefs nobles chez les Mongols et les Turcs.

Khédives, titre persan donné pour la première fois à Ismaïl pacha en Egypte.

Nizams (nizam al malk, ordre du royaume), titre donné à un gouverneur qui souvent se rend bientôt indépendant.

Deys, chefs de janissaires, gouverneurs à l'occasion.

II. — Le Coran, code privé et social.

La société musulmane repose sur le système nomadiste du patriarcat. Le cheikh, à la fois vieillard et chef, est le maître de la famille. Il possède un droit absolu sur les siens. Dans la société arabe préislamique, le chef de famille avait droit de vie et de mort sur toute sa parenté ; mais le Coran a supprimé ce privilège, sauf peut-être en ce qui concerne la femme adultère. L'Islam marque un adoucissement notable sur les mœurs primitives de l'Arabie : il fut un progrès sensible malgré les rigueurs qui pourraient nous étonner à l'heure actuelle.

Le droit privé est fixé par un grand nombre de passages du Coran. Il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage d'approfondir le droit musulman que des commentaires sans nombre ont étudié sur tous les points. Il nous suffira de prendre quelques exemples pour avoir une idée de la civilisation qui procède de l'Islam.

Droit de disposer des biens (1). — Dans la disposition de leurs biens sont limités : les mineurs, les malades d'esprit, les dissipateurs et les banqueroutiers, les malades dans certains cas déterminés, les esclaves qui sans permission de leurs maîtres se livrent aux affaires commerciales. Les mineurs, les malades d'esprit, les prodigues sont absolument interdits. Les banqueroutiers possèdent le droit de disposer, s'il s'agit d'obligations, mais en sont privés, s'il s'agit de propriété effective.

(1) Cfr. Martin Hartmann, *Der Islam; Geschichte, Glaube, Recht*, Leipzig, 1909.

Le malade peut disposer de ses biens au delà du tiers de la totalité si les héritiers le permettent. L'esclave est engagé par sa parole et tenu pour responsable après son affranchissement.

Le mariage. — Le mariage est un acte méritoire pour celui qui est en état de se marier, possède les ressources nécessaires pour fournir une dot et subvenir aux besoins de la femme. L'homme libre peut avoir quatre femmes à la fois, l'esclave deux. L'homme libre ne doit épouser une esclave que s'il ne possède pas la dot nécessaire pour épouser une femme de condition libre, et seulement si le célibat est un danger pour lui. Des dispositions particulières interdisent le mariage à tel ou tel degré de parenté. Les jeunes filles vierges peuvent être forcées au mariage par leur père ou par leur grand-mère. Les non-vierges ne peuvent être mariées que si elles sont majeures et consentantes.

Le Coran indique de quelle manière et par qui doivent être établis les contrats de mariage. « Le mariage est un contrat purement civil qui se traite par procureurs en présence de témoins. L'imam de la mosquée du quartier y assiste et prononce une prière qui donne à la cérémonie un caractère religieux qu'elle n'aurait pas sans cela, mais sa présence n'est nullement nécessaire à la validité de l'acte (1). » Il est méritoire d'indiquer exactement dans le contrat la dot reconnue par le mari à l'épousée. En effet chez les Musulmans, en souvenir du primitif achat de la jeune fille dans les civilisations antérieures, le fiancé paye une dot, souvent versée à la famille, mais en tout cas toujours accordée à la femme

(1) Huart, *Histoire des Arabes*, I, p. 187.

en cas de répudiation. Et cette obligation a pour beaucoup contribué à restreindre le nombre des divorces.

Comme dot, il est loisible de faire une promesse ou de fournir une caution. Si aucune dot n'a été stipulée, le juge (cadi) fixe le chiffre convenable. Il est d'usage qu'une partie seulement soit versée à l'avance, le reste est payable en cas de séparation des époux.

L'homme est obligé de subvenir aux besoins de la femme. L'entretien doit être conforme au rang et à la fortune des deux familles alliées par le mariage. Le mari doit reconnaître les mêmes droits à toutes les femmes qu'il a épousées. Le sort décide quelles sont celles qui doivent l'accompagner dans ses voyages.

La femme. — La femme a dans l'Islam une situation inférieure à celle de l'homme. Cependant la société musulmane a restreint les servitudes primitivement imposées à l'épouse chez les Arabes. Si la polygamie est tolérée, elle n'est pas recommandée. Pour ne pas aller à l'encontre des mœurs de l'époque, Mahomet, fondateur de religion, qui désirait s'attacher les nomades, ne pouvait combattre leur sensualité ; il dut même donner satisfaction à leurs passions ; Mahomet donc n'osa pas ordonner la monogamie. Cependant, le Coran ne permet à l'homme que quatre femmes légitimes, soumises, pour le bon ordre de la famille, à l'autorité de la première épousée.

Il est à remarquer que, si Mahomet avait compris toute la valeur de la société fondée sur la famille monogame, lui-même, prophète mais homme, et comme tel, soumis aux passions humaines, se laissa dominer par les appétits sensuels et édicta des versets l'autorisant à dépasser le nombre d'épouses fixé par la loi reli-

gieuse. Les Musulmans reconnurent d'ailleurs facilement ce droit à leur apôtre, et se soumirent sans difficulté aux prescriptions ordonnées. Ils avaient la faculté de tourner la loi, car les femmes esclaves prises de guerre ou achetées étaient maintenues à la disposition du maître.

En principe la femme doit observer les cinq piliers de la morale, en pratique la réalisation est difficile. La coutume veut que les femmes ne se rendent aux mosquées qu'au moment où les hommes ne s'y trouvent pas. C'est une mesure de prudence, car les femmes d'âge canonique peuvent aller remplir leurs dévotions sans que personne y trouve à redire. Cependant dans certaines mosquées il existe des tribunes spéciales dans lesquelles les femmes peuvent assister à la prière. En tout cas elles doivent dans l'intérieur de leurs maisons accomplir tous les devoirs du bon Musulman. En somme la femme ne participe pas pratiquement au culte divin, bien qu'elle soit autorisée à trouver dans l'Islam des consolations religieuses. Les petites filles doivent recevoir une instruction leur permettant de lire le Coran ou tout au moins de réciter de mémoire les versets comme leurs frères.

La femme est soumise à l'autorité absolue du père de famille. Elle n'a aucun recours légal contre le mari. Cependant l'épouse jouit de ses droits complets devant les tribunaux. Elle peut intenter action et être appelée en jugement. Toute infidélité de sa part est sévèrement punie. L'adultère doit être lapidée ou doit périr sans nourriture. La femme qui désobéit aux ordres de son mari peut être battue et reléguée par punition hors du lit conjugal.

L'épouse recouvre sa liberté par le divorce. La sépa-

ration est prononcée par le cadi. Quoique des plus faciles à réclamer, le divorce est un peu restreint par l'obligation imposée au mari de verser une dot à l'abandonnée. Le mari peut répudier sa femme presque à sa volonté, la reprendre sous certaines conditions. La répudiation peut ainsi se faire à deux reprises différentes pour simple mécontentement ou incompatibilité d'humeur. Il suffit à l'homme de prononcer une formule déterminée. Mais la troisième fois, le mari ne peut reprendre l'épouse que si cette dernière a dans l'intervalle épousé un autre homme appelé « le délieur » et s'en est séparée. Quant à la femme, elle ne peut elle-même réclamer le divorce que dans certains cas : si le mari ne remplit pas ses devoirs conjugaux, s'il est atteint de folie ou bien encore de maladie répugnante. La séparation peut être en outre prononcée par le cadi à la suite d'une entente entre les deux époux. La femme veuve recouvre sa liberté.

En principe la femme ne prend aucune part à la vie politique et sociale. Mais son état découle des traditions de la race. Chez les Berbères par exemple, souvent monogames, la femme respectée donne son avis et prend même parfois place au conseil de la tribu. En général la femme chez les sédentaires vit enfermée dans un appartement spécial, le harem, ou, quand elle est riche, chez les nomades, confinée sous la tente. Elle doit se couvrir d'un voile devant tout autre homme que son mari ou ses plus proches parents. Mais ce n'est pas une obligation absolue ; les femmes de la campagne ne se voilent pas. Les nomades eux-mêmes ne voilent généralement que leurs plus jolies filles ou les femmes de grande famille. Dans les régions où la foi se joint à un ritualisme étroit, le voile est accompagné d'un vêtement long qui dissimule complètement la femme, laquelle

se détourne encore contre le mur au passage d'un étranger, de peur de rencontrer le coup d'œil de l'infidèle.

Bien que la situation de la femme soit encore, dans l'Islam, inférieure à celle de l'homme, elle est certainement plus relevée dans cette religion qu'elle ne l'était en Arabie avant la prédication de Mahomet. Si le Coran peut permettre d'écarter pratiquement la femme du culte, en fait, l'élasticité des textes permet aux femmes d'espérer une amélioration dans leur condition. D'ailleurs, certaines d'entre elles sont célèbres dans l'Islam. Les épouses de Mahomet ont contribué à l'établissement des hadiths. Les femmes de la descendance du prophète ont une certaine influence et encore certains privilèges. La première édition du Coran fut confiée en garde à l'une des veuves de Mahomet. En outre, comme l'ont fait remarquer de nombreux lettrés musulmans, la femme n'est généralement pas malheureuse dans l'Islam. Il n'y a guère que les riches qui aient quatre épouses. La plupart des Musulmans sont monogames par suite des coutumes locales et de la difficulté à nourrir plusieurs personnes. La vie chère limite la polygamie maintenant que l'état de guerre tend à ne plus être l'état normal de la société islamique. Les Musulmans qui, en ces dernières années, ont voulu trouver dans le Coran et les hadiths les formules leur permettant d'admettre les conditions de la civilisation moderne dans ses rapports avec l'Islam, ont senti que la morale, pour ne pas être un tissu de sophismes, devait tenir compte dans ses préceptes de la pensée des femmes.

« L'initiateur de tout progrès est l'homme, mais, pour que ce progrès soit constant, il faut que l'affection de la femme s'y attache et la transmette, non comme une lettre morte, mais comme une lettre de flamme à la

génération suivante (1). » L'adversaire du développement de la civilisation moderne dans l'Islam est la femme musulmane qui, non instruite, ne comprend pas la nécessité de transformer la vie habituelle de la famille, de donner aux enfants une éducation nouvelle. Tant que la femme musulmane restera ce qu'elle est, l'Islam ne se transformera pas dans le sens des idées modernes. C'est une des raisons pour lesquelles les vieux lettrés de l'Islam antique, les sectaires d'aujourd'hui, se refusent à admettre une condition supérieure à la femme. Par contre les jeunes Musulmans ont compris que là était le nœud de la transformation islamique. Disant que la loi religieuse n'interdit pas aux femmes de suivre le culte, de recevoir l'instruction, ils veulent élever ces dernières, gardiennes des traditions, du foyer, éducatrices de l'enfant, conservatrices de la race, à une situation supérieure à leur situation actuelle. Aux connaissances de l'homme se joindra ainsi, pour le progrès, la puissance affective de la femme affranchie des rites étroits.

Mahomet avait pressenti le problème, mais ne l'avait pas résolu. Il faut d'ailleurs tenir compte de ce qu'il lui était possible de faire à l'époque à laquelle il vivait. Ses disciples, au contact des civilisations avoisinant l'Islam, veulent, pour le développement meilleur de la communauté musulmane, améliorer la condition de la femme sans toutefois lui accorder l'égalité avec l'homme.

L'enfant (2). — L'éducation de l'enfant est laissée

(1) Th. Funck-Brentano, *La Pensée de la femme, Correspondant*, 10 juillet 1894.
(2) Cfr. Hartmann, *op. cit.*, *Le droit privé.*

à la femme jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de sept ans. Le soin de la personne de l'enfant incombe au père, puis au grand-père paternel, ensuite aux parents du côté paternel, enfin au cadi. Le père peut disposer des biens de l'enfant en faveur des Musulmans sans être tenu pour responsable. En cas de mauvaise administration, le cadi peut intervenir. La majorité commence avec la puberté ou au plus tard avec la quinzième année.

Un enfant à la mamelle devient propriété de la femme étrangère qui le nourrit, s'il a moins de deux ans, et s'il a pris le sein au moins cinq fois. Le mari de la nourrice est dans ce cas considéré comme ayant légalement les droits du père.

L'enfant d'une esclave et de son maître, reconnu par ce dernier, est libre. La mère de l'enfant reste esclave, mais ne peut plus être vendue, hypothéquée, ni donnée. Elle devient libre à la mort de son maître, et en conséquence est mise en dehors de la totalité de l'héritage avant que les dettes et les dispositions testamentaires ne soient payées ou prises. Les enfants d'un autre homme que le maître partagent la condition de la mère.

L'enfant de l'esclave et d'un homme qui est son mari, mais n'est pas son maître, est esclave du maître. Si le maître acquiert une esclave ayant déjà un enfant, cette dernière n'entre pas chez lui dans la situation de mère esclave. L'enfant d'une esclave enceinte des œuvres d'un étranger est libre, mais le père doit payer au maître de l'esclave la valeur de l'enfant.

Il est à remarquer quelle place l'esclavage tient dans le Coran,les hadiths et les commentaires. C'est qu'il était une des bases de la société antique, et naturellement Mahomet et ses successeurs ont eu à s'en préoccuper.

L'esclavage. — La question de l'esclavage tient une grande place dans le Coran et dans ses commentaires. Toutes les sociétés antiques ont été préoccupées par le besoin de trouver les travailleurs nécessaires au milieu du luxe grandissant, de l'insuffisance de la main-d'œuvre, par l'augmentation de la domesticité, par l'inaptitude à l'effort personnel, manuel, de plus en plus sensible, des classes dirigeantes et guerrières. La solution au problème fut donnée par l'esclavage. La cité antique se nourrissait, se parait, vivait du travail des esclaves. Tout prisonnier de guerre était réduit à l'esclavage. Les captifs, leurs enfants nés en esclavage, étaient transmis par l'héritage, achetés, vendus, suivant les moments ou les besoins.

Il est possible que dans l'esprit de Mahomet, l'esclavage ait été condamné. Il semble que le Prophète ait senti l'injustice d'un tel état ; mais il ne voulait pas causer des bouleversements sociaux qui auraient pu nuire à la bonne expansion de sa doctrine. Ayant trouvé l'esclavage en honneur dans tout le monde connu par lui, il le conserva, pensant peut-être que cet état de choses disparaîtrait graduellement. D'ailleurs, dans tout l'Islam, il ne s'attache au mot d'esclave aucune idée d'ignominie.

Au début du musulmanisme, le principe avait été proclamé par Mahomet que nul Musulman ne pourrait être réduit en esclavage. Les haines causées par les différenciations de sectes firent oublier ce précepte et les captifs de guerre, même convertis, furent gardés comme esclaves. Les incroyants faits prisonniers dans les combats peuvent être conservés en servitude. En principe, les Chrétiens, les Juifs et les Zoroastriens qui se soumettent et obtiennent des capitulations, sont

exceptés. En réalité, dès la colère de Mahomet contre les Juifs à Médine, et surtout dès la période turque, « les gens du Livre » furent livrés à l'esclavage. Un Musulman ne peut se vendre lui-même ; cependant la vente d'enfants en cas de nécessité est admise.

L'esclave ne peut en principe prendre part à la vie et aux affaires publiques. Cependant il peut être autorisé à se lancer dans le commerce par son maître qui a également le droit de lui retirer cette permission. L'esclave ne peut hériter. Il ne peut se marier qu'avec l'assentiment du maître. L'enfant né de deux esclaves appartenant à des maîtres différents appartient par moitié aux deux maîtres. L'esclave peut divorcer.

Si l'esclave est en principe éloigné de la vie publique, du moins fait-il absolument partie de la famille qu'il sert avec un dévoûment complet. Souvent, même, à défaut de fils dans la famille, les esclaves sont chargés de missions de confiance. Cette foi de la famille dans l'attachement du serviteur est si grande que le principe de l'incapacité sociale de l'esclave est souvent mis de côté. Dans l'histoire musulmane,on voit les esclaves commander des armées, gouverner des provinces et même parvenir au trône. Ne trouve-t-on pas dans les annales de l'Inde la dynastie des rois esclaves de Delhi ?

Comme l'esclave fait partie de la famille, il doit avoir son entretien assuré par le maître, s'il ne peut lui-même y subvenir. Si, par suite d'un prêt, l'esclave est employé chez un autre maître, c'est ce dernier qui doit pourvoir à ses besoins. Un travail au-dessus de la force de l'esclave ne peut lui être imposé.

Si le propriétaire l'affranchit, l'esclave est complètement libre. Si l'un des co-propriétaires affranchit un esclave appartenant à plusieurs maîtres, l'esclave de-

vient libre, s'il peut indemniser les autres possesseurs. Celui qui est acquis comme esclave par un de ses ascendants ou descendants devient libre.

L'esclave auquel son maître dit : « Quand je mourrai, tu seras libre », sera libre après la mort invoquée et héritera du tiers. Un tel esclave s'appelle moudabbar. La vente transmet l'obligation de tenir la promesse faite. Jusqu'à la mort de son maître, le moudabbar est dans la même situation que les autres esclaves.

L'acte d'affranchissement, appelé « kitaba » (kataba, écrire), est un acte *méritoire* quand l'esclave le demande, quand il est digne de confiance et travailleur. Par cet acte, l'esclave s'engage vis-à-vis de son maître à payer une certaine somme à une époque déterminée, en deux fois au moins ; de son côté, le maître s'engage à l'affranchir, après exécution complète des conditions. Cet esclave s'appelle « moukatab ». Le contrat est irrévocable de la part du maître, révocable de la part de l'esclave. Le moukatab dispose librement du bien qu'il possède (1).

Le mariage de la femme faite prisonnière dans une guerre est rompu par l'esclavage. Une femme esclave

(1) L'Esclavage. — Les progrès de la civilisation européenne, la mise en surveillance des côtes africaines par les croisières dirigées contre la traite, l'agrandissement sur terre des zones d'influence attribuées aux grandes puissances occidentales, ont diminué l'esclavage aboli par les lois de l'Europe. Par la constitution de 1876, la traite est interdite dans l'Empire ottoman. Le Khédive Ismaïl, pacha d'Egypte (1863-1882), employa deux officiers anglais Baker et Gordon à combattre la traite au Soudan. En Afghanistan, elle fut interdite en 1895, à Zanzibar en 1897.

Cependant, en fait, l'esclavage subsiste encore caché dans nombre de pays musulmans où les esclaves attachés à la famille, ne tiennent pas à être libérés du lien de servitude qui est en même temps pour eux un moyen de subsistance et une attache sociale loin de leur pays d'origine.

devient la concubine de son maître si ce dernier le désire. Cependant, par la maternité, elle acquiert le droit de ne pas être vendue. Ses enfants sont libres, et dans la même condition que ceux des épouses légitimes.

Les eunuques ne sont pas de création musulmane. D'après les auteurs arabes, ils ne sont que les restes de la civilisation byzantine. Les eunuques étaient d'ailleurs connus dès la plus haute antiquité.

Conclusion : Les résultats de l'enseignement.

Le Coran, les hadiths et les commentaires sont les résultantes de la prédication de Mahomet. L'enseignement comprend un essai d'explication des phénomènes naturels dont la base est la révélation divine. La dogmatique très simple s'est débarrassée de tous les dogmes qui auraient pu s'imposer à la foi comme des vérités absolues. Les mystères qu'ont admis les religions voisines ont disparu de la doctrine, sauf celui de Dieu unique et tout-puissant. Enfin aux articles de la croyance s'ajoute un système de rites permettant d'habituer la masse à l'exercice de la religion (1).

La religion musulmane se condense dans le mot Islam qui au sens arabe du terme signifie : abandon de la personne dans la dépendance de Dieu. Par suite de cette condition morale, et des concepts ataviques des Arabes, développés par les conditions spéciales d'existence faites aux premiers Musulmans, l'abandon à Dieu conduisit à l'obéissance à ses ordres, c'est-à-dire à l'expansion de la foi. Le désir de puissance de Mahomet, de ses

(1) D'après M. Guyau, *L'Irréligion de l'avenir*, 4e éd., Paris, Alcan, 1912. Introd., p. III, ces conditions distinguent une véritable religion de la philosophie.

successeurs, de leurs guerriers, c'est le besoin d'expansion de l'Islam tout entier pour la souveraineté de Dieu unique, sur tous les idolâtres. Mahomet est l'envoyé de Dieu : les commandements de l'Islam par suite de l'obéissance passive aux ordres du Prophète furent les consignes ordonnées et respectées de ses armées. Avec les consignes pénétrèrent dans la masse les enseignements de Mahomet ; et ce fut la naissance d'un pouvoir militaire et religieux qui se condensa plus tard dans l'imamat. L'Islam maître du monde ! tel fut le cri de guerre de l'expansion musulmane déterminée par la foi, exécutée par des armées.

Malgré son apparence guerrière, l'Islam, au début de son existence, était le représentant le plus éclairé du spiritualisme en Asie antérieure. Dans toutes les contrées où le christianisme n'était pas parvenu, dans celles où il était mal connu ou dégénéré, le concept monothéiste de l'Islam élevait les âmes vers des pensées plus hautes. Ce n'était plus le Dieu vague, incertain, multiforme de l'Inde brahmanique, c'était un Dieu vivant, personnel, créateur du monde, qu'apportait l'Islam !

Ce mystère du Dieu vivant est facilement concevable pour les âmes simples qui donnent une personnalité aux pierres, aux arbres, aux fantômes. La force du Coran réside dans cette simplification des dogmes qui n'imposent d'autre mystère que celui de l'unité de Dieu. « Si l'on excepte le jeûne du Ramadan d'ailleurs corrigé et atténué par les excès de table dans les nuits sans sommeil, et l'ambition que porte chaque Musulman avec lui d'acquérir comme un titre de noblesse le surnom de hadji, pèlerin, en se montrant au moins une fois dans sa vie à La Mekke, on reconnaîtra que l'islamisme ne

pèse d'un poids trop lourd ni sur les esprits, ni sur les existences de ses adhérents. Il sait, du reste, s'accommoder aux nécessités et se transformer suivant les besoins (1). Et les passions humaines sont si bien comprises dans l'Islam, si bien tolérées, que l'on s'explique comment les esprits satisfaits dans leur spiritualité par le déisme musulman résistent à tous les efforts tentés pour les convertir au christianisme. La religion islamique réduit la théologie à ses principes élémentaires et l'abaisse au niveau des esprits les plus grossiers. Dès que ces derniers ont saisi le concept, ils y adhèrent avec une force qui cause la principale cohésion de l'islamisme.

Cette largeur de vues et l'habileté de Mahomet qui avait l'expérience des nomades, ses frères, ont fait que l'Islam convient parfaitement, avec ses principes d'hygiène, aux peuples vivant sous un climat chaud avec un régime social patriarcal ou primitif. Dès qu'il eut abordé l'Europe, l'Islam ne put se maintenir dans la zone tempérée civilisée, recula de France, d'Espagne, des îles de la Méditerranée occidentale dans lesquelles il n'est resté qu'un souvenir historique. Au contraire, en Asie, en Afrique équatoriale, l'Islam prouve sa vitalité en conquérant pacifiquement de nouveaux adeptes. Il est donc né viable ; il apporte même un progrès, il règle la société, donne une organisation complète, une civilisation à des peuples qui n'avaient qu'un état social rudimentaire.

Mais de bonne heure la valeur des principes fondamentaux de l'Islam diminua parce que l'immixtion d'une main humaine dans les choses divines ne pouvait

(1) M. Hartwig Derembourg, *La Science des religions et l'Islamisme*, dans la *Revue des Religions*, tome VIII, nº 3, mai-juin 1886, p. 323-327.

fournir qu'une œuvre humaine. Mahomet était un homme et malgré le spiritualisme de sa doctrine, bientôt apparurent ce que Max Müller appelle des « taches ». « Les religions sous leur forme la plus ancienne ou dans l'esprit de leurs fondateurs sont généralement pures de beaucoup de taches que l'on y trouve à d'autres périodes de leur existence (1). » Ces taches influèrent sur l'existence et la valeur propre de l'Islam. Une d'elles fut l'ignorance des masses.

Il est hors de doute que de tous temps, même à l'origine de leur foi, bien peu de Musulmans ont connu le Coran. Mahomet disait lui-même des Bédouins : « Les Bédouins disent : Nous avons cru. — Réponds-leur : Point du tout, dites plutôt : Nous avons embrassé l'Islam ; car la foi n'a pas encore pénétré dans vos cœurs. » (XLIX, 14). De même, à un siècle de là, les Arabes qui s'établirent en Afrique ne savaient même pas que le Prophète avait interdit le vin (2). « Après la victoire de Kadisiya sur les Perses (en 635), il se trouva qu'il restait encore beaucoup de butin après que chacun eut reçu sa part. Omar écrivit de partager ce surplus entre ceux qui sauraient par cœur les plus longs passages du Coran. Le général fit venir ceux qui avaient le plus contribué à la victoire et demanda au noble Amr ibn Madi Karib ce qu'il en connaissait. — Rien, répondit-il ; j'ai embrassé l'islamisme dans le Yémen, et j'ai eu beaucoup trop de guerres à faire pour pouvoir m'occuper du Coran. — Et toi, dit le général, à Bichr de Taïf. — Oh ! j'en sais bien plus long qu'Amr : Au nom du Dieu miséricordieux. C'était tout ce qu'il savait ! (3) »

(1) Max Müller, *Essais sur l'histoire des religions, Les Védas*, p. 72, Traduction Harris, Paris, Didier, 1872.
(2) P. Hugueny, *Critique et Catholique*.
(3) Dozy, *op. cit.*, p. 71.

Si les chefs bornaient là leur savoir, quelle devait être l'ignorance de leurs guerriers ! Ce peu de préoccupation des doctrines religieuses montre que le mouvement islamique avait d'autres causes plus profondes que la seule expansion religieuse. Ce fut un mouvement politique plutôt qu'une véritable propagande, et c'est là la grande différence qui sépare l'Islam du Christianisme. Ce dernier est une religion de vie. La ruée arabe est semblable à toutes ces agitations sporadiques qui de tous temps ont précipité les races nomades sur les royaumes des sédentaires. Les Sémites avaient comme prétexte, comme drapeau, une religion nouvelle dont les préceptes simples suffisaient à leur conception simpliste, renforçaient leur courage par l'appât du butin, compensaient le trépas par une récompense promise dans la vie future. Peu importait la connaissance absolue du dogme : l'influence personnelle du Prophète contribua pour beaucoup à la diffusion de sa doctrine. Le fameux triumvirat de l'Islam — Mahomet qui pensait, Abou Bekr qui parlait, Omar qui agissait — la force, la valeur des guerriers, en face de la désorganisation politique et religieuse des empires voisins, firent le reste.

Au contraire du Christianisme, qui est une force née de la méditation personnelle, le Musulmanisme est une force collective qui entraîne les individus sans qu'ils aient besoin de se livrer à la réflexion religieuse. Cette force collective cause le fanatisme dès qu'il y a groupe, alors même qu'il entre très peu de conviction personnelle dans chaque Musulman, et c'est cette force collective qui a emporté l'Islam à la conquête du monde.

Par malheur pour la bonne expansion de l'Islam, nombreuses furent les « taches » qui diminuèrent la valeur

des principes primitifs. Les recherches inquiètes des lettrés permirent de bonne heure l'introduction d'éléments de troubles qui compliquèrent, diversifièrent la simplicité des premiers jours. Ces éléments néfastes furent les philosophes et les dissidents religieux ou politiques, les deux à la fois le plus souvent. L'action de ces derniers eut comme première manifestation à la mort de Mahomet, de poser la question de la transmission de l'imamat.

LIVRE PREMIER. — DEUXIÈME PARTIE

LE TRONC
LE KHALIFAT ET LA CIVILISATION ARABES

CHAPITRE VI

L'EXPANSION ARABE

L'héritage de Mahomet. L'imamat. — L'influence personnelle de Mahomet, la crainte de ses armées, maintinrent autour de lui les adeptes tant qu'il vécut. Mais, lorsque le Prophète mourut en 632 après Jésus-Christ sans laisser d'héritier mâle, de toutes parts, les Arabes essayèrent de recouvrer leur indépendance. Des tribus entières de Bédouins revinrent à l'idolâtrie qui les affranchissait de l'Islam et par là du joug des gens de La Mekke. En même temps des prédicateurs se prétendant être les héritiers de la mission de Mahomet cherchèrent à s'emparer du pouvoir pour lequel l'apôtre ne s'était pas désigné de successeur.

La communauté musulmane restée fidèle à la mémoire de son chef était elle-même en proie à de vives agitations. Les deux villes saintes, La Mekke et Médine, prétendaient avoir des droits égaux à nommer le souverain. Les familles influentes cherchaient à faire désigner dans leur sein l'imam, c'est-à-dire l'homme réunissant dans ses mains le pouvoir spirituel et temporel, celui qui allait conduire l'expansion politique de la race,

propager la doctrine religieuse, continuer l'œuvre de Mahomet.

Les Beni Haschim de La Mekke, famille du Prophète, reconnaissaient comme chef cet Ali, gendre de Mahomet par sa fille Fatima, qui avait été investi des fonctions de gouverneur de Médine lors de l'expédition de Tabouk. Le choix de son beau-père, disaient les Beni Haschim, suffisait à montrer qu'il devait être le souverain de l'Islam. Les autres familles opposaient que le Prophète avait clairement désigné l'héritier de sa mission, en faisant réciter la prière en son lieu et place par Abou Bekr, son ami, l'un des Musulmans de la première heure. Cette considération capitale, puisque la religion était la « consigne » de la communauté en armes, fit reconnaître Abou Bekr comme le vicaire du Prophète de Dieu (1), ou khalife. Les contestations survenues dès la mort du fondateur de l'islamisme, la décision d'admettre pour la désignation du souverain, le consentement général de tous les Musulmans, eurent de graves conséquences par la suite. Ainsi était créée la question de la transmission de l'imamat, du principe de Ijma (2), qui devaient permettre à toutes les dissidences, à toutes les usurpations de rompre l'unité première (3).

Abou Bekr. — Abou Bekr était le plus qualifié des personnages de l'entourage de Mahomet pour achever son œuvre. Les grandes familles n'auraient pas accepté pour chef le premier venu. Ali lui-même, indécis

(1) En arabe, Khalifat rasoul Allah.
(2) Consentement général. — V. *Théologie*.
(3) Note : Ali et ses partisans se soumirent à la décision de la communauté, mais un parti des mécontents se groupa autour de lui, préparant le premier schisme.

et manquant d'aptitude au commandement, aurait sans doute laissé péricliter l'empire. Au contraire, le riche marchand devenu le souverain pontife, prit des mesures radicales pour la réorganisation de l'islamisme menacé.

Une campagne rapide suffit pour faire disparaître les faux prophètes, ramener à la soumission les tribus dissidentes qui se convertirent à nouveau, cette fois définitivement. Dès lors le khalife put songer à réaliser la pensée de Mahomet : pour assurer à sa race l'empire sur le monde connu par lui, pour tenir en haleine le fanatisme mal assuré des Bédouins, Abou Bekr proclama la guerre sainte contre les infidèles, qui devait conduire l'Islam à son apogée.

L'apogée. — Mahomet avait pris dans les religions monothéistes plus anciennes ce qui lui avait paru convenir à sa doctrine, L'Islam, comme religion, apparut, dès le début de son histoire, comme un compromis entre les croyances idéalistes — judaïsme, christianisme, zoroastrisme — et les conceptions matérialistes de l'Arabie antique. Ce compromis eut pour but, dès le principe, de grouper la race arabe, de donner un lien commun aux diverses branches de la famille sémitique : le monothéisme absolu fut le symbole, le mot d'ordre, l'idée centrale autour de laquelle se rallia ce groupement. La guerre sainte à laquelle songea Mahomet pour ravitailler Médine, que prêchèrent ses successeurs, ne fut d'abord qu'un moyen de favoriser cette fusion des diverses familles, ensuite un dérivatif, un but donné à l'activité de la nation constituée. La guerre sainte résume les tendances de l'islamisme primitif : elle ne fut pas une simple expansion de la vérité religieuse ; mais,

par elle, la religion musulmane s'avéra être le mot d'ordre, le signe de ralliement d'un mouvement politique. Si de véritables actes de foi sont à signaler dans cette expansion, le mobile profond du prosélytisme musulman agissant sur les masses fut bien plus le désir de réaliser un « panislamisme » que la création d'un courant religieux désintéressé.

D'extraordinaires succès suivirent les entreprises du prosélytisme musulman.

La supériorité relative, la simplicité dogmatique du système religieux islamique, la facilité de la morale qui consiste — le mot d'ordre étant admis — dans un ritualisme tout extérieur plutôt que dans la poursuite intérieure et constante du « règne de Dieu », enfin l'ardeur guerrière des premiers Musulmans avides de butin furent les causes de cette réussite merveilleuse. « D'immenses richesses, de vastes domaines récompensèrent les Arabes de leur soumission à la foi du Prophète de La Mekke (1) ». La souveraineté religieuse et temporelle de l'Islam qui embrassait seulement la péninsule arabique à la mort de Mahomet, s'étendit bientôt à l'Asie Mineure tout entière.

Le théâtre de la conquête arabe. — L'empire byzantin et l'empire perse venaient de sortir d'une lutte épuisante. Leur rivalité avait duré un siècle. Elle ne s'était terminée qu'en 628, peu d'années avant l'apparition des hordes musulmanes. La Perse vaincue achevait de s'user dans les révolutions. Les rois passaient sur le trône sans y rester. L'empire byzantin avait davantage l'apparence d'un Etat, mais le trésor était aussi vide, l'armée aussi désorganisée qu'ils l'étaient en Perse.

(1) Dozy, *Histoire des Musulmans d'Espagne.*

L'empereur Héraclius avait essayé de rétablir ses finances à l'aide de nouveaux impôts, mais il ne pouvait rassembler des soldats ni payer des chefs (1).

Telle était la situation politique. Au point de vue religieux, le christianisme était bien dégénéré dans l'empire de Byzance. Les sectes monothélite, nestorienne, monophysite, jacobite, s'opposaient avec haine au gouvernement qui les persécutait au nom de l'orthodoxie. Les Chrétiens, fatigués du désordre, accueillirent avec joie les Musulmans, espérant voir lever les impôts qui les écrasaient, échapper à l'intolérance du clergé officiel. Les Musulmans, qui ne trouvèrent aucune résistance, ne persécutèrent pas leurs frères de race, Syriens et Sémites de toutes sortes, les libérèrent du joug des Grecs de Byzance (2). Les « gens du Livre », les Chrétiens possesseurs d'écritures saintes furent tolérés, mais restèrent dans la condition inférieure prévue par le Coran.

Les succès rapides des Musulmans furent donc aidés par la faveur avec laquelle les Chrétiens les reçurent. D'ailleurs, le Coran « offrait au nom de Jésus et de Marie aussi bien qu'au nom de Mahomet (3) » les commodités de sa morale. Tous les incrédules, les hésitants se convertirent facilement à l'Islam,dans lequel ils trouvaient l'égalité, la possibilité de satisfaire leurs appétits, leurs besoins et leurs passions. La conquête procurait ainsi de nouveaux conquérants à chaque pas fait en avant. Le recrutement des guerriers était assuré par la marche en terre nouvelle. L'Asie Mineure anarchique fut bientôt soumise.

(1) M. Wahl, *Mohamed et l'Islamisme dans l'Histoire générale de Lavisse et Rambaud* (chap. IX, t. I, p. 463-464).
(2) V. plus loin, l'influence des Syriens sur les Écoles théologiques musulmanes.
(3) V. Hugueny, *Critique et catholique*, I, apologétique.

La conquête musulmane. — Dès la première année du khalifat d'Abou Bekr, la Perse et l'empire byzantin étaient envahis. Khaled, Amrou ibn el As et d'autres généraux, battaient les rois chrétiens de Chaldée soumis à la Perse, les Gassanides de Syrie vassaux de Byzance. Quelques victoires, quelques sièges menèrent le croissant du Tigre à l'Oxus. Avec Omar, la bataille de Kadisiya en Chaldée amena la chute de l'empire perse. La célèbre dynastie des Sassanides, la religion qu'ils professaient, périrent avec Yesguerd, le dernier prince de cette maison (1).

Sept années d'incessante activité suffirent à soumettre la riche province de Syrie, malgré ses armées et ses forteresses. Jérusalem devint la troisième ville sainte de l'Islam (2). Et le khalife Omar avait à peine adressé ses remerciements à ses généraux que les Musulmans s'emparaient de Memphis, d'Alexandrie, et qu'Amrou lui annonçait la réduction complète de l'Egypte, de la Nubie et de la Cyrénaïque.

Les khalifes Omar et Othman. — La conquête de la Syrie, celle de l'Egypte, marquent les débuts d'un contact plus étroit entre les nomades arabes et les sédentaires soumis. La civilisation « dite arabe » commença dès lors à se manifester. La série de victoires se continua sur les bords de la Méditerranée. Chaque nouvelle avance faisait surgir de nouveaux ennemis. Chaque nouvel enne-

(1) Ali devait, d'après la légende, épouser une fille du sang de Yesguerd. Ainsi les chyites furent les héritiers des souverains perses.

(2) Mahomet avait ordonné pour la prière, de se tourner vers Jérusalem. Ce rite fut abandonné et remplacé par celui de la prière vers La Mekke, après la réconciliation du Prophète et des Qoréichites.

mi donnait lieu à de nouveaux succès. La puissance temporelle grandit ainsi de jour en jour.

Mais dans la « communauté » musulmane, les dissensions apparaissaient plus importantes d'année en année. Déjà Abou Bekr avait évité les incidents survenus à la mort de Mahomet en désignant lui-même de son vivant Omar comme devant être son successeur (634). Le consentement général avait répondu à sa volonté. Omar, qui fut le premier souverain à prendre le titre de Commandeur des Croyants, Emir el Moumenin, régna sans conteste.

A la disparition d'Omar en 644 recommencèrent les difficultés. Le khalife défunt avait réuni les prétendants au trône et, suivant la méthode simple, démocratique de l'Islam, leur avait demandé d'élire parmi eux le futur souverain. Ce fut Othman ben Affar de la famille des Omeyyades qui fut proclamé au grand désappointement d'Ali, deux fois évincé du trône. Le parti des mécontents — apparu déjà lors de l'avènement d'Abou Bekr — continua à se rassembler, à se renforcer autour du gendre de Mahomet.

Les Arabes apportaient dans le gouvernement de leur empire, les méthodes qui présidaient à la direction de leurs tribus depuis la plus haute antiquité : comme l'indiquent Hérodote et Diodore de Sicile, les familles de ces nomades étaient soumises à l'autorité des vieillards, des anciens ; le chef de famille avait droit de vie et de mort sur les enfants célibataires ou mariés. C'est le régime « patriarcal » favorisé par la vie commune sous la tente au milieu des troupeaux transhumant au hasard des pâturages. Le Coran avait codifié ces principes de vie en règle religieuse. La religion musulmane a une base nomadiste. L'état théocratique formé devait

donc être nécessairement la continuation du patriarcat. L'élection des chefs par l'assemblée des anciens, des guerriers, s'était transformée avec le Ijma, ou consentement universel, en choix du souverain. Mais les rivalités des individus, des clans, des familles, se firent jour de bonne heure. Le régime patriarcal étendu à l'Etat était une cause de faiblesse, parce qu'il permettait plus que tout autre, la réalisation des convoitises, la réussite des intrigues. Tant que le souvenir de Mahomet fut assez puissant pour contenir les passions des personnages importants, l'unité se maintint, non sans peine, d'ailleurs. Mais peu à peu les familles s'efforcèrent de s'emparer du pouvoir et des avantages qu'il procurait. La religion disparaissait sous les questions politiques, ne servait que de prétexte aux tentatives et aux révoltes.Le fanatisme restait intact contre les non-musulmans, mais les luttes intérieures déchiraient la communauté.

Si le règne d'Othman (644-650) vit l'Empire porter ses limites à la Caspienne et à l'Hindus, il vit aussi la première guerre civile. Le souverain s'était rendu impopulaire et sa déchéance fut à la fois réclamée par les deux grandes familles de l'Islam, par les Beni Haschim, parents du Prophète, aristocratie de la naissance, et par les Omeyyades, jadis maîtres de La Mekke, aristocratie de la fortune. Les succès de Mahomet avaient donné la puissance à son clan, mais les autres factions n'attendaient que le moment de s'emparer de l'Imamat, c'est-à-dire de la puissance temporelle et religieuse. Les Omeyyades restaient musulmans, car ils avaient compris quel merveilleux moyen de domination était l'Islam, mais ils voulaient être les directeurs du mouvement pour en retirer seuls les avantages. Beni Haschim

et Omeyyades apportèrent dans l'empire leurs rivalités de tribus pendant que le confiant et naïf Ali, seul peut-être persuadé de la valeur spirituelle des principes qu'il défendait, était encore une fois écarté du trône. La scission des partis aurait sans doute pu être évitée par Mahomet s'il avait créé une hiérarchie militaire et sociale qui aurait pu servir de cadre à l'évolution des nomades vers le sédentarisme. Au contraire, le Coran, qui pourtant veut régler tous les actes de la vie musulmane, n'est qu'une loi sociale, sans tendance politique nette, en dehors de la soumission des hommes à la foi. Par suite, la hiérarchie créée de toutes pièces par le consentement général — le khalifat — ne pouvait s'imposer, devait être le jouet des événements.

Le schisme. — L'impopularité d'Othman favorisa encore le développement des tendances anarchiques des nomades transformés en conducteurs d'empire. Les Beni Haschim, ennemis de l'Omeyyade Othman, se groupaient autour d'Ali ; les autres factions se ralliaient à Zobéir, guerrier renommé. Or, le khalife périt assassiné dans une émeute. L'ancien secrétaire de Mahomet, Maowiya ibn Soffyan, un Ommeyyade, déclara qu'Ali était l'instigateur de la mise à mort du khalife.

Ali, enfin parvenu au trône (656-661), rassembla à Médine, la ville fidèle de son beau-père, tous ceux qui avaient gardé l'enthousiasme religieux des premiers jours. Par contre, à La Mekke, qui jadis avait expulsé Mahomet et ne l'avait accueilli plus tard que par politique à cause de sa puissance, à La Mekke, les Qoréïchites se rangèrent autour de Maowiya, pour ne pas perdre une si belle occasion de s'emparer de l'imamat. La lutte se limitait entre l'aristocratie de la naissance

et celle de la fortune, dont l'orthodoxie n'avait jamais été bien grande. A la suite d'un arbitrage dans lequel Ali fut complètement joué, l'Omeyyade fut élu khalife à Damas. Avec lui triomphait le clan mekkois un instant détrôné par la famille et les amis de Mahomet.

La déloyauté de l'arbitrage détermina un schisme. Abou Bekr, Omar, Othman, reconnus par l'ensemble des Musulmans, portent le nom de khalifes orthodoxes, mais, après eux, le mouvement islamique perd son unité. Une famille a usurpé le pouvoir, mais en dehors d'elle se créent des groupements musulmans qui ne reconnaissent pas son autorité. Jusqu'à l'avènement des Omeyyades les mécontents avaient continué à obéir aux imams désignés, mais à partir de Maowiya ils ne reconnaissent plus la valeur de l'imamat transmis.

Ali et ses guerriers se séparèrent des autres Musulmans (1) sous le nom de Chyites. Ainsi, depuis l'an 661 après J.-C., une grande partie des Musulmans reconnaissent comme imams d'autres personnages que les khalifes successeurs de Maowiya, qu'ils déclarent être des usurpateurs. Les partisans de la transmission de l'imamat selon l'arbitrage en faveur des Omeyyades s'appellent Sunnites (Sunna, tradition) (2).

(1) V. *Les Sectes musulmanes et les mouvements régionaux*, t. II.

(2) M. Piquet fait avec justice remarquer qu'il faut distinguer les héritiers spirituels d'Ali et sa descendance naturelle. Toutes les familles issues de la souche du Prophète et par conséquent d'Ali, ne sont pas forcément chyites. Edris par ex. qui vint fonder au Maroc un empire arabe, au ve siècle, était un descendant d'Ali qu'on ne considère pas comme un chyite, quoi qu'il se soit fait proclamer Khalife au Moghreb; il est aujourd'hui vénéré comme le grand saint du Maroc. Toutes les familles chérifiennes de la Berbérie sont dans le même cas et en particulier les sultans actuels du Maroc qui se considèrent comme les chefs de l'Islam orthodoxe.

Ce schisme a une importance capitale dans l'histoire de l'islamisme car il rompt les principes fondamentaux de la souveraineté. La porte est ouverte à toutes les usurpations ; une plus grande importance est donnée à l'influence politique dans l'évolution générale de l'Islam. Dès lors l'histoire n'est plus celle de la religion, mais celle de souverains dont l'orthodoxie est attaquée par des dissidents surgis de toutes parts. L'histoire générale de l'Islam ne sera plus qu'une histoire de peuples, de faits, bien plus que l'étude de principes et d'idées.

Le schisme ne fut pas aux tribus un prétexte de révolte comme le fut la mort de Mahomet. La guerre sainte prêchée par Abou Bekr avait consolidé l'Islam en donnant un but, un dérivatif aux tendances séparatistes. Mais ce fut dans la doctrine que se montra la désunion. Les chyites ne restèrent même pas unis. Un certain nombre des anciens fidèles d'Ali déclarèrent ne plus vouloir reconnaître pour chef celui qui avait remis à la décision des hommes ce que Dieu seul pouvait juger. Voulant encore moins obéir à un imposteur, ces puristes proclamèrent, d'après l'ancien état de choses, que seul pouvait être imam l'élu de la communauté. Ces dissidents furent les kharédjites (1).

Les kharédjites commencèrent par assassiner Ali en 661. En même temps que le « Lion de Dieu », Maowiya à Damas (2) et Amrou à Fostat el Misr devaient succomber. Les trois hommes qui, d'après la secte, causaient le malheur de l'Islam, étaient condamnés à

(1) Du verbe arabe Kharadja, sortir. — V. *Les Sectes*, tome II.
(2) Damas était la capitale des Khalifes. Ali résidait à Koufa, sa capitale. Amrou, gouverneur d'Egypte, résidait à Foustat el Misr, la tente de l'Egypte, auprès du Caire actuel.

disparaître le même jour. L'Omeyyade fut blessé ; Amrou, malade, ne se rendit pas à la mosquée, ce qui le sauva. Le fils aîné d'Ali se soumit à Maowiya, mais son frère cadet releva plus tard l'étendard des Alides contre Yézid fils du khalife, et périt assassiné dans une embuscade. L'anniversaire de sa mort est encore célébré de nos jours par les chyites.

Les Omeyyades (661-670). — L'usurpateur de l'imamat, Maowiya ibn Soffyan ibn Omeyya, tenta de consolider le khalifat. Le fils aîné d'Ali reçut de lui une grosse pension pour ne pas sortir de sa retraite. Soutenu par les Bédouins, par les Syriens dont il avait su s'attacher la fidélité quand il était gouverneur de Syrie, l'Omeyyade chercha à assurer la suprématie de son clan. Il rendit la dignité de khalife héréditaire dans sa famille. Désormais les chefs de la communauté musulmane ne seront plus soumis à l'élection. La descendance du Prophète ne sera plus la seule à fournir les souverains suivant la tradition ; la souveraineté spirituelle et temporelle appartiendra aux enfants de Maowiya, à ceux auxquels ils auront transmis leurs droits. Ce n'est plus une caste religieuse qui est la maîtresse de l'empire, c'est une maison royale.

La tentative aurait pu réussir si le schisme n'avait pas existé, si tant de Musulmans ne s'étaient pas séparés du khalifat. Elle n'a servi qu'à permettre aux éléments étrangers de s'emparer du pouvoir en invoquant l'héritage des Omeyyades. Après les Abbassides, les Turcs d'une race différente de celle des Arabes, reformeront l'empire en se prétendant être les héritiers des khalifes par voie d'achat.

Quoi qu'il en soit, malgré les scissions entre les fa-

milles dirigeantes, la foi continuait à se manifester. La politique des clans laissait intacte la conviction des guerriers qui croyaient être agréables à leur dieu en lui conquérant la terre. L'élan des premières années entraînait encore les Musulmans dans une chevauchée épique. Rhodes, Cos, Candie, la Tripolitaine, la Transoxiane tombaient entre leurs mains. Par contre, Constantinople était inutilement assiégée pendant sept ans.

Maowiya mourut en 680. Son fils Yézid I (680-83) fit périr à Kerbéla Hossein, fils d'Ali, et toute sa famille, réprima l'insurrection des Alides, celle des Kharédjites, mais ne put venir à bout de la révolte du petit-fils d'Abou-Bekr à La Mekke.

Le plus grand souverain de la famille des Omeyyades fut Abd el Malek (685-705), qui réunit à nouveau tout l'Empire sous son autorité. Sous Walid Ier (705-715), les Arabes arrivent au Gange, s'emparent de Kashgar au Turkestan ; à l'ouest, le Berbère Tarik ben Ziad conquiert l'Espagne au pas de course.

Les pasteurs caravaniers, habitués aux longs voyages dans le désert, se confient à la mer avec une égale facilité. Les flottes des khalifes réduisent à l'obéissance les îles de la Méditerranée. Le panislamisme est en pleine vigueur. Les souverains aidés de gouverneurs tels qu'El Hajjaj, le promoteur des expéditions dans l'Inde, la cause des randonnées le long de l'océan Indien, lancent vers les limites de leur empire de nouvelles armées qui leur conquièrent de nouveaux mondes. Les Sarrasins (de l'arabe Cherg, Est, les gens de l'Est) franchissent les Pyrénées et commencent leurs incursions en Aquitaine (720-24). Sous l'Omeyyade Hisham (724-743), ils se répandent en Gaule jusqu'à la Loire, jusqu'au Rhône

pour n'être arrêtés qu'en 732 entre Tours et Poitiers par Charles Martel. En Orient, les généraux des khalifes entrent en relations avec les empereurs de Chine. Le nom du souverain musulman est vénéré et craint d'un océan à l'autre. C'est l'apogée du khalifat arabe.

CHAPITRE VII

LA CIVILISATION ARABE ET L'APOGÉE DU KHALIFAT

Les études religieuses.

De toutes les régions du monde arrivent à la cour les richesses et les tributs des peuples soumis. Les philosophes, les savants, les poètes, trouvent un appui éclairé auprès des khalifes. Le « bit el Mal » sert à entretenir les lettrés, à développer les arts et l'industrie. Le souverain est le pivot d'un entourage brillant dont l'esprit, le talent, se manifestent dans toutes les branches de la science et de l'art. Le luxe est devenu tel que les Arabes gorgés de richesses ne demandent plus qu'à jouir de leur emprise du monde dans la somptuosité de leurs palais. Les nomades sobres et pauvres sont devenus une aristocratie qui remplace celle de l'Empire romain. La noblesse s'installe dans les villes dont elle décuple l'industrie et le commerce. Trop peu nombreux pour réellement coloniser, les Arabes se bornent à être les directeurs, les agents d'une activité grandissante. Au milieu des ruines laissées par Byzance, l'ordre rétabli permet la naissance d'une nouvelle civilisation à laquelle les Arabes, avides de gloire et de magnificence, donnent leur cachet propre. Leur religion puriste en comparaison des tendances de l'Orient jouisseur, la sobriété de leur genre artistique, donnent à la civilisation arabe une apparence frêle, souvent étriquée,

mais par contre élégante et colorée dans tous les domaines.

L'empire latin d'Occident s'était écroulé sous les invasions successives des Barbares germaniques, précipités sur l'Ouest de l'Europe par l'avalanche des Huns, précurseurs des Mongols. Suivant l'expression de Kurth (1), seules émergeaient la Gaule centrale, l'Italie, une partie de l'Afrique, comme des îlots de la culture romaine dans l'inondation barbare. Les prêtres, les moines chrétiens, clos dans leurs couvents-forteresses, s'étaient longtemps bornés à garder de l'extinction la flamme du christianisme naissant ; aidés par des princes gagnés à leur influence, les papes commençaient à dissiper les ténèbres épaisses dues au passage des envahisseurs nordiques. Le christianisme, replié sur lui-même pour mieux résister, allait s'étendre d'autant mieux qu'il avait davantage concentré ses énergies. Mais l'invasion barbare avait profondément atteint la civilisation profane. Tout ce qui n'était pas livre saint avait péri en entier ou en partie. Les moines eux-mêmes, s'ils conservèrent maints manuscrits, ne grattèrent-ils pas les parchemins précieux d'œuvres gréco-latines pour y copier mille et mille fois les Evangiles ? Le Moyen Age en Occident avait été un étouffement de la science ancienne.

C'est de la civilisation musulmane que date le renouveau de l'étude des sciences. « Ne devant qu'à eux-mêmes l'arithmétique, l'algèbre et nos chiffres actuels », les Arabes réforment le calendrier, créent l'almanach, élaborent des dictionnaires, des encyclopédies, des ta-

(1) G. Kurth, *Histoire de la civilisation moderne*, Louvain, Paris, 1886, t. I, p. 220 et suiv.

bles astronomiques (1). L'étude des astres est poussée jusqu'à un point inconnu depuis les Chaldéens. Les Arabes reprennent l'étude de la médecine, réduite depuis l'antiquité aux pratiques superstitieuses et magiques ; ils étudient la chirurgie encore ignorée, la pharmacie, la botanique, l'histoire naturelle. Animaux, fossiles, métaux retiennent leur attention. La physique et la chimie étaient étudiées surtout du point de vue spéculatif, empirique. Enfin l'histoire et la géographie jouissent d'une telle vogue que nombre de ces marchands qui parcouraient le monde ont laissé des relations de leurs courses souvent aventureuses. Quantité de découvertes ont été faites ou mises en valeur par les Arabes. La boussole, par exemple, est introduite en Occident ; le papier est importé de Chine en Espagne, pays dans lequel il reste longtemps un privilège des Maures. En médecine, les Rhazès, les Avicenne, les Averroès sont encore considérés comme les successeurs élevés des Hippocrate. Ce sont les Arabes qui ont produit « ces chercheurs ingénieux et subtils qui découvrirent ou utilisèrent la casse, la rhubarbe, le séné, la noix vomique, le camphre, le kermès, l'alcool, et qui les premiers ont tenté l'opération du trépan et celle de la cataracte (2) ».

Sous le patronage éclairé des souverains, les lettrés écrivent des manuscrits nombreux qui remplissent les bibliothèques. Si un général musulman détruisit, dit-on, celle d'Alexandrie, les temps ont changé. Ces poètes incomparables, ces moralistes pénétrants, ces savants attentifs, ne furent arrêtés dans leur essor que par un

(1) James de Chambrier, *Rois catholiques*, I, Paris, Grassart, 1895, p. 20 et suiv.

(2) Docteur O. Gavard, *Voyage aux cités d'or*, Paris, Oudin, p. 74-75.

concours de circonstances qui firent de la foi un obstacle à leur libre développement. Le dogme monothéiste de l'Islam, compris à la lettre par des grammairiens politiques, enferma ces brillants esprits dans un moule étroit dont ils ne purent sortir sans impiété. C'est que, malgré l'appui des khalifes, les savants se heurtèrent aux théologiens, qui de leur côté avaient profité de l'essor donné à l'esprit pour approfondir les questions religieuses. La civilisation arabe avait recueilli la pensée de l'antiquité morte, avait transmis à peu près intact ce qu'elle en connut à la Renaissance italo-française, s'était faite le relais, l'agent de transmission de la science à travers l'obscurantisme médiéval. Mais chez les Arabes, comme chez bien d'autres peuples, les études religieuses et les études profanes ne purent longtemps se développer les unes à côté des autres sans se combattre. L'apogée du khalifat fut marquée par cette civilisation prestigieuse ; mais le plus haut sommet atteint par les études scientifiques marque aussi le commencement du déclin de l'empire.

Les études théologiques.

Orthodoxie et Schismes. — La doctrine de Mahomet, simple et compréhensible pour tous, avait été la consigne de ses armées. Mais à la mort du Prophète, les discussions commencèrent. Dès cette époque un parti se groupa autour d'Ali, gendre et fils adoptif de Mahomet. Sous le règne des trois premiers khalifes, Abou Bekr, Omar et Othman, les Alides, bien que mécontents, ne se séparèrent pas de la communauté musulmane, ce qu'ils firent à la suite d'un arbitrage déloyal qui donna à l'Omeyyade Maowiya le titre et le pouvoir de khalife.

Sous le nom de Shia (partisans) ou Chyites et de Kharedjites, ils formèrent les deux schismes les plus importants de l'islamisme. Les Musulmans restés fidèles à Maowiya portent le nom de Sunnites, c'est-à-dire ceux qui suivent « la façon ordinaire de faire les choses » (Sunna). La Sunna ou orthodoxie reconnaît les trois premiers khalifes comme les légitimes successeurs de Mahomet et admet leur interprétation de la loi coranique, ainsi que les hadiths relatifs à la vie du Prophète et des trois rois souverains. Les Chyites au contraire considèrent les trois premiers khalifes comme les usurpateurs d'une dignité qui doit appartenir aux Alides. Les Kharedjites accusent les uns et les autres comme ayant attenté à la pureté de l'Islam (1).

Valeur de la tradition dans le Sunnisme. — L'orthodoxie n'a pas gardé la doctrine dans sa simplicité primitive. Au début de leur histoire, les Musulmans basaient leur conduite, leurs jugements sur la parole de Dieu et sur l'exemple de Mahomet. A sa mort, les fidèles continuèrent à agir et à décider d'après ce que les familiers du Prophète disaient de ses actions. Leur témoignage avait force de loi. Mais nombre de sujets prêtaient à controverse suivant les témoins ; nombre de passages obscurs ou incomplets du Coran devaient être expliqués. Avec l'extension des conquêtes, les Arabes grandirent en savoir et en instruction, ne se contentèrent plus des affirmations de gens souvent incultes qui, pour avoir connu le Prophète ou ses descendants, prétendaient, suivant l'exagération habituelle aux no-

(1) Chyisme et Kharedjisme.— V. tome II, *Sectes et Mouvements régionaux.*

mades, être crus sur parole. Les peuples conquis, de race différente, n'avaient plus le même respect pour ces témoins, ou pour les textes vrais ou apocryphes qui tendaient à établir une tradition. L'Islam, en outre, trouvait dans les pays conquis une langue, une civilisation, des organisations différentes de celles que Mahomet avait pu prévoir. La loi sainte, créée aux temps du nomadisme, pour des tribus peu nombreuses en somme, n'offrait aucune prescription pour ces cas particuliers. Le droit romain conserva, par la force des circonstances, une grande autorité pendant longtemps en Syrie et en Mésopotamie ; mais cet apport étranger ne pouvait subsister dans la théocratie musulmane. Pour toutes ces raisons, le développement de la civilisation arabe amena le développement des études religieuses.

L'Islam ne pouvait plus admettre que le bon plaisir de chacun ou que des coutumes particulières réglassent les cas particuliers d'administration et d'existence qui se présentaient devant les Musulmans, depuis que, par la conquête, ils se voyaient obligés de considérer les sédentaires autrement que comme des vassaux imposables. Les juristes et les théologiens étudièrent les moyens de concilier la loi religieuse avec les nouvelles conditions d'organisation. De nombreuses écoles se fondèrent qui contribuèrent dans l'ensemble à asseoir les dogmes musulmans sur des bases immuables, remplirent sensiblement le même rôle que les conciles pour le christianisme.

Les juristes qui donnèrent alors, à côté du Coran et des hadiths, une influence déterminante à leur opinion (ra'j) furent appelés, selon de Boer, partisans du Ra'j. Tel fut Abou Hanifa de Koufa. Mais « l'opinion » occasionnait trop d'arbitraire.

Alors s'établit la pensée qu'il fallait dans toutes les circonstances suivre le hadith. De tous côtés on recueillit les traditions éparses, on les étudia, on les critiqua, car beaucoup d'amplifications et de falsifications avaient altéré le texte primitif. Alors, aux partisans de « l'opinion »,nombreux dans l'Irak (Chaldée),s'opposèrent les traditionnalistes groupés à Médine. Des discussions s'élevèrent naturellement entre les deux partis ; il en naquit une science spéciale, une critériologie plus attachée peut-être à la forme grammaticale des mots et des phrases qu'à la vérité historique.

Les écoles de l'orthodoxie. — Les théologiens trouvaient dans le Coran la justification de leurs discussions. Mahomet lui-même avait dit : « Les différences d'opinion dans ma communauté sont un signe de la miséricorde divine ; — et encore : Ma communauté ne s'accordera jamais sur une doctrine fausse. » Ces paroles furent la base du grand principe admis par l'orthodoxie, celui du Consentement général ou Ijma. Toute vérité admise par l'ensemble des Musulmans devenait loi. Mais le « Consentement général » ne suffisait pas à donner des solutions satisfaisantes aux cas nouveaux qui se présentaient. Il fallut approfondir les préceptes du Coran et étudier les hadiths pour en tirer les principes directeurs. Quatre écoles principales sont connues dans le monde islamique pour avoir commenté la tradition. Ce sont les écoles malékite, hanéfite, hambalite et shaféite.

Les Malékites. — Le rite malékite est suivi par les Musulmans ayant accepté les préceptes donnés par l'imam Malik ibn Anas mort en l'an 179 de l'Hégire.

Ce commentateur des hadiths, soutenu par les jurisconsultes de son école, Ibn Salamoun, Mohammed Hassèn, El Teoudi, Cheikh Tsouli, Aïssa ben Djaber, Sidi Khalil, etc., a fixé la coutume de Médine, ville dans laquelle l'Islam eut sa première loi de communauté indépendante ; cette dernière circonstance donne au rite malékite une grande valeur pour les orthodoxes. L'Ecole se recrute principalement dans l'Afrique du Nord et de l'Ouest.

Les Hanéfites.— L'école hanéfite fut créée par Abou Hanifa, mort en l'année 150 de l'Hégire et dont les commandements furent codifiés à Alexandrie. C'est lui le vrai libéral de l'orthodoxie, celui qui introduisit la philosophie dans la jurisprudence. « Quand le Coran n'a pas donné de règles, dit-il, la raison (ra'j), c'est-à-dire la pensée libre, doit suppléer à ce qui manque. » Le rite hanéfite qui enseigne les idées les plus larges, compte parmi ses adeptes les Turcs de l'Empire Ottoman et les Hindous orthodoxes de l'Inde.

Abou Hanifa s'est servi d'un autre principe que celui du consentement général. Il employa le « Qiyas » ou Analogie. L'introduction de la linguistique, de l'étude grammaticale des textes avait compliqué la morale. En effet le vocabulaire de la langue arabe présente tant de synonymes que la critériologie fut amenée à faire de l'Analogie une règle destinée à restreindre l'arbitraire individuel. Mais d'autre part, comme le fait remarquer de Boer, plus on s'habituait dans les recherches linguistiques à user du « Qiyas », plus on se préparait à admettre facilement ce principe dans la législation. Le commentateur avait alors trois procédés : ou bien il concluait analogiquement d'un cas à un autre,

ou de la majorité des cas à tous les autres, ou bien encore il cherchait pour des cas différents une raison commune dont il pût par syllogisme tirer la conduite à tenir dans les cas particuliers. Cependant, malgré l'emploi qui en fut fait, le « Qiyas » avait beaucoup moins de valeur que « l'Ijma ».

Les Hanbalites. — La troisième grande école orthodoxe est celle d'Ahmad ibn Hanbal, mort en 241 de l'Hégire. Ce jurisconsulte et ses élèves représentent la réaction contre le libéralisme et admettent la restriction de la liberté permise au jugement individuel. Les systèmes hanbalite et hanéfite sont chacun aux deux extrêmes de l'orthodoxie. Les Hanbalites, très peu nombreux, se rencontrent seulement en Arabie. Cette école rigoriste, après être restée très longtemps sans adeptes, revit le jour au XVIIIe siècle avec le mouvement wahabite.

Les Shaféites. — Enfin les Shaféites suivent les commandements d'Ibn Shaféi, mort en 204 de l'Hégire. Shaféi est l'auteur des « Principes de jurisprudence » qui formulent les règles coraniques en les accompagnant de commentaires grammaticaux pour leur interprétation. La linguistique a donc une grande valeur pour le shaféisme, qui use cependant beaucoup moins de l'analogie que le système hanbalite. Le rite shaféite domine à Java, à Sumatra, en Arabie méridionale et dans l'Afrique de l'Est.

Ritualisme des quatre écoles orthodoxes. — Dès l'année 400 de l'Hégire, le monde islamique s'était déjà divisé entre ces quatre écoles qui ne créaient aucune

difficulté politique au khalifat, bien que souvent Hanbalites et Shaféites aient répandu le sang dans leurs querelles. Les quatre systèmes sont enseignés de concert à la mosquée d'Al Ahzar au Caire, qui est le centre de la théologie orthodoxe. Les étudiants apprennent là les différentes interprétations des hadiths et aussi le ritualisme afférent aux diverses écoles.

Abou Hanifa ordonne pour les ablutions mineures quatre règles et dix-huit pratiques ; Malik sept et encore sept pratiques préférables ; Shaféi six règles et vingt pratiques. Les recommandations diffèrent pour l'exécution des rites, dans la manière d'étendre le bras dans la prière, dans la méthode employée pour se laver, dans le moment auquel doit se prononcer le nom de Dieu, dans la façon d'égrener le chapelet, dont chaque grain représente une épithète d'Allah. D'autres différenciations existent dans la manière de faire l'aumône et dans la manière de régler les conditions de l'existence usuelle. Pour les Européens, il peut sembler que ces différences n'aient qu'une importance minime et cependant elles sont capitales pour les Musulmans.

D'ailleurs les Musulmans de telle ou telle école ont apporté dans leur vie politique les tendances libérales ou rigoristes de l'enseignement religieux. De même, en se convertissant à la foi, ils se rangeaient dans tel ou tel système suivant leurs propres aspirations. Ainsi les Ottomans, héritiers des Mongols, administrateurs et organisateurs, ont facilement admis l'introduction de l'opinion, de la raison pure dans la doctrine avec les Hanéfites, ce qui leur permettait politiquement de s'opposer au traditionalisme arabe représenté par la coutume de Médine.

Les Théologiens. — Aux légistes des quatre écoles orthodoxes se rattachent un certain nombre de théologiens qui profitèrent des contradictions, des omissions, des obscurités du Coran pour discuter sur le libre arbitre de l'homme, la justice, la sainteté de Dieu, sur les différentes questions dogmatiques. Ces théologiens diffèrent des philosophes en ce sens qu'ils ne furent pas des hétérodoxes comme ces derniers, mais s'occupèrent uniquement des questions purement musulmanes sans emprunt direct à l'étranger.

« Le Coran donnait aux fidèles une religion, mais non une doctrine; des lois, mais pas de dogmes (1). » Ce qui y contredit la logique, et que nous, nous expliquons par des conditions de vie différentes, par des variations dans les dispositions d'âme de Mahomet, tout cela fut accepté purement et simplement par les premiers Musulmans sans qu'ils demandassent ni le pourquoi, ni le comment. Mais dans les pays conquis les envahisseurs trouvèrent une dogmatique chrétienne complètement formée, des conceptions émanant du zoroastrisme, du brahmanisme et de la philosophie grecque. S'appuyant sur le Coran dans lequel Mahomet avait dit : La première chose que Dieu créa est le savoir ou raison, beaucoup de penseurs prétendirent que ces concepts étrangers devaient être étudiés, car ils pouvaient avoir une bonne influence sur l'Islam.

Toute affirmation exprimée sous l'action de ces influences extérieures, selon la méthode logique ou dialectique, soit oralement, soit par écrit, portait chez les Arabes le nom de Kalam, analogue au Logos grec, tout particulièrement en dogmatique. Les théologiens qui établirent ces affirmations s'appelèrent Moutakalimoun.

(1) De Boer, *op. cit.*, p. 17, 19, 21.

L'introduction du Kalam en ce sens dialectique fut une puissante innovation dans l'Islam. Les partisans de la tradition s'opposèrent naturellement à cet apport étranger. Tout ce qui dépassait la morale signifiait pour eux hérésie. La foi devait être obéissance et non connaissance, comme le soutenaient les Mourdschites et les Moatazilites, qui faisaient de la spéculation un devoir des fidèles.

Les Moatazilites ou Séparatistes ont fait souche de rationalisme et cherché à purifier la religion, mais ont confiné leur action aux écoles (medersas). Par eux fut posée la question devenue la pierre de touche de l'orthodoxie : Le Coran a-t-il existé de toute éternité, ou bien a-t-il été créé ? Selon eux c'était une véritable idolâtrie que de croire à un Coran éternel à côté de Dieu. Malheureusement pour leur enseignement, à cette époque de l'islamisme, le danger était plus grand de croire à la raison pure qu'à l'éternité du Coran. Aussi les traditionalistes ont-ils réussi à l'emporter sur les Moatazilites.

L'école moatazilite était l'aboutissant d'un mouvement qui tendait à reconnaître le libre arbitre de l'homme. Avant elle avaient enseigné les Qadarites, du verbe arabe qadara, pouvoir ; la théorie se compliquait de subtilités philosophiques, admettait l'unité de Dieu et sa justice qui ne fait aucun mal, récompense et punit l'homme selon ses mérites. Dans la nature, les forces naturelles, le bien, le mal, trouvent leur explication dans la sagesse de Dieu, qui arrange tout pour le mieux.

Parmi le grand nombre d'opinions diverses qui s'exprimèrent en partie dès le temps des Omeyyades, mais surtout sous le gouvernement des Abbassides, le système des Moatazilites se distingua bientôt comme de-

vant servir de prétexte aux rivalités politiques. Les Chyites l'adoptèrent pour la plupart. L'école triompha temporairement pendant la période s'étendant du règne d'El Mamoun à celui de Moutawaqqil. Jusque-là persécutés et opprimés par la puissance temporelle, les Moatazilites prirent la direction des affaires politiques et devinrent alors eux-mêmes, selon l'expression de de Boer, les inquisiteurs de la foi pour qui l'épée tient lieu de preuve.

La masse des Musulmans fidèle à la tradition de Mahomet et les théologiens traditionalistes avaient peine à se retrouver dans toutes ces discussions d'écoles dont les opinions divergeaient de plus en plus.Les partisans de la coutume, pour ne pas être débordés par les dialecticiens et répondre aux critiques soulevées, durent, eux aussi, édifier un système de la foi. Il est impossible d'indiquer tous ceux qui apparurent alors et dont la plupart naissaient à l'inspiration de partis politiques.

Ainsi les Asharites (du théologien El Ashari) combattirent les Moatazilites, ennemis des Omeyyades qui « sans être très intolérants, tenaient beaucoup à entretenir la croyance que leur usurpation de la suprématie islamique avait été décrétée par Dieu (1) ». Les Matouridites (du savant El Matouridi) furent une école née à Samarcande. Ils soutenaient les droits de la raison et se rattachaient aux Hanéfites pendant que les Asharites se réclamaient des Malékites et des Shaféites.

En résumé, les discussions soulevées par les théologiens — libre arbitre de l'homme, sainteté de Dieu, problème de la nature du Coran, pouvoir d'intercession du Prophète au Jugement dernier, impeccabilité des

(1) Christus, *L'Islamisme*.

prophètes, non-éternité des peines de l'enfer pour les Musulmans, possibilité de voir Dieu avec les yeux du corps — ne sont que des querelles de légiste à théologien, de mosquée à mosquée, ou des arrangements de la foi naïve de la foule avec la dialectique des juristes agissant dans un but souvent politique. Ces écoles théologiques n'ont plus aujourd'hui l'importance qu'elles avaient aux temps où la religion fixait ses bases et ses enseignements. La communauté musulmane n'eut pas comme l'Eglise chrétienne des conciles chargés d'unifier la foi, de résoudre les questions dogmatiques. Le Commandeur des Croyants n'étant pas reconnu comme l'imam incontesté, ne put lui non plus réglementer l'ensemble de l'Islam. Le sunnisme, l'orthodoxie, se divisa ainsi en écoles et en groupements dont les quatre principaux, hanéfite, hanbalite, malékite et shaféite se sont maintenus jusqu'à nos jours. Les études religieuses servirent cependant à mettre en relief le caractère propre des nouveaux peuples conquis à l'Islam et à opposer leurs tendances rationalistes, libérales et indépendantes au point de vue politique, aux partisans arabes de la coutume et de la tradition qui voulaient, dans un but dominateur, conserver à l'Islam son caractère arabe.

L'opposition entre étrangers et Arabes se fit sentir davantage dans les études profanes.

CHAPITRE VIII

LA CIVILISATION ARABE ET LE DÉCLIN DU KHALIFAT

Les études profanes.

La pensée arabe antique.— Avant Mahomet et l'Islam, les études profanes ne semblent guère avoir été en faveur parmi les Arabes. Les nomades, les caravaniers, Mahomet lui-même étaient des intuitifs, avaient une conception spiritualiste de la nature, mais possédaient moins une réflexion qu'une perception, une prescience des questions énigmatiques. La sensibilité des Arabes, leur goût, ne s'était jamais, jusqu'à l'Islam, montré autrement que par une série de proverbes, de sentences, généralement versifiés, par des chansons de gestes telles que le roman chevaleresque d'Antar. Par contre la poésie était très en honneur parmi eux.

La sagesse arabe ancienne, moins acquise qu'innée, était basée sur les observations particulières des phénomènes naturels, sur les interprétations personnelles de la vie et du sort de l'homme. Dès que leur savoir était dépassé, les Sémites, les Arabes s'abandonnaient à la volonté toute puissante de la divinité. De cette façon de comprendre les choses s'explique la rédaction du Coran, assemblage de conseils, de préceptes, basés sur l'observation, l'interprétation des actes de Mahomet, ainsi que sur l'obéissance pleine et entière aux ordres de Dieu.

La sagesse simple de l'époque préislamique, avec

son caractère observateur et poétique, correspondait à l'état social simple du nomadisme. Mais avec les conquêtes et les apports étrangers, le milieu ne fut plus le même. Les Musulmans se trouvèrent en contact avec des peuples instruits, s'aperçurent brusquement qu'en dehors des études strictement religieuses, il existait des études profanes. Il se produisit alors un état de déséquilibre ; l'harmonie ne fut retrouvée que lorsque les Arabes nomades eurent conquis leur place dans la nouvelle société, lorsque les idées des conquérants et des conquis se furent heurtées, eurent fusionné ou se furent rejetées. De ce choc de civilisations différentes naquit la civilisation dite arabe, qui se mit en valeur dans les études profanes jusqu'à la fixation du dogme et l'apparition de nouvelles nécessités historiques.

Les milieux étrangers scientifiques. — Dès le début de l'expansion islamique, les Arabes formèrent une aristocratie militaire qui imposa sa langue aux vaincus ; mais la plupart des peuples soumis et convertis étaient d'une antiquité et d'une civilisation supérieures à celles des envahisseurs. La langue arabe fut acceptée facilement parce qu'elle était la langue obligatoire du Coran que nul ne devait traduire, du Coran qui réglait l'existence au spirituel et au temporel.Les nouveaux Musulmans ne pouvaient faire moins qu'employer cette langue, d'autant plus que très longtemps les postes élevés de l'Etat théocratique furent réservés aux seuls Arabes dont la langue était la langue officielle. Les peuples convertis employèrent alors l'arabe dans les manifestations de leur pensée, contribuèrent ainsi à l'éclat de la civilisation musulmane, et c'est ainsi que les études

profanes apportées par des étrangers s'introduisirent dans le monde islamique.

Pendant longtemps si la guerre fut dirigée par la caste arabe, l'étude des arts, celle des sciences resta l'apanage des non-arabes, des métis des différentes races. En Syrie, les écoles tenues par les Chrétiens continuèrent à enseigner ; en Mésopotamie, les vieux centres intellectuels de Basra, de Koufa continuèrent à être fréquentés par Arabes et Persans, Musulmans, Chrétiens, Juifs et Mages. Ce fut dans ces villes de transit et de commerce que les envahisseurs commencèrent à s'appliquer aux études scientifiques, et bientôt, en philosophie comme en médecine, la science arabe fut la digne continuatrice des civilisations disparues, sous les influences persanes et gréco-chrétiennes.

La Syrie mit en faveur de son côté les études profanes et détermina l'application de la philosophie à la religion. Tandis que les Perses faisaient connaître aux Musulmans la sagesse indienne, servaient d'intermédiaires entre l'Asie antérieure, Byzance, l'Inde et la Chine, les Syriens furent les propagateurs de la civilisation orientale dans les pays éloignés de l'Ouest et pénétraient jusque dans le royaume franc comme ils l'avaient fait auparavant dans la Gaule romaine. Ce furent eux qui apportèrent en Occident le vin et la soie. Par contre, en échange ce furent les Syriens d'Alexandrie et d'Antioche qui répandirent vers l'Est les connaissances grecques et implantèrent l'hellénisme dans les écoles d'Edesse, de Nisibe, de Harran et de Gondeschapour. La Syrie, dit de Boer, fut à proprement parler, « le pays du milieu » où pendant des siècles se rencontrèrent amies ou ennemies, les deux grandes puissances mondiales, Rome et la Perse. Dans ces circonstances, les Chrétiens Syriens

jouèrent un rôle analogue à celui qui échut plus tard aux Juifs. Ce n'est pas que les Syriens furent des créateurs dans le développement de la philosophie et de la science chez les Musulmans. Comme au point de vue commercial, ils furent dans le domaine des idées les intermédiaires entre le monde islamique et la civilisation chrétienne. Ils reçurent de cette dernière le dépôt sacré de l'antiquité grecque et la lui rendirent dans la suite des temps après l'avoir fait fructifier pendant plusieurs siècles (1). Grâce à ces transmissions, à ces points de contact avec l'hellénisme, l'esprit sémitique se lança dans des études profanes dignes de ce nom.

En effet, les Syriens avaient traduit en syriaque la plupart des œuvres grecques, notamment les ouvrages philosophiques. Jusqu'au moment où les lettrés musulmans eurent pris connaissance des traités de la pensée hellène, l'Islam resta pour ainsi dire étranger aux questions purement scientifiques. Sous le règne des Abbassides commença à se manifester nettement l'influence étrangère dans l'évolution des idées. En 750, les khalifes appelèrent les savants syriens à Baghdad qui devint bientôt la rivale des grandes écoles, Nisibe, Edesse, Gondeschapour. Lorsqu'eurent été traduits les ouvrages grecs de philosophie, de médecine, de mathématiques, alors apparurent les œuvres personnelles des écrivains, des penseurs musulmans qui se rattachent par leurs maîtres, pour la plupart, aux Aristotéliciens et aux Néo-Platoniciens.

Les sciences arabes.

Division des sciences. — Les premiers Musulmans

(1) Cfr. Carra de Vaux, *Avicenne*, Paris, 1900, p. 49 ; de Wulf, *Histoire de la philosophie médiévale*, Paris, 1912, p. 272.

partis à la conquête du monde perse et romain avaient une foi qui ne se préoccupait guère des questions posées par la raison. Au contact des centres intellectuels de l'Asie Mineure, la science s'introduisit dans l'Islam. Les savants musulmans du xe siècle divisent les sciences en sciences arabes et sciences anciennes ou non arabes. Les premières comprenaient la dogmatique, la morale, la linguistique, la littérature et l'histoire ; les secondes comprenaient la philosophie, les mathématiques (physique, chimie, astronomie), et la médecine. La conception générale des lettrés était qu'en toute science la théologie devait à la fois servir de base et de but. Dans l'étude comme en politique, les savants doivent travailler dans l'Islam ; les études doivent aboutir à la compréhension de la doctrine.

La linguistique. — La dogmatique et la morale sont parties intégrantes du Coran et l'importante littérature qui s'y rattache est l'œuvre des différentes écoles qui se sont occupées d'études religieuses. En dehors de ces deux premières sciences, celle qui fut le plus en faveur chez les Arabes fut sans contredit la linguistique.

La conquête fit de l'arabe la langue officielle et générale du monde soumis à l'Islam. Alors se produisit un fait curieux : l'arabe de l'expansion était d'une langue moins pure que l'arabe primitif. Dans le Coran que Mahomet disait révélé par l'ange Gabriel, abondaient les tournures vulgaires, les fautes d'expression que les incrédules invoquèrent de bonne heure pour nier la valeur du livre sacré. Les théologiens se firent nécessairement grammairiens pour justifier les formes attaquées, allèrent chercher dans le langage primitif, dans celui des Bédouins réputé comme le dialecte le plus pur, des

exemples destinés à soutenir leurs affirmations. La linguistique devint la science la plus recherchée des Arabes qui veulent la faire remonter à cet Ali dont on retrouve l'influence mystique à l'origine de toutes les sectes, de toutes les aspirations. Le principe directeur admis à la suite des recherches entreprises dans l'ancien langage fut « l'usage courant ».

Un autre principe fut celui de « l'analogie » (Qiyas). L'école de Basra usa de ce principe dans les études philologiques, tandis que celle de Koufa admit bien des licences s'écartant du Qiyas. Les Basréens furent nommés logiciens par opposition aux grammairiens de Koufa (1). La linguistique se limitait à l'étude de la langue arabe puisque son étude se rattachait seulement au Coran qui ne pouvait être traduit dans une langue étrangère. Les théologiens orthodoxes se servirent de cette science pour combattre l'introduction de la philosophie grecque dans l'Islam ; en effet l'esprit de la langue arabe riche en synonymes est contraire à la règle aristotélicienne d'après laquelle, dans la science stricte, l'emploi des synonymes n'est pas permis.

En dehors de cette œuvre de défense contre les apports étrangers, l'étude de la linguistique influa sur le développement des idées dans le monde musulman. L'étude littérale, approfondie, des mots, des textes, l'emploi de l'usage courant, de l'analogie comme principes directeurs, amenèrent les théologiens à se servir des mêmes méthodes dans les discussions religieuses. « L'usage courant » eut comme aboutissant le « consentement universel », principe d'après lequel toute proposition admise par l'ensemble des Musulmans, devint règle

(1) Cfr. de Boer, *op. cit.*

générale pour la communauté. De même « l'analogie » intervint pour interdire mainte nouveauté comme elle avait fait condamner maint néologisme.

Les études linguistiques eurent peut-être une influence particulière sur l'apparition du formalisme dans l'orthodoxie. La fixation des règles grammaticales, du vocabulaire a sans doute aidé à la création de dogmes rigides. Si Mahomet avait autorisé la traduction du Coran dans les différentes langues existantes, il serait possible que l'Islam fût devenu une religion toute autre dans son caractère et dans ses œuvres.

Une des conséquences les plus curieuses de la linguistique arabe ainsi comprise est que l'étude des mots, des phrases, le soin avec lequel on les calligraphia au moyen de cette souple écriture qui se plie à toutes les nécessités ainsi qu'à toutes les fantaisies artistiques, fut l'origine d'une nouvelle science. La calligraphie arabe devint bientôt un art : comme la représentation animale était interdite sur les monuments élevés à la gloire de Dieu et des imams, comme l'effet des versets du Coran, des sentences, inscrits dans le plâtre, le stuc, ou ciselés dans la pierre, était d'un bel effet décoratif, les tracés des lettres élégantes, des lignes, s'étendirent, s'allongèrent, s'arrondirent, se recourbèrent, s'entremêlèrent en rosaces, en dessins, en arabesques, sur des fonds où se retrouvent les connaissances mathématiques et géométriques des Arabes.

L'art. — L'art se perfectionna en Asie Mineure, en Perse, en Afrique, en Espagne enfin avec les Maures d'Andalousie. L'esprit de particularisme qui a fait évoluer les races dans l'Islam suivant leur propre conception se retrouve dans la formule artistique de chacune

d'elles. Comme le fait remarquer M. Gayet (1), il n'y a pas un art arabe, mais un art égyptien, un art africain, un art espagnol. Ce que l'Islam a fait, c'est de laisser à chaque race son initiative ; ce que sa tolérance a fait, c'est de laisser le particularisme local construire et se développer. Son apport fut aussi cette souple écriture arabe qui servit à l'ornementation et influença les conceptions artistiques des peuples. Aux arabesques fines correspondirent en construction des édifices légers, aériens. Les lettres furent colorées, les arabesques se détachèrent sur des fonds multicolores, les plantes, les feuilles imitées se mêlèrent aux signes de l'écriture. L'or, l'argent, la faïence employés à profusion égayèrent les arcs en forme de fer à cheval, les ogives élégantes ; la lumière dardée par les jours habilement ménagés firent flamber les mosaïques sur le sol. Les moucharabiehs laissèrent dans la pénombre la muraille elle-même ; toute la clarté fut au sommet de l'édifice où le fouillis des pierres, les rayons de lumière attirèrent vers les cimes les yeux du fidèle.

La littérature, l'histoire et la géographie. — Aux temps florissants des khalifats de Damas, de Baghdad, d'Espagne, avec l'ordre régnant, un grand nombre de voyageurs musulmans visitèrent les différentes provinces de l'empire. La loi religieuse ordonne aux Musulmans de recevoir hospitalièrement les pèlerins et les voyageurs. Aussi point n'était besoin à ces derniers d'être riches ; et la curiosité des choses d'Islam qui grandissait avec les foyers ardents de civilisation dans les différentes villes d'études, poussa nombre d'éminents personnages

(1) A. Gayet, *L'Art arabe*.

à cheminer le long des routes maritimes et terrestres, à publier à leur retour le résultat de leurs observations. Enfin les marchands eux-mêmes, tinrent à vulgariser les notes et les enseignements recueillis au hasard de leurs entreprises aventureuses. Tout un mouvement littéraire sortit des échanges commerciaux entre les différentes provinces musulmanes, lequel ne s'éteignit qu'avec la communauté d'aspirations et de foi (1).

Ibn Haucal était un commerçant qui visita les Etats barbaresques de 962 à 977. Il a laissé une Description de l'Afrique.

Abou Abdallah Mohammed el Edrisi était un chérif, un descendant du Prophète. Ecrivain et voyageur, il composa en 548 de l'Hégire (1154) une géographie pour le compte du roi de Sicile, Roger II, à la cour duquel il s'était retiré. « Il construisit pour ce prince une sphère armillaire et un planisphère terrestre en argent, puis pour expliquer ce planisphère, il rédigea une géographie générale dans laquelle il résuma les connaissances de l'époque. Il divisa la terre en zones ou climats, et comme il avait à sa disposition beaucoup de renseignements et d'itinéraires, il donna aux climats africains un développement considérable (2). »

Ibn Yacoub publie au IXe siècle un ouvrage intitulé Les Pays.

El Bekri, Arabe d'Espagne, termine en 1608 une bonne description de l'Espagne et de l'Afrique.

(1) V. Huart, *Littérature arabe.* Le lecteur trouvera dans cet ouvrage de l'éminent professeur, tous les renseignements nécessaires sur le mouvement littéraire. Je cite simplement quelques auteurs.

(2) Paul Gaffarel, *La Conquête de l'Afrique*, Paris, Hachette, 1894, et Cherbonneau, *La Revue de Géographie.*

Au XIIIe siècle *Yakout* et *Ibn Saïd*, au XIVe siècle *Aboulféda* et *Ibn al Ouarsi*, au XVe siècle *Makrizi* pour l'Egypte et la Nubie, ont laissé de bonnes relations de voyages.

Aboul Hassan, dans son ouvrage « Les commencements et les fins », a en partie renouvelé la science. Il parcourut l'Afrique du Nord depuis l'Atlantique jusqu'au delta du Nil, releva par des observations gnomoniques 44 positions (1).

Masoudi et *Ibn Batouta* ont décrit les provinces du khalifat. Le dernier notamment a laissé d'intéressantes relations sur le Maghreb, la Tunisie, la Tripolitaine, l'Egypte et l'Océan Indien.

Mohammed el Fezi naquit à Grenade mais dut quitter l'Espagne lors de la conquête de cette ville par les Espagnols. Il visita le nord et le centre de l'Afrique, l'Arabie, la Syrie, l'Egypte, écrivant ses observations au jour le jour. Dans un de ses voyages en Méditerranée, des corsaires chrétiens s'emparèrent de lui et le cédèrent au pape Léon X. Le Saint-Père qui fut un grand protecteur des lettres et des arts, s'attacha au voyageur arabe et lui assura une pension annuelle avec résidence à sa cour. Mohammed el Fezi se convertit alors au christianisme et reçut les noms de Léon et de Jean. L'écrivain est connu sous le nom de *Léon l'Africain*. Il apprit l'italien et traduisit en cette langue ses notes de route, qui furent transcrites en français par Jehan Temporal (1556) (2).

Ibn el Khaldoun qui vécut à la fin du XIVe siècle est un historien d'une haute valeur. Son Histoire des Berbères le classe au nombre des savants qui ont le mieux

(1) Paul Gaffarel, *op. cit.*
(2) Edition française par Schefer, Paris, Leroux.

compris l'histoire des peuples de l'Afrique du Nord. Il est consulté avec intérêt par tous ceux qui étudient les Berbères.

Abdallatif au XII[e] siècle est célèbre par ses réflexions sur les événements d'Egypte.

LES SCIENCES ANCIENNES.

La plupart des savants musulmans furent des philosophes en même temps que des mathématiciens. La philosophie arabe se caractérise : 1° par le respect d'Aristote ; 2° par une tendance à concilier les contraires, un syncrétisme qui lui est particulier ; 3° par la recherche de l'harmonie entre la pensée philosophique et le dogme musulman (1). Quelques-uns des philosophes musulmans sont restés célèbres.

LES PHILOSOPHES D'ORIENT (2). — *An-Nazam* admettait le libre arbitre de l'homme, limitait la toute-puissance de Dieu par sa souveraine justice.

Al Kindi de Basra vécut dans la première moitié du IX[e] siècle. Mathématicien, astrologue, médecin et philosophe, ce fut le premier aristotélicien musulman. D'après lui, la mathématique était la base de toute science ; il attachait cependant une grande valeur aux sciences naturelles et les traitait comme une partie importante de la philosophie. En théologie, il se posait comme rationaliste. Il basait son astrologie sur cette idée qu'il admettait, d'une dépendance causale, universelle et harmonieuse, d'après laquelle chaque objet,

(1) De Wulf, *op. cit.*, p. 273-274.
(2) D'après Uberweg-Heinze, *Grundrizder Geschichte der Philosophie*, p. 33 ; traduction Mélandre.

si on pense à tout ce qui est, nous reflète tout l'univers comme un miroir.

Al Fârabi (fin du IXe siècle), Soufite à l'origine, se rallia au système d'Aristote. L'argumentation est l'instrument nécessaire pour passer du connu à l'inconnu. L'universel n'a pas d'existence séparée de l'individuel. Preuve de Dieu : Pour que le possible existe réellement, il lui faut une cause ; le monde est composé, par conséquent est devenu ou a été causé. Mais la série de causes ou d'effets ne peut pas remonter à l'infini, ni se dérouler en cercle ; elle doit donc dépendre d'un membre nécessaire qui est l'Etre Premier ; cet Etre Premier a une existence nécessaire : admettre qu'il n'existe pas est contradictoire. Il n'a pas de cause et n'a besoin pour son existence d'aucune cause en dehors de lui, mais il est cause de tout ce qui existe.

Al Fârabi place dans la connaissance de cet être le but de la philosophie. Le devoir pratique, autant que la force humaine le permet, consiste à s'élever à la ressem blance avec Dieu — Al Fârabi repousse l'idée soufite d'une union mystique avec Dieu. Ses autres propositions sont : Le mal est une condition nécessaire du bien en ce monde. Les corps terrestres sont composés des quatre éléments. Dans les corps la matière et la forme sont nécessairement liées l'une à l'autre.

La pensée libre. Les frères fidèles de Basra (949-50). — La doctrine enseignée par Al Fârabi menait directement à la pensée libre. Le mouvement fut persécuté par l'islamisme formaliste. C'est pourquoi se borna à Basra la société secrète des « Frères fidèles » ou « Frères de la pureté », Irwan as-safa, par lesquels fut réuni en une encyclopédie de cinquante et un chapitres, vrai-

semblablement dans la deuxième moitié du xe siècle, tout le savoir accessible alors aux Arabes. Dans cette œuvre, il est vrai, les points de vue pratiques avaient le pas sur les théoriques. Les frères voulaient être éclectiques et prendre la sagesse partout où elle se trouvait. Ce furent des mystiques encyclopédistes et vulgarisateurs (1).

Il n'est pas douteux que l'esprit argumentateur, disposé aux spéculations philosophiques des Persans, ne fut pas étranger au développement de la secte dont le mysticisme n'est guère sémite.

Les écrits des frères fidèles furent brûlés à Baghdad en 1150 en même temps que ceux d'Avicenne, mais leur influence se manifesta longtemps, notamment en Espagne.

Avicenne (2) (980-1037) naquit dans la province de Boukhara. Il professa la médecine et la philosophie à Ispahan, écrivit sur presque tous les sujets traités par Aristote. Jusqu'à sa mort survenue à Hamadan, Avicenne fut le médecin attitré des princes perses. Ses œuvres servirent de bases pendant de longs siècles à l'enseignement de la médecine.

Son œuvre capitale est le Kitab as Sifâ, le livre de la guérison, encyclopédie philosophique. Avicenne modifie les conceptions d'Alfârabi. « Il voit le principe de la multiplicité des individus dans la matière qu'il ne tient pas avec Alfârabi pour une émanation de l'âme, mais qu'il regarde avec Aristote comme éternelle et increéée. C'est en elle que se fonde toute potentialité, comme toute actualité en Dieu. Du Dieu immuable rien

(1) V. de Wulf, *op. cit.*, p. 276, Note.
(2) V. Carra de Vaux, *Avicenne*, Paris, 1900.

de changeant ne peut sortir immédiatement ; son premier et son seul produit immédiat est « l'intelligentia prima », le « nous » de Platon. De là, à travers les diverses sphères célestes, la chaîne des émanations descend jusqu'à notre terre. Toutefois nous ne devons pas imaginer cette sortie de l'inférieur émanant du supérieur, comme commençant une fois, comme temporelle, mais comme éternelle. Dans cette émanation, cause et effet sont simultanés. La cause qui a donné l'existence aux choses, doit les conserver dans l'existence ; les choses y persistent par elles-mêmes. Sans préjudice pour sa dépendance à l'égard de Dieu, le monde est de toute éternité. Il y eut toujours temps et mouvement (1). D'après ce qu'en dit Averroès, Avicenne s'écartant des idées fondamentales aristotéliciennes, aurait pensé que Dieu est un corps céleste.

Abou Ali al Hassan, connu sous le nom d'Al Hazen, mathématicien, savant, appliqué aux études d'optique, fut un précurseur des conceptions scientifiques modernes.

Al Gazel (Abou Hamid Mohammed ibn Achmed al Gazali), né en 1059 dans le Khorassan, fut d'abord professeur à Baghdad, puis vécut en Syrie en qualité de Soufi, et mourut en 1111. Bien que philosophe de l'école sceptique, Al Gazel professa en théologie une rigoureuse orthodoxie. D'après lui, la philosophie ne se justifie que comme préparation à la théologie. Ce revirement est dû à une réaction du principe exclusivement religieux du musulmanisme, contre la considération philosophique qui, malgré toute l'accommodation cherchée, n'avait cependant pas amené à la véritable or-

(1) Uberweg Heinze, *op. cit.*

thodoxie, réaction en particulier contre l'aristotélicisme. Par contre, le soufisme d'Al Gazali a subi l'influence néo-platonicienne. Le professeur enseignait la crainte du jugement de Dieu, le pouvoir tout puissant de la divinité, la possibilité de la résurrection des corps, la théorie de Dieu unique causalité.

Tels furent quelques-uns des philosophes et savants musulmans de l'Asie Mineure, dont se glorifie l'école de Baghdad, la ville qui succéda aux anciennes écoles de Syrie et de Mésopotamie, écoles réliées aux centres d'études de Merv et de Nichapour. On remarque que ces savants ne sont généralement pas des Arabes de race pure, mais des métis ou des non-arabes. Ce fait semble indiquer que les études philosophiques furent le privilège des races aryennes dont le concept, les spéculations se firent sentir dans la pensée islamique.

Aux bornes opposées du monde musulman, florissait en Espagne un autre groupe de philosophes.

LES PHILOSOPHES D'ESPAGNE ET DU MAROC. — Pendant que l'Islam arabe rencontrait en Asie les Persans, les Hindous, et que la pensée sémitique subissait l'influence de la pensée aryenne, au milieu des luttes politiques, des divisions religieuses, philosophiques, parmi l'infinité des sectes nouvelles, se formait l'orthodoxie musulmane ; pendant ce temps, après avoir parcouru l'Afrique du Nord, l'Islam rencontrait, en Espagne comme en Orient, la pensée aryenne représentée cette fois par des peuples d'origine nordique.

L'Islam prêchait alors la tolérance religieuse. Sous les auspices de la liberté de penser, Aryens chrétiens — espagnols, goths, francs — Sémites juifs (1) ou Musul-

(1) On se souvient que les Juifs appelèrent les Musulmans

mans — Arabes, Syriens, Maures, — Berbères d'Afrique, s'étudiaient les uns les autres ; les différentes civilisations se confondaient pour former un milieu éminemment propre au développement des sciences et des arts. Toute une pléiade de savants, de philosophes, apparut dans les royaumes de Grenade et de Cordoue, dans cette belle civilisation andalouse dont le renom est parvenu jusqu'à nous.

Avempace (1) (Abou Bekr Mohammed ibn Yahya ibn Baga), né à Saragosse vers la fin du XIe siècle, fut un médecin, mathématicien, astronome et philosophe dont l'enseignement se poursuivit à Grenade et en Afrique. Il mourut en 1138.

Abou-Bacer, né vers 1100 en Andalousie, mort en 1185 au Maroc, médecin, mathématicien, philosophe et poète, fut un disciple d'Avempace. Comme plus tard Jean-Jacques Rousseau, Abou Bacer place son idéal dans l'homme de la nature. L'homme s'est uni à Dieu dans l'extase. L'éloignement de Dieu est un tourment.

Averroès. Le plus célèbre des savants musulmans est Averroès (Abou'l Walid Mohammed ibn Achmed ibn Mohammed ibn Roschd), né en 1126 à Cordoue, qui a traduit et commenté Aristote. Jurisconsulte, médecin, mathématicien et philosophe, Averroès devint en 1163 l'ami du khalife Abou Yacoub Youssef et de son fils El Mansour, souverains du Maghreb el Aqsa (2). Le savant fut ensuite accusé de cultiver la philosophie et les sciences de l'antiquité aux dépens de la religion mu-

en Espagne, et qu'ils furent chargés par les conquérants de la garde des territoires au début de l'occupation de ce pays.

(1) D'après Uberweg-Heinze, *op. cit.*

(2) Le Maroc et l'Espagne étaient intimement unis au point de vue politique.

sulmane. Il fut alors exilé du Maroc à Cordoue, puis toléré au Maghreb el Aqsa.

Des prescriptions rigoureuses furent prises par les souverains musulmans, gardiens de la foi, contre la philosophie grecque. « Dieu a réservé le feu de l'enfer, lisait-on dans l'édit d'Al Mansour, pour ceux qui enseignèrent que la vérité peut être trouvée par la raison seule. » Les écrits d'Averroès furent brûlés. Lui-même mourut en 1198 à l'âge de 73 ans. Peu après sa mort, de même qu'en Orient disparaissait la pensée libre devant l'absolutisme administratif des Turco-Mongols, en Espagne, avec le déclin, la chute de la domination maure, s'éteignait la philosophie arabe. Hors des centres intellectuels où elle avait tant brillé, la philosophie arabe céda en Afrique à la domination exclusive du Coran et de la dogmatique que les souverains, les imams, tenaient à établir comme les soutiens indispensables de leur trône et de la foi.

Averroès vénérait Aristote encore plus que ne l'avait fait Avicenne. Il le regarde comme on a l'habitude de regarder les fondateurs de religions, comme l'homme à qui Dieu a permis, parmi tous les autres, d'atteindre les plus hauts sommets de la perfection. Aristote pour lui a fondé et achevé la connaissance scientifique.

Le philosophe musulman ne voulait nullement opposer son système à la religion, encore moins à l'Islam qu'il regardait comme la plus parfaite de toutes. Aussi demande-t-il au philosophe de se rattacher avec reconnaissance à la religion dans laquelle il a été élevé. Le savant faisait cette recommandation dans le sens d'une simple accommodation de bon ton, laquelle, il faut le reconnaître, ne pouvait satisfaire les représentants des principes religieux. Pour Averroès, *la religion contient*

la vérité philosophique sous le voile de *représentations symboliques.* Par l'interprétation allégorique, le lettré parvient à la connaissance pure, tandis que la masse s'en tient au sens littéral. Dans la foi, il faut donc distinguer deux parties, l'une claire par elle-même, l'autre qui a besoin d'interprétation. La première renferme les devoirs qui s'imposent à la communauté tout entière, la deuxième n'a de valeur que pour les savants (1). Les ignorants doivent accomplir les prescriptions à la lettre et ne doivent pas être troublés par les interprétations diverses des savants.

Comme le fait Averroès, la plupart des philosophes musulmans distinguent la religion du peuple « basée sur une exégèse littérale du Coran, de la religion des lettrés fondée sur son étude philosophique (2) ». A cette préoccupation se rattachent les discussions entre les Moutakallimoun (3) orthodoxes et de nombreuses sectes hérétiques, de même que les doctrines ismaïliennes du concept double de la religion.

La vérité complète, dit Averroès, ne peut être trouvée que dans la philosophie. Mais peu de gens peuvent atteindre ce but suprême, la vérité philosophique. Pour les autres, la révélation est nécessaire. Aussi faut-il continuer de garder au point de vue théologique beaucoup d'éléments qui n'ont aucune valeur philosophique, de même qu'il y a des vérités philosophiques théologiquement inadmissibles. On ne peut offrir à Dieu aucun culte plus digne de lui que la connaissance des

(1) Comparer l'idée égyptienne de la religion simple pour le peuple, mais compliquée de symboles explicatifs, pure et essentielle pour les initiés.
(2) de Wulf, *op. cit.*, p. 274.
(3) V. *Les Sectes Musulmanes*, t. II.

œuvres par lesquelles nous arrivons à la connaissance de Lui-même d'après la plénitude de son Etre.

Où est la vérité philosophique ? Le monde est éternel, proposition qui allait à l'encontre de la doctrine coranique. Tout ce qui se passe dans ce monde est nécessairement soumis à l'influence des corps célestes. L'homme, au milieu des lois qui régissent le milieu dans lequel il vit, a cependant une espèce de libre arbitre. Ce libre arbitre est une puissance passive et non active, mue nécessairement par le désir de l'homme. Il n'y a pas eu un premier homme ; l'âme qui est la forme de l'homme, comme telle se corrompt par la mort.

Influence de l'Averroïsme.— Par une influence remarquable du Musulmanisme sur la Chrétienté, les systèmes proposés par Averroès gagnèrent l'Université de Paris dès le début du XIIe siècle. De même on suit leur extension en Allemagne et en Belgique. L'ordre des Franciscains notamment emprunta à l'Averroïsme. Un certain nombre de ses propositions furent condamnées par l'Eglise catholique et l'Université de Paris en 1270 et en 1277. C'est Averroès qui a le premier fait connaître au Moyen Age chrétien les systèmes aristotélicien et néo-platonicien. C'est en quoi, en dehors de l'étude de la pensée pure, l'étude des philosophes musulmans est intéressante.

CE QU'A ÉTÉ LA PHILOSOPHIE MUSULMANE AU MOYEN AGE

La philosophie musulmane est toujours restée un éclectisme dépendant dans son fond des œuvres grecques qu'elle possédait en traductions, bien qu'elle ait un sens autonome comme explication du monde, indé-

pendamment de la subordination au Coran. Le cours de son histoire est bien plus un processus d'assimilation que de création. Son importance ne ressort ni de l'indication de nouveaux problèmes, ni de tentatives personnelles pour solutionner des questions anciennes. Elle n'a donc pas à enregistrer de progrès importants de la pensée (1). Mais outre le fait d'avoir servi d'intermédiaire entre l'antiquité grecque et la scolastique chrétienne, la philosophie musulmane est intéressante en ce sens que, dès les premiers siècles de l'Islamisme, elle témoigne des efforts fournis par les penseurs pour faire cadrer le Coran, ses enseignements, avec la raison pure, avec les tendances raisonnées ou naturelles des races autres que la sémite.

S'il ne peut être question en son essence d'une philosophie musulmane, il y a eu dans l'Islam beaucoup d'hommes qui n'ont pu s'empêcher de philosopher. L'introduction dans le monde arabe de la sagesse orientale, de la sagesse grecque, eut pour résultat de montrer aux savants musulmans l'insuffisance du Coran, des hadiths, à expliquer certains points. Les philosophes n'avaient aucunement l'intention de transformer l'Islam — ils s'en sont défendus eux-mêmes — mais ils trouvaient en philosophie quelques vérités incompatibles avec le dogme.

Leurs aspirations avaient une tendance théorique et intellectuelle qui ne savait pas toujours s'accommoder des événements réels de la vie sociale et politique ; or la tendance de l'Islam est une tendance « catholique » (2),

(1) De Boer, *op. cit.*, II, traduction Mélandre, p. 144. *La Philosophie musulmane.*
(2) De Boer, II, p. 15.

cherchant à concilier les contraires pour soumettre tout le monde croyant à une règle fixée par la coutume ; les études des philosophes qui les conduisaient à s'écarter des formules précises de l'orthodoxie ne pouvaient s'étendre qu'aux dépens de la foi stricte. Averroès, qui se réclamait de l'Islam, fut forcé d'admettre dans la religion deux parties, l'une destinée à la masse, l'autre réservée aux penseurs. De cette manière, ces derniers pouvaient prétendre à la raison pure sans attaquer le dogme. Avec Averroès, pour ne pas repousser la dogmatique, les philosophes concluaient à une double vérité : l'une simple et à la portée de tous, l'autre philosophique ou ésotérique — donnée par des initiations successives — à l'intention d'une élite.

La plupart des savants musulmans ne surent pas aussi bien qu'Averroès se revêtir du vêtement hellène. Le formalisme reparut au milieu des spéculations de la pensée et la réaction se manifesta avec les enseignements d'Al Gazali. De plus, les docteurs de la religion ne pouvaient laisser longtemps de telles doctrines se propager dans l'Islam. Leur foi se basait sur le concept très simple de l'unité de Dieu tout-puissant. Le croyant, s'abandonnant à Dieu, doit croire sans réfléchir aux raisons de croire. Par conséquent le philosophe était difficilement considéré comme un bon croyant. Entre autres discussions, l'explication rationnelle qui empruntait chez les philosophes son caractère distinctif aux théories de l'émanation des sphères et de l'intellect humain ne pouvait être admise par l'orthodoxie.

La philosophie, malgré ses efforts, ne s'accordait pas avec la religion officielle. Le mouvement de la pensée critique, lorsqu'il tendait à établir les bases de sa morale, devait en percevoir le fondement ruineux : cette

morale nomadiste était essentiellement locale. Le travail de critique des savants devait aboutir nécessairement à une destruction des principes de l'Islam. C'est le danger que virent les théologiens orthodoxes, lesquels s'opposèrent donc aux philosophes. Une autre conséquence fut que le travail de la pensée critique devait être nécessairement un travail de casuistique par lequel il fallait adapter les principes nomadistes de l'Islam à des formes sociales sédentaires. De là le développement de la seule littérature des commentaires.

Pour ces raisons, l'interdiction, et par suite l'abandon des études philosophiques, annoncées en Orient dès le règne du khalife Motawaqqil (vers 860), devint définitive avec la condamnation d'Averroès, de ses écrits et de ses disciples en Espagne sous le règne d'Al Mansour à la fin du XIIe siècle (1). C'était la réaction arabe contre les non-Arabes.

Les philosophes musulmans du Moyen Age furent des éclaireurs, mais toujours des hétérodoxes. S'ils cherchèrent à concilier le Coran et la raison pure, ils ne purent réussir parce que l'élévation de leur pensée, en élargissant trop complètement le champ de la vision humaine, leur faisait admettre à la fin un panthéisme aimable, lequel sapait les bases de l'empire théocratique arabe. Les Mongols en Orient, les Chrétiens en Occident, en anéantissant les écoles, les centres intellectuels de la philosophie médiévale musulmane, consacrèrent sa condamnation.

L'aristotélicisme, le néo-platonicisme disparurent ainsi de l'Islam. La philosophie de l'islamisme, celle des Sémites, pasteurs et caravaniers, ne résidait point

(1) Dozy, *op. cit.*, chap. VIII.XI.

d'ailleurs dans les spéculations empruntées à la culture hellène, mais dans les aspirations nomadistes qui donnent à la religion musulmane les différents aspects et caractères de son évolution politique et religieuse. Cependant, l'apport de la pensée aryenne sous l'influence de l'Espagne, de la Grèce, de la Perse, de l'Inde, se manifesta dans l'Islam par le développement de tendances idéalistes différentes du mouvement philosophique. Ce dernier n'eut qu'une importance d'école, mais les divergences religieuses du musulmanisme se manifestent plus nettement dans l'apparition continue des sectes. Le mouvement philosophique eut son aboutissant ou lui servit d'adjuvant. Dans le soufisme se réfugia presque entièrement la mystique de l'Islam.

La civilisation et le déclin du Khalifat.

Les études profanes, ainsi qu'il ressort de la condamnation des savants par les théologiens, furent moins bien suivies que les études religieuses par l'ensemble des Musulmans. La communauté islamique était sans nul doute favorable à l'avis de cet apologète du xe siècle, lequel disait en une opinion rapportée par de Boer : « Ces gens (les philosophes) vivent dans l'illusion qu'ils sont en état de connaître les essences des choses, nombres, lignes, points. Je ne puis voir l'utilité de tout cela, car malgré les avantages minimes qui en résultent, ces choses nuisent à la foi et ont par la suite des effets contre lesquels nous implorons l'assistance divine. » Sans doute les théologiens craignaient qu'un trop grand développement de la science, en dehors des études religieuses, compromît la foi et avec elle le bonheur de la communauté.

La civilisation arabe qui faisait de la doctrine coranique la base de toute science et de toute philosophie, ramenait à la théologie toutes les manifestations de la pensée. Il en résulta une compréhension étroite des principes fondamentaux, l'évolution de la religion vers un formalisme étroit, vers une forme tout extérieure de la foi, donnant aux rites une valeur que la conviction intérieure n'avait plus. Il pouvait encore y avoir fanatisme quand il y avait collectivité, mais on s'éloignait de plus en plus des premiers principes musulmans et chrétiens.L'Islam et le Christianisme pouvaient avoir à la base les mêmes principes : leur développement n'avait pas été semblable. L'Islam ne donnait pas à la conscience personnelle la valeur que lui donnait le christianisme ; il était une consigne, une force collective ; c'est pourquoi les études profanes devaient être condamnées par lui comme dangereuses pour la consigne, et comme donnant trop d'indépendance personnelle à l'homme. Mais, en restreignant l'effort individuel dans tous les champs ouverts à son action, la condamnation des sciences aida le déclin de la force expansive de l'Islam en tant que mouvement général. Comme dans cette religion le temporel et le spirituel sont étroitement unis, les discussions théologiques qui étouffèrent les forces vives de la communauté musulmane contribuèrent peut-être autant que les luttes de clan à clan au déclin de l'imamat arabe.

CHAPITRE IX

LE DÉCLIN

Affaiblissement du pouvoir. — Le règne de l'Omeyyade Hisham marque l'apogée du khalifat. Mais déjà l'influence des sectes dissidentes, les discussions dissolvantes des philosophes et des théologiens avaient donné des prétextes nouveaux aux revendications des peuples soumis par les Arabes, à celles des familles ennemies désireuses de s'emparer à leur tour du pouvoir. Un clan important de La Mekke, connu bien avant l'Islam, celui d'Aboul Abbas, oncle du Prophète, sapait sourdement l'autorité du souverain. En même temps les Berbères d'Afrique, sous les menées de Kharedjites émigrés, se révoltaient, fondaient des royaumes séparés, empêchaient les armées du khalife d'aller venger l'échec de Poitiers. Les Khazars du Chirwan envahissaient à l'Ouest la Perse septentrionale.

Les théocraties telles que celle fondée par Mahomet ont l'inconvénient « de lier à un dogme religieux qui doit être absolu et immuable, une loi civile qui doit changer avec le temps, les mœurs, le progrès des idées, les nécessités de la politique (1) ». Les théocraties sont les plus forts des gouvernements à leur origine, les plus retardataires et les plus incorrigibles à leur décadence. L'Islamisme n'était pas seulement un théisme découvrant Dieu dans la raison et ne l'honorant que par les

(1) Lamartine, *Histoire de la Turquie*, p. 101.

bonnes œuvres, il était une théocratie, c'est-à-dire le règne sacré et perpétuel d'un pontife souverain sur la terre. C'est par là qu'il s'était étendu et devait se perpétuer comme religion, mais c'est par là aussi qu'il s'affaiblissait comme empire. Les usurpations, les concurrences, faisaient perdre de son prestige à l'imamat ; chaque nouvelle famille s'emparant du trône avait moins de puissance profonde que les précédentes.

Chute des Omeyyades. Les Abbassides (750-1258). — Les Omeyyades s'étaient aliéné tous les vrais croyants par leur irréligion, leurs vices et leurs cruautés. Aussi les Abbassides, qui avaient capté la confiance du grand parti schismatique des Alides, exploitaient avec bonheur le mouvement chyite qui depuis Kerbela (680) n'avait cessé de grandir ; ils surent par le mensonge et l'intrigue joindre le droit à leur prestige religieux.

En 746, Aboul Abbas et ses frères jetèrent le masque, secondés à l'Orient par le Chyite Abou Moslim, qui souleva en leur faveur le Khorassan et la Perse, proclama à Merv la déchéance des Omeyyades. Plusieurs années de luttes suivirent. Aboul Abbas se fit enfin proclamer khalife en 749. Il se rendit à Koufa, l'ancienne résidence d'Ali, dont il fit sa capitale pour s'attacher les Chyites. Il abandonnait ainsi Damas, la ville des souverains déchus. Le siège du gouvernement fut ensuite transporté par ses successeurs à Haschimiya, puis à Baghdad. Le khalife Merwan, dépossédé, fut battu à Arbèles en janvier 750, tué à Bousir en Basse-Egypte. Les Abbassides acquirent ainsi à leur tour la dignité d'imam.

Cette deuxième rupture de la tradition ne pouvait qu'affaiblir l'islamisme. Aboul Abbas eut beau ordonner le massacre de tous les membres de la famille dé-

chue — d'où son surnom d'Es-Safah, le Verseur de sang — le petit-fils d'Hisham, Abd-er-Rahman, échappa aux meurtriers, s'enfuit au Maroc à Oulili (Volubilis). Cet Omeyyade sut faire revivre cinq ans plus tard le nom des siens en fondant le royaume indépendant de Cordoue (755), d'abord émirat, puis khalifat.

Les Berbères d'Afrique s'étaient déjà révoltés. L'Espagne, l'un des plus beaux foyers de la civilisation musulmane, échappait à son tour aux imams. De tous côtés, les tendances particularistes se faisaient jour, représentant d'ailleurs beaucoup plus des mouvements politiques que des oppositions religieuses. En pays d'Islam, sous les agitations religieuses, il faut toujours chercher le prétexte politique. En Asie, les menées des hérésiarques persans, communistes, ultra-chyites, zoroastriens, libres-penseurs, troublèrent la paix de l'empire. Même sous le règne brillant d'Haroun al Raschid (786-809), qui personnifia le type du vrai khalife arabe, aidé par des vizirs aussi éclairés que les Barmécides (1), le Maroc recouvra son indépendance avec le royaume alide des Idrissides (788) ; l'Ifrikya, nom donné par les géographes arabes à l'Afrique du Nord moins l'Egypte et le Maroc se séparent du khalifat (800) sous l'autorité de ses gouverneurs héréditaires (2). Autant de séparations, autant de royaumes musulmans différents. L'unité primitive de l'Islam n'est déjà plus qu'un souvenir.

La transformation du khalifat arabe. — Les Omeyyades

(1) Les Barmécides sont ces fameux ministres qui signèrent des traités avec Charlemagne.
(2) Les Aghlabites de Kairouan.

s'étaient appuyés sur le parti arabe, guerrier, pour asseoir leur domination. Les Abbassides avaient favorisé l'essor de toutes les hérésies pour saper le pouvoir des souverains. La division, l'anarchie, devaient résulter de ces manœuvres. Plus d'armées conquérant de nouveaux pays, plus de nouveaux pays fournissant à leur tour des armées conquérantes. Le Croissant à l'Occident et à l'Orient a atteint si l'on peut dire ses limites naturelles. Dans l'Est, il se heurte à la Chine millénaire ; à l'Ouest, au Sahara et à l'Atlantique. Au Nord, l'Islam frappe à coups redoublés sans les détruire la digue byzantine, et la muraille franque à l'autre bout de la Méditerranée. Il n'a plus affaire aux Chrétiens de Syrie, de Mésopotamie, qui, lassés des exactions des Autocrators, accueillaient les Musulmans comme des libérateurs. Ces derniers étaient parvenus devant des obstacles naturels difficiles à franchir pour des nomades ; ils trouvaient une population guerrière plus dense, jalouse de son indépendance, fanatique en son genre dans sa foi grandissante en Espagne et en Gaule, traditionnelle sur le Bosphore ; les Musulmans ne trouvaient plus dans la guerre le fournisseur attitré de leur luxe, le dérivatif à leurs rivalités, à leurs dissidences, le principe unifiant de leurs schismes.

« Tout système de traditions, d'intérêts et de forces morales constituant une société se désorganise peu à peu par l'action continuelle des forces cachées dont peu de personnes s'aperçoivent ; mais l'esprit de conservation, les intérêts constitués, la crainte qu'inspire l'avenir, empêchent toujours de remplacer par un nouveau système l'ancien, même longtemps après que celui-ci est devenu intolérable. De là ces époques de crise où les esprits et les institutions, les mœurs et les for-

tunes sont perpétuellement en proie à des troubles bizarres et douloureux, dont on cherche en vain la guérison ou l'apaisement par les efforts les plus compliqués. La guerre, bien souvent, brisant tout à coup l'équilibre psychologique, conservé à grand'peine, hâte dans ces sociétés en proie à une crise la fin de tout ce qui n'a plus d'énergie vitale, pousse à la lutte décisive les forces contradictoires, provoque la détente des forces cachées qui peuvent rétablir un équilibre nouveau (1). »

La guerre avait donné son expansion aux forces latentes de l'Arabie. Le génie politique de Mahomet et de ses successeurs avait déterminé la création d'un vaste empire dans lequel les nomades formaient l'aristocratie. Mais ces derniers, superposés aux sédentaires, ne les pénétraient pas, ne les assimilaient pas, leur laissaient leurs traditions, leurs mœurs et leurs tendances (2). La diversité des races de sédentaires soumis à l'Islam ne pouvait être maintenue sous le joug que par l'entraînement de la guerre, la puissance militaire des souverains. Du jour où les expéditions ne servirent plus de dérivatif, du moment où la famille au pouvoir eut mécontenté le parti aristocratique arabe, se fut appuyée sur les hérésiarques, alors toutes les forces cachées se soulevèrent, donnèrent naissance à la crise dans laquelle devaient sombrer les Abbassides avec le khalifat.

Influence des non-Arabes. — Dès la mort d'Haroun al Raschid, les menées rationalistes des philosophes iraniens firent transférer la capitale à Merv. Soit idées

(1) G. Ferrero, *Grandeur et décadence de Rome*, II, *Jules César*, Préface, p. III, Paris, Plon, 1913, traduction Mengin.
(2) V. *La Coutume*, *Les Sectes*, tome II.

libérales, soit plutôt nécessité politique, les souverains se tournèrent vers les schismatiques, favorisant les idées anti-orthodoxes, c'est-à-dire celles des peuples autres que les Arabes (1). C'est ainsi que le khalife Mahmoun reconnut comme son héritier présomptif l'imam Ali Rida, descendant d'Ali à la huitième génération. La protestation générale fut telle que le souverain revint à son rôle dynastique ; il n'en fit pas moins décréter que le Coran était un livre créé et non révélé. Cette hérésie détacha du représentant de l'imamat tous les vrais croyants qui étaient encore fidèles au pouvoir traditionnel.

Le successeur d'El Mahmoun, son frère El Motassim, comprit le danger. Il ne voulait pas cependant faire des avances aux Arabes dont l'orthodoxie passait à ses yeux pour un crime d'Etat ; il désirait aussi s'affranchir de la tutelle persane. Il trouva la solution en s'entourant de soixante-dix mille prétoriens turcs recrutés parmi les jeunes esclaves du Turkestan convertis à l'islamisme et dressés au métier des armes. A la tête de cette garde mercenaire, le khalife quitta Baghdad, et pour mieux marquer son affranchissement, pour être plus libre, s'installa dans une nouvelle capitale, Samara.

Dès lors le khalife n'est plus réellement le souverain vers lequel les yeux de l'Islam se tournent. La puissance temporelle a pris fin ; et si les derniers successeurs d'Abou Bekr font encore figure de pontife, c'est que dans cette religion traditionnelle, respectueuse de la volonté de son prophète, le prestige de l'imamat arabe ne peut disparaître en un jour aux yeux de la

(1) On se souvient que les philosophes étaient généralement des métis ou des non-Arabes.

masse. Cependant, de même que le pouvoir temporel s'affaiblit de plus en plus avec la séparation de royaumes musulmans toujours plus nombreux, de même le prestige religieux diminue chaque jour davantage avec l'apparition de nouveaux imams, de nouveaux souverains dans tous les pays d'Islam.

Les prétoriens turcs. Les Barbares et le khalifat. — La décision d'El Motassim fut d'une grande importance dans les destinées musulmanes. Les khalifes ne seront plus désormais que les jouets de ces mercenaires dont les chefs devinrent de véritables « maires du palais ». Les successeurs de ce prince, El Wasiq (842-847) et Motawaqqil (847-861), ont beau revenir à la doctrine orthodoxe, le mal était fait : ils ne peuvent plus se débarrasser de l'influence des prétoriens dont ils flattent les caprices pour se les rendre favorables. Les Turcs commencent à prendre la mesure de leur puissance, en assassinant les deux princes l'un après l'autre. Mais leur entrée en ligne se manifesta autrement que par les caprices et les intrigues de quelques soldats.

Une évolution lente dans le caractère de l'empire musulman commence. Il semble qu'une religion, pour parvenir à son apogée, doive recevoir la poussée d'une race autre que celle qui l'a conçue. Le khalifat arabe manquait de l'autorité nécessaire pour permettre à la civilisation islamique de poursuivre son essor. Les Abbassides qui avaient su continuer le patronage éclairé des Omeyyades sur les lettres, les arts et les sciences musulmanes, n'étaient plus dans leur ville de Baghdad ou de Samara que des pontifes sans prestige et sans gloire. L'extrême diversité des sectes et des interprétations avait fait perdre à la doctrine primitive sa valeur et sa force.

Une nouvelle race intervient dans l'islamisme, celle des Turcs. Avec eux la religion de Mahomet va changer de caractère, car les nouveaux venus ne pourront que s'opposer aux Arabes, aristocratie de l'Etat théocratique, et devront trouver une méthode nouvelle pour concilier sous leur pouvoir les divergences musulmanes.

Le premier contact des Arabes et des Turcs avait eu lieu, au moment de la chute de l'empire perse, lorsque le dernier prince sassanide, Yesguerd, avant de succomber, alla chercher refuge à Merv en 651, auprès des Turcs, maîtres des régions au delà de l'Oxus (Amou-Daria) et du Khwarizm (Khiva). A la suite de violents combats, les Arabes soumirent Boukhara en 674, Samarcande en 680, Kaboul d'Afghanistan en 662. Une série de victoires retardèrent le mouvement vers l'Ouest des Turcs dont une grande partie se convertirent ; ceux qui voulurent rester indépendants se déplacèrent vers l'Ouest-Nord-Ouest, et fondèrent au VIII[e] siècle l'empire de ces Khazars qui accueillirent plus tard favorablement les Juifs de Perse pourchassés et se convertirent plus ou moins au christianisme nestorien. Mais les tribus de l'Asie centrale continuèrent vers l'Occident cette marche lente qui, d'après M. Vambéry, avait commencé bien avant Jésus-Christ (1).

L'assèchement progressif de la mer centrale asiatique, la diminution des eaux, l'exhaussement lent et continu des plateaux, l'amoindrissement des pâturages furent sans doute la cause de la disparition de civilisations fort anciennes en Asie centrale, de ces migrations successives qui jetèrent des hordes innombrables hors de

(1) Pomponius Mela, Strabon, Hérodote parlent de ces peuples guerriers.

l'Asie centrale vers des régions plus favorisées. Dans ces agitations sporadiques, une famille nombreuse de peuples se distingue : Huns (1), Scythes, Saxes, Mèdes, Parthes auraient appartenu au rameau des Hioung Nou, auxquels, d'après M. Cahun, il faudrait demander le secret des Touraniens. Selon Deguignes, les Turcs auraient pour ancêtres les Tou-Kiou, branche des Huns qui occupaient le Turkestan actuel et se disséminaient en Asie antérieure. Turcs et Mongols seraient les descendants des Hioung Nou, les Turcs étant d'une coloration de peau plus blanche (2). La conséquence de ces changements d'habitat fut l'invasion successive des peuples issus de cette grande famille asiatique, depuis les Huns jusqu'aux Mongols.

La civilisation arabe avait protégé un instant l'Asie Mineure du contact de ces barbares. Mais, lorsque les défections de l'Espagne (755), du Maroc (788), de l'Afrique (900) eurent réduit le khalifat à ses seules forces, alors l'empire arabe se trouva devant les innombrables peuplades turques dans la même situation que l'empire latin d'Occident devant les Barbares germaniques. La similitude était d'autant plus grande que les Goths, les Francs, les Germains avaient été précipités comme une avalanche par la pression hunique ; le khalifat à son tour, venu après le christianisme, recevait les derniers efforts de l'inondation asiatique. Moins heureuse que le christianisme, dont la réaction désespérée aux Champs catalauniques sauva Latins et Germains unis

(1) Deguignes, *Histoire générale des Huns* (1750-1756). Sur le rôle des Huns, V. Kurth, *op. cit.*, *Histoire de la civilisation moderne*, t. I.
(3) Cahun, *Introduction à l'histoire de l'Asie.*

contre l'ennemi commun sous le commandement dernier d'un imperator romain, la civilisation arabe devait succomber sous les coups des Turcs, mais, comme les empereurs romains, les khalifes commencèrent par employer les Barbares, avant d'être dépossédés par eux. Ces peuples envahisseurs avaient reçu d'eux l'Islam, qui devait les transformer, en évoluant lui-même.

La transformation fut lente. Les premiers Turcs amenés comme mercenaires, ceux qui avaient pénétré dans l'empire, trop peu nombreux, commencèrent par s'assimiler aux Musulmans. Dès le IXe siècle s'affirme la loi toujours vraie que le Barbare s'adapte aux mœurs d'un plus civilisé que lui. Les nomades de l'Asie centrale, transportés dans l'empire des khalifes, subirent d'autant plus facilement cette loi qu'ils ne trouvèrent pas grande différence entre le genre de vie des Arabes et celui qu'ils avaient eux-mêmes. Les Turcs n'avaient pas une religion bien déterminée qui leur permît de réagir. Les Khazars se convertissaient au nestorianisme, accueillaient favorablement les Juifs de Perse ; au contact des Musulmans, les nouveaux venus abandonnèrent facilement leurs pratiques idolâtres pour l'islamisme. La juxtaposition des tribus touraniennes et des tribus sémites détermina par une sorte « d'osmose » une pénétration de l'Asiatique plus rude par l'esprit musulman. Soumis comme les Arabes au régime patriarcal, vivant sous la tente, ces nomades se rallièrent aux doctrines énoncées par un nomade qui avait conçu une nouvelle religion — dogme et code — appropriée à des chameliers, des caravaniers.

Apparition de groupements turcs constitués. — Les mercenaires turcs devinrent bientôt les favoris des kha-

lifes. Ces derniers ne prêtaient aucune confiance aux Arabes, ne voulaient pas recourir à leur dévoûment, à leur foi, qu'ils savaient indépendants de l'attachement à leur personne. Ils envoyaient donc ces Turcs comme généraux, comme gouverneurs dans les provinces, mais ces envoyés profitaient de la faiblesse du khalifat pour se rendre indépendants.

En 830 dans le Khorassan, Tahir ben Hossein, un des généraux d'El Mahmoun, avait fondé la dynastie des Tahirides ; en 866, dans le Seistan, Yakoub ben Leis celle des Safarides, qui supplanta la famille précédente dans ses possessions ; un Turc encore, Ahmed ben Touloun, soumet l'Egypte et la Syrie à la brillante, mais éphémère dynastie des Toulounides (1) ; en 872, les Hammadites s'installaient à Mossoul.

Vers ces mêmes temps, les isolés turcs qui pénétraient sur les territoires musulmans furent remplacés par de véritables groupements constitués. La faiblesse des khalifes ne leur permettait pas d'entrer en lutte avec ces tribus qui, sous les auspices d'une apparente soumission, restaient à peu près indépendantes dans les contrées qu'elles parcouraient. Les souverains arabes surent cependant se servir des envahisseurs. Leur diplomatie habile réussit à opposer les nouveaux venus aux gouverneurs rebelles. C'est ainsi que sous le khalife Mouthadib un petit chef tatar, Ismaïl ben Samani, reçut l'autorisation de reconquérir les provinces dissidentes avec droit d'investiture sur ces régions pour lui et sa descendance. Ce prince s'empara du Khorassan

(1) L'Egypte ne devait définitivement échapper au khalifat qu'en 969, avec les sultans fatimides, fondateurs du Caire. — V. Afrique du Nord, tome II.

et de la Perse, prit pour capitale Samarcande, où sa famille devait brillamment régner pendant plus d'un siècle (892-999). Les chefs étaient ainsi récompensés de leur loyalisme par l'obtention héréditaire ou personnelle des provinces qu'ils soumettaient au souverain.

Les khalifes avaient beau punir les révoltes par des moyens termes qui, — s'ils enlevaient le bénéfice de leurs actions aux sujets rebelles, n'en faisaient pas moins perdre au souverain des territoires et de l'autorité, — ils n'en faisaient pas moins ainsi l'aveu de leur impuissance. Leur rôle se bornait à une diplomatie souple de gens d'église, opposant les passions et les intérêts des uns et des autres pour subsister au milieu des rivalités. Il leur fallait cependant tenir compte de la puissance grandissante des Turcs, récompenser la fidélité de leur garde. Les chefs des prétoriens reçurent d'Er Radi en 935 une dignité nouvelle, celle de « Prince des Princes » (Emir el Oumara). Ils en profitèrent pour se disputer l'autorité pendant dix années. Ces officiers de fortune, anciens esclaves devenus grands seigneurs, commirent tant d'exactions et de violences que le peuple de Baghdad et El Mostakfi lui-même (944-946) appelèrent à leur secours un Persan originaire du Dulem, Mouizz ed Daoula, frère des princes de Shiraz et d'Ispahan.

La réaction contre les Turcs prétoriens. — Cet étranger chassa de Baghdad le Turc Zirak, mais se substitua à l'Emir el Oumara dont la charge devint héréditaire dans sa famille, celle des Deilemites ou Bouyyides. Ce n'était que changer de maître. Les souverains abbas-

sides gardèrent leur rôle effacé de « rois fainéants », sous la domination des « maires du palais » persans. Les sociétés en décomposition suivent à peu près le même processus. Mais si les maires du palais de Gaule donnèrent naissance à une dynastie forte en se substituant à leurs maîtres, ils n'eurent pas la même réussite en Orient. Les exactions continuèrent aussi nombreuses sous les émirs persans que sous les chefs prétoriens. En même temps de nouvelles tribus turques apparaissaient toujours plus nombreuses aux frontières de l'empire arabe. Un peuple se levait en Asie centrale, poussant devant lui une multitude de peuplades qui allaient tour à tour envahir l'Asie Mineure. Un de ces groupements composé, semble-t-il, à l'origine de pillards, commandé par le Turc Toghrul Beg, avait déjà soumis à l'autorité de son chef une partie de l'Asie antérieure. Convertis au musulmanisme orthodoxe (sunnite), ces guerriers parurent devoir être les libérateurs des croyants opprimés par les Persans schismatiques (chyites). Le khalife El Kaïm (1031-1075) et Baghdad appelèrent à leur aide Toghrul Beg, qui entra dans la capitale de l'Islam le 15 décembre 1055 sans coup férir.

Les Seldjoucides. Fin du khalifat arabe. — Le chef turc reçut du khalife le pouvoir temporel avec le titre de « Souverain de l'Orient et de l'Occident, roi des Persans et des Arabes ». Le dernier émir des émirs El Malik er Rahim s'enfuit, pendant que son vizir Basasiry proclamait en province la déchéance des Abbassides et l'avènement au pontificat universel du Fatimide chyite d'Egypte, El Mostansir. L'anarchie dura une dizaine de mois, mais Toghrul rétablit l'ordre avec rapidité. Comprenant la difficulté pour lui de s'emparer du

pouvoir religieux des imams, il conserva aux Abbassides le titre de khalife, gardant pour lui et sa descendance toutes les charges de l'autorité. L'empire arabe était devenu l'empire seldjoucide.

Les khalifes laissés libres dans Baghdad par les souverains turcs établis à Merv conservèrent autour d'eux une cour brillante. Ils protégèrent les arts, les sciences, le commerce et l'industrie dans leur petit territoire semblable comme situation aux Etats pontificaux d'Italie à une autre époque. La ville resta ainsi muette spectatrice des révolutions qui agitaient les grands royaumes musulmans fondés sur son ancien domaine (1). Les attaques étrangères contre l'Islam ne l'atteignaient pas.A l'Est la marche seldjoucide la protégeait,à l'Ouest la croisade chrétienne ne s'attaquait qu'à l'Egypte et à la Constantinople byzantine. Les derniers khalifes pouvaient donc en paix se livrer aux études et aux intrigues religieuses.

L'empereur turc seldjoucide était devenu le tuteur du pontife musulman. Ainsi la lente infiltration des esclaves, des mercenaires, des chefs, des tribus turcs, avait abouti à la transformation du khalifat arabe en sultanat turc. A Merv, à Nichapour, les successeurs de Toghrul, Alp Arslan le vainqueur des Byzantins, le conquérant de l'Asie Mineure, Malik Shah, Barqiaroq, Sindjar et bien d'autres, se firent les continuateurs éclairés de la civilisation arabe. Puis, les Seldjoucides, affaiblis par les dissensions intestines et par les attaques venues du dehors, laissèrent au khalife El Moqtafi le champ libre dans Baghdad et se retirèrent au delà de l'Irak (Chaldée). Leur dynastie subsista jusqu'en

(1) D'après M. Ravaisse.

1192, date à laquelle les shahs du Khwarizm (Syr Daria) chassés par le Mongol Gengis Khan, la firent disparaître sous leurs coups.

Tous ces Turcs, convertis à l'islamisme à mesure qu'ils se présentaient, avaient tendance à s'assimiler à la civilisation arabe. Leur masse n'offrait pas assez de résistance pour n'être pas influencée par les Arabes plus civilisés qu'eux. Ils gardaient leur type ethnique, mais se fondaient peu à peu dans le creuset de l'Asie Mineure. Leur rôle fut de saper le pouvoir des imams, et d'être les précurseurs de la terrible avalanche qui allait détruire toute cette poussière d'États, entraîner dans sa course toutes les tribus éparses des steppes, turques, tatares, mongoles, et donner un nouvel essor à l'Islam divisé. Le dernier acte de la disparition du khalifat se joua en 1258. Près de ses terribles voisins, les Eyyoubites d'Egypte, les shahs de Khwarizm, les Mongols, Baghdad et son pontife ne pouvaient longtemps subsister. Le long règne du khalife En-Nasir (1180-1225) avait vu le démembrement de l'empire de Toghrul Beg. Baghdad n'était plus protégée par les Seldjoucides. La ville fut emportée d'assaut le 5 février 1258 par le petit-fils du conquérant mongol, Oulagou Khan, souverain de Perse, qui fit massacrer la population et étrangler le khalife.

Un petit-fils de l'avant-dernier Abbasside avait pu s'échapper à la cour des sultans mameluks d'Egypte, où Sultan Beïbars l'accueillit hospitalièrement et le fit proclamer khalife sous le nom de Mostansir. Les successeurs de ce prince restèrent sans influence au Caire jusqu'en 1517, date à laquelle Sélim Ier, souverain ottoman, s'empara de l'Egypte et du titre d'imam. L'axe de la civilisation musulmane s'était déjà déplacé vers

l'Orient et sa direction était passée entre les mains d'une autre race, fondatrice comme les Arabes d'un grand empire de nomades. Cette civilisation avait été brillante, car les Arabes laissèrent les sédentaires soumis développer leurs qualités natives sous la domination éclairée des khalifes. Mais cet essor brillant fut arrêté parce que toute pensée, toute aspiration idéale, se heurtaient aux habitudes nomadistes sur lesquelles était fondée la théologie. Tout se ramenant à elle, l'union spirituelle ne pouvait se faire. Les dissidences politiques favorisèrent le développement de l'anarchie dont profitèrent les Turcs pour s'emparer du pouvoir. Mais ces derniers ne purent faire refleurir la civilisation arabe parce qu'ils firent de la loi coranique une obligation administrative plutôt qu'un acte de foi, et ce fut une évolution nouvelle de l'Islam.

LIVRE PREMIER. — TROISIÈME PARTIE

LA GREFFE
LES TURCO-MONGOLS ET L'ISLAM

CHAPITRE X

LA CONQUÊTE TURCO-MONGOLE

I. — Gengis-Khan.

Caractère laïque de l'invasion mongole. — Le mot d'ordre de la race arabe pendant son expansion avait été le symbole de la religion musulmane. Que les fidèles du Prophète de La Mekke ignorassent ou connussent les dogmes, ils n'en obéissaient pas moins aveuglément à ce symbole religieux. L'expansion mongole qui eut comme conséquence la disparition des royaumes fondés sur les ruines du khalifat eut un autre caractère. Elle fut aussi un mouvement politique de domination universelle qui précipita les nomades de l'Asie centrale vers les royaumes voisins des sédentaires, mais elle garda un caractère laïque, aussi longtemps que dura le khanat mongol tel qu'il avait été conçu à l'origine.

Nul idéal religieux ne poussait ces peuplades à combattre au nom de leur foi. Un culte craintif des forces naturelles, un chamanisme brumeux, enfin, en certaines régions voisines du Thibet, un vague bouddhisme teinté d'idolâtrie, était-ce là le levier qui pouvait soulever des

armées pour une guerre sainte. Les Mongols et les Turcs furent toujours indifférents à la question religieuse ; quand ils cessèrent de l'être, ce fut toujours sous l'influence de leur conversion à une religion dont le mot d'ordre était la pression sur les incroyants. Le caractère laïque de leur empire se transforma alors, mais influença en revanche la doctrine conquérante.

Les tribus turques et mongoles qui erraient vers le milieu du XIIe siècle entre les monts Sibériens, l'Himalaya, l'Altaï et les monts Jablonoï, avaient un passé historique dont le souvenir glorieux s'était transmis parmi les chefs. Le régime patriarcal des nomades donne l'autorité aux vieillards, pontifes, gardiens des traditions. On se rappelait toujours dans la steppe les anciens empires de l'Asie centrale, on parlait encore sous la tente de cet Il-Kan-Nokan, des Tou-Kiou, qui avait réuni sous son sceptre au VIe siècle tous les peuples de race turque. Et le passé mort faisait rêver les vivants à la réalisation des souvenirs évoqués.

« Des commotions violentes et des phases diverses restées jusqu'alors dans les ténèbres avaient ébranlé l'immobilité de l'Extrême-Orient (1) » et précipité déjà sur l'Europe, de ces peuples mongoliques, comme les Huns, dont l'apparition dans le monde occidental avait eu de si terribles conséquences. Si l'inondation avait été détournée, la source n'était pas tarie. Aux flots innombrables dévastant tout sur leur passage, avait succédé une lente infiltration de Turcs dans le royaume abbasside. La décomposition du khalifat, celle des empires iranien et byzantin offraient de brillants débou-

(1) Kurth, *Histoire de la civilisation moderne*, t. I : *La chute de l'empire romain d'Occident*, p. 220 et suiv.

chés aux mercenaires, aux chefs, aux groupements aventureux. A l'Est les Mongols suivaient la même tactique : ils entraient au service des dynasties chinoises des Song et des Kin. La marche en avant vers la Transoxiane de la tribu turque des Oïgours, et la réunion des tribus sous une même autorité, précipitèrent les événements que la lente migration des isolés avait préparés. Un nouveau chef de guerre survint, qui fit trembler le monde, nouvel Attila, aussi fin diplomate et ardent meneur d'hommes que l'avait été jadis le souverain des Huns. Ce grand destructeur fut Gengis-Khan, chef de tous les chefs, titre donné au Mongol Temoudjin.

Gengis-Khan. — Ce n'était pas le fils d'une tribu musulmane que ce Temoudjin né vers 1154 ou 1162 sur les bords de la rivière Toula ; ses parents faisaient partie d'une famille lamaïstique (1) rattachée au monas-

(1) M. Poinsard donne un tableau de l'organisation des Mongols qui leur permit d'avoir au point de vue militaire une grande supériorité sur les autres peuples jusqu'à l'apparition des armes à feu. « Dès les premiers siècles de notre ère, le Boudhisme installé au Thibet y a pris une forme très spéciale, le lamaïsme. » Le Bouddhisme est une tendance vers le renoncement absolu. Pour parvenir à cet état d'âme, les dévots se refusent toutes les satisfactions des sens, s'efforcent de vivre dans la contemplation intérieure. Comme une existence ne suffit pas pour aboutir à la perfection, « ils supposent qu'ils pourront se réincarner plusieurs fois, afin d'arriver graduellement au niveau. Lorsqu'on aperçoit chez un enfant certains signes, on en déduit aussitôt qu'il est la réincarnation d'un saint homme en voie de perfectionnement. On le place dans un monastère, ou lamaserie, dans lequel il est traité comme une sorte de Dieu et soumis à une vie tout artificielle, qui doit le mener à son but suprême ». Les familles qui fournissent de tels sujets forment une véritable aristocratie dont les membres jouissent d'une haute considération. Si parmi elles surgissait un chef de génie, il lui était facile, appuyé sur les lamaseries qui possédaient des ateliers où l'on travaillait les métaux, forgeait les armes, fabriquait les cuirasses

tère bouddhiste d'Ourga. Son père Yousougüei avait réuni treize clans sous sa bannière ; sa mère était apparentée aux Kin qui régnaient en Chine.

Il semble que Temoudjin ait été soutenu dans ses intentions par le parti prêtre, c'est-à-dire traditionnel, qui voulait reconstituer les anciens empires turcs disparus. L'extension de ce projet devait donner au souverain le droit de suzeraineté sur tous les Turcs partout où il put s'en trouver, partout où leur passage avait laissé des traces. Le premier acte de la réalisation fut l'emprise sur les tribus de race turco-mongole, le deuxième vit la guerre pour la suprématie de la nation constituée.

Il fallut à Temoudjin une quarantaine d'années de luttes obscures pour devenir le chef incontesté du pays mongol (1193). En 1206, une assemblée (Kouriltaï) de tous les princes, Kéraïtes, Naïmans, Oïgours ralliés à sa fortune par la force et la diplomatie, de tous les chefs des tribus éparses dans la steppe, mongoles ou turques, élirent le victorieux empereur avec le titre de Gengis-Khan, chef de tous les chefs (1). La décision du Kouriltaï faisait de Temoudjin le souverain de tous les Turcs orientaux. C'est pourquoi, dans la suite, les armées du conquérant furent en grande partie composées de Turcs,

de réunir une véritable armée. En effet, les familles mongoles nomades étaient groupées en clans. Chaque famille du clan envoyait auprès du chef un ou plusieurs jeunes gens qui formaient autour de lui comme une garde et de plus, le noyau de l'armée en cas de lutte avec un autre clan ou un ennemi extérieur. Il devenait alors aisé pour le Khan (chef) de lancer sur la Chine, l'Inde ou la Perse, des escadrons exercés qui semaient l'épouvante sur leur passage et bousculaient les meilleures troupes.

(1) En 1189, les principaux clans mongols l'avaient nommé Khagan, empereur, avec le titre de Souton Bagdo, envoyé du fils du Ciel.

et non pas seulement de Mongols leurs frères de races.

Maître de la steppe, l'administrateur remarquable que fut Gengis-Khan ne voulut pas se laisser entraîner dans les aventures guerrières avant d'avoir donné à son peuple une organisation solide. Bouddhistes, Musulmans, Chrétiens se pressaient sous ses bannières. Faire d'une quelconque religion la base de l'Etat était risquer la dissidence des fanatiques mécontents. Temoudjin avait sous les yeux les restes de la minutieuse administration turque que les Oïgours avaient conservée. « L'empire, disait le Khan, a pu être conquis à cheval, il ne peut être gouverné à cheval. » Aussi recueillit-il l'héritage des anciens rois ; il établit parmi son peuple les taxes régulières, le fonctionnarisme rigoureux qui devaient constituer un Etat légalement organisé. Tous les sujets étaient égaux devant lui. Aussi quand il fit appel à tous les « reîtres » avides d'aventures et de butin, tous les nomades accoururent à lui, qu'ils fussent Bouddhistes, Chrétiens ou Musulmans. Ces guerriers furent organisés en « bannières » constituées dont le commandement fut confié à des chefs éprouvés. Si, d'après la légende, Temoudjin ne fut qu'un médiocre exécutant comme général, il sut s'entourer de lieutenants capables. Il concevait les plans de campagne, chargeait de leur exécution Moukhouli, Djébé, Souboutaï, Koujouldar, les futurs conquérants de la Chine, de la Perse, de la Russie.

La machine de guerre était montée. L'essai en fut fait sur la Chine, que l'infiltration mongole avait désignée comme devant être la première proie. Les armées nomades balayèrent les royaumes des Han, des Tsin, des Song, dont le luxe, les raffinements, au lieu d'impressionner les envahisseurs, les confirmèrent dans leur

attachement à la vie rustique. Tout le pays fut ravagé par le fer et par le feu. On n'exagère pas en disant que des millions de Chinois perdirent la vie dans cette aventure. En 1217, la Chine septentrionale était soumise.

La marche des Turco-Mongols vers l'Est fut déclanchée par l'agression du plus vieil ennemi de Temoudjin, Guchlug, fils de l'ancien roi des Naïmans, qui s'était réfugié chez son beau-père le Gourkhan ou empereur du Turkestan (Karakhitaï). Cette imprudente attaque détourna sur ces régions le flot de l'invasion mongole, dont les contre-coups se firent sentir fort loin dans le monde. Ce qui s'était passé lors du passage des Huns se renouvela encore une fois. Chassées de leur pays, des multitudes de tribus « s'écroulant en débris les unes sur les autres formèrent par leur accumulation une formidable avalanche » qui tomba sur l'Asie antérieure et le monde musulman dont les royaumes volèrent en lambeaux. Et la diplomatie raffinée du Mongol préparait la chute des souverains, la ruine de ses ennemis que ses lieutenants joignaient bientôt pour leur porter le coup suprême.

Guchlug fut tué à Kashgar et le Karakhitaï soumis, mais il avait attiré sur le Turkestan la colère du Khagan. Un plan de campagne hardi, une conception grandiose montrèrent le génie guerrier de Temoudjin : l'armée se concentre sur l'Irtych, une diversion par le Ferghana divise les forces du souverain de Khiva, enfin la marche foudroyante, inattendue, par le désert, sur Boukhara, atteint au cœur les Khwarizmiens avant qu'ils aient eu le temps de se reconnaître. En cinq mois la Transoxiane était conquise, dévastée à tel point qu'elle ne s'est jamais relevée de ce désastre. Sans une seule bataille, les oasis qui étaient le centre d'une civilisation

avancée furent soumises. Khiva, Boukhara, Samarcande, Merv, Nichapour tombaient entre les mains du vainqueur qui y trouvait les traces de la civilisation brillante des Musulmans iranisés. Des millions de personnes furent tuées, mais les survivants purent transmettre aux barbares conquérants la flamme des connaissances antiques, et c'est dans ce foyer détruit de la science arabe, persane, que les Turco-Mongols devaient sentir le souffle qui allait les entraîner plus tard au nom de l'Islam.

L'armée khwarizmienne avait pu s'échapper. Sous la conduite de son valeureux souverain Jalal ud din, elle se replia par une retraite organisée vers l'Afghanistan et l'Inde, chassant devant elle les rois et les principicules qui allèrent porter dans le Pandjab la terreur du nom mongol. Les peuples tremblaient d'effroi aux récits des fugitifs : « Ce sont, dit Joinville, Gog et Magog, lesquels doivent venir à la fin du monde quand Antechrist venra pour tout destruire ! » Le poète Amir Khusru, qui vécut à la cour de Dehli sous le règne du Sultan Balban, montre ce qu'étaient les envahisseurs « montés sur des chameaux ou de petits chevaux, avec leur corps d'acier, leurs figures couleur de feu, leurs yeux bridés, noirs, perçants comme des vrilles, leurs cous enfoncés dans les épaules, leurs joues parcheminées, leurs narines larges et poilues, leur peau rude couverte de vermine, leur horrible odeur. » « Ils descendent des chiens, disait encore le poète, mais leurs os sont plus gros. Le roi étonné de leurs faces bestiales, dit que Dieu doit les avoir créés du feu de l'enfer. Partout, on les prend pour des diables jaunes et de partout, le peuple s'enfuit devant eux, pris de panique (1). »

(1) D'après Mediaeval India. — V. *Bibliographie.*

« Ils n'ont, dit un écrivain chinois cité par Rambaud (1), ni cérémonies religieuses ni institutions judiciaires. Depuis le prince jusqu'au dernier des hommes du peuple, tous se nourrissent de la chair des animaux qu'ils écorchent et dont ils revêtent la peau et les fourrures... Ils n'ont de respect et de considération que pour la force et la bravoure... » Un écrivain musulman nous les montre adorant le soleil à son lever, pratiquant la polygamie et la communauté des femmes. « Quand ils veulent prendre une ville, dit un Chinois, ils ne regardent pas à perdre dix mille hommes. Aussi aucune place ne leur résiste. Comme ils n'ont pas d'infanterie, ils prennent dans les villages voisins des prisonniers qui viennent combler les fossés de la forteresse avec les débris de leurs maisons. Quand elle est prise, tout est massacré, vieillards, enfants, femmes, beaux ou laids, ceux qui résistent ou ceux qui ne se défendent pas ; personne n'est épargné si la moindre défense a été tentée. » Telles étaient les hordes qui avaient conquis la Mandchourie, le royaume de Tangout, la Chine septentrionale, le Turkestan et la Grande Boukharie.

« L'âme d'une entreprise, c'est qu'elle soit achevée », disait Gengis-Khan. A la suite des Khwarizmiens, les hordes s'abattirent sur l'Afghanistan, mirent à sac ce qui restait de Ghazni, donnèrent l'assaut à Hérat et occupèrent Peshawer. Le premier signe de l'approche des Turco-Mongols fut la descente des rois vers l'Inde, poussés eux-mêmes par les troupes de Jalal ud-din. L'un après l'autre les fuyards et leurs armées franchirent les passes de l'Hindus. Après avoir trouvé un asile temporaire à Dehli, le valeureux Jalal, dernier sultan de

(1) Rambaud, *Histoire de la Russie.*

Khiva, héritier d'un empire qui s'étendait d'Otrar, Samarcande et Boukhara jusqu'à Hérat et Isfahan, continua pendant dix années à travers la Perse sa lutte contre l'envahisseur. Après avoir passé l'Amou Daria, franchi l'Hindou Kouch, traversé l'Hindus, traînant à sa poursuite Djébé et Souboutaï, il finit par être rejoint dans un îlot de la Caspienne. Les aventures de ce prince forment un véritable roman de chevalerie.

L'émotion était grande dans l'Inde, mais la tempête passa aussi rapidement qu'elle était venue. Le Khan eut bien l'idée de retourner en Mongolie par l'Inde et l'Assam, prévint le sultan de Dehli, mais heureusement abandonna son projet. Le pays ne souffrit pas les inexprimables horreurs dont l'Asie centrale ne s'est jamais relevée.

A l'ouest, pendant que les armées principales s'acharnaient à briser la résistance des montagnards iraniens, les lieutenants du « Fléau de Dieu », Djébé et Souboutaï Bagadour longeaient la mer Caspienne par le sud, envahissaient la Géorgie, le Caucase, venaient inonder les steppes méridionales de Russie, poussant devant eux une multitude de peuplades turques parmi lesquelles les Polovtsi qui vinrent demander secours aux Chrétiens contre les Mongols, leurs frères d'origine. En 1224, sur les bords de la Kalka, les Russes et les Polovtsi furent écrasés par les généraux du Khan. Ce coup de foudre épouvanta la Russie qui avait perdu dans ce désastre la fleur de sa chevalerie. Les nomades ne poursuivirent pas leur succès et s'en retournèrent terminer la conquête de la Chine. Le terrible Souboutaï acheva dans ce pays l'œuvre de Moukhouli.

Au début de l'année 1225, Temoudjin rentra en Mongolie. Par la terreur il avait brisé toute résistance. En

Asie centrale régnait la paix ; les éléments batailleurs étaient occupés à se tailler de la gloire, à amasser du butin à la périphérie de l'empire. De sa capitale de Karakoroum dans laquelle revivait le centre du vieil empire turc démesurément agrandi, Gengis-Khan étendait son autorité des rivages du Pacifique à ceux de la Mer Noire sur une immensité de peuples. Le fondateur de la dynastie mongole mourut en 1227 dans un village près du Hoang Ho, en présidant à l'extermination des pillards du pays de Hia (1).

La civilisation mongole. Le Yassak. — Les Arabes avaient apporté dans leur théocratie les habitudes nomadistes de leur race. Il semble au contraire que Gengis-Khan et ses successeurs aient eu l'intention de favoriser le développement d'un Etat régulièrement organisé où nomades et sédentaires devaient contribuer au bon fonctionnement de l'empire. Partout où passèrent les Turco-Mongols ils installèrent leurs préfets et leurs bureaux (yamen). Les provinces n'étaient pas livrées aux caprices de gouverneurs instables et cupides ; elles étaient régies par une administration rigoureusement contrô-

(1) Le Français Bonin, en 1898, lors d'une pointe de quelques jours au pays des Ordos, le Cte de Lesdain, V. *Bibliographie*, ont visité à Edchen Koro l'emplacement vénéré où repose le grand conquérant. Ses cendres sont déposées dans une urne placée sous une simple tente surmontée de deux boules dorées. La garde est composée de descendants de ses fidèles. Une tente plus petite sert d'antichambre. Nul ornement, sinon les bannières et les pièces de soie habituelles aux temples de l'Empire du Milieu, ne rappelle que celui qui fut Gengis-Khan repose en cet endroit désert. Non loin est plantée sa lance qui ne porte point d'ombre. D'après les voyageurs, les tentes ne restent pas toujours au même endroit et suivent les gardiens dans leur transhumance, le long du Hoang-Ho. Celui qui fut un empereur de nomades continue même après sa mort les habitudes de sa vie guerrière.

lée. Sur les principes de l'ancienne loi oïgour, les fonctionnaires veillaient à la bonne marche du territoire qui leur était confié. L'impôt était perçu d'une manière stricte et régulière (impôt mobilier, 1 % du bétail, 1 /30 de l'argent, des grains, de la soie, 1 /10 du vin, droits de douane). Des greniers de réserve étaient constitués dans tout l'empire, des voies de communication construites et bien entretenues (1).

Alors que l'empire arabe était basé sur la loi religieuse musulmane, dans laquelle se confondaient l'Eglise et l'Etat, le Khanat admettait la libre tolérance de toutes les confessions. Dans les invasions turco-mongoles, des fidèles de toutes les religions se coudoyaient, Bouddhistes, Chrétiens, Nestoriens, Juifs, Musulmans

(1) Peu nombreux par eux-mêmes et ayant toujours besoin de nouveaux soldats pour continuer leurs conquêtes, occuper les pays soumis, les Mongols employaient le moyen suivant : ils levaient en Chine, par exemple, des recrues qu'ils envoyaient combattre dans les steppes russes et de Russie, emmenaient des guerriers en Asie. Pour que leurs troupes voyagent commodément et vite, les Khans firent aménager de véritables routes avec gîtes d'étapes. S'il est vrai que des trésoriers spéciaux versaient aux détachement le nécessaire en vivres et en argent parce qu'il était interdit de transporter de l'or, s'il est exact que les bijoutiers touchaient seulement dans les caisses centrales la quantité de métal indispensable à leur art, il ne faut pas s'étonner avec une pareille organisation que les Khans mongols aient laissé le renom d'administrateurs remarquables. Une remarque : L'on sait que Khoubilaï Khan inventa en Chine le papier-monnaie pour faciliter les échanges et la marche de ses hommes en pays d'empire. Un chef mongol essaya d'introduire les billets en Perse, vers 1300, preuve que le papier-monnaie était parvenu en Occident. Pourquoi ne serait-ce pas par l'intermédiaire des Génois de la Mer Noire ou des marchands hanséatiques en rapport avec les Mongols, à Novgorod-la-Grande, que les Banques d'Angleterre et de Hollande auraient, au XVIII[e] siècle, eu l'idée d'employer les billets de banque, idée que devait leur emprunter le génial Law, celui qui apporta en France la première organisation des sociétés par actions et d'émission de papier-monnaie ? Je donne d'ailleurs le fait comme une simple hypothèse.

et même Payens (1). L'expansion politique mongole était en dehors de toute propagande religieuse. Mais en face du nestorianisme dégénéré et du bouddhisme tranquille, l'Islam se présentait avec son prosélytisme ardent, qui de chaque fidèle fait un nouvel apôtre. Aussi, profitant des conquêtes mongoles, l'islamisme fit-il de nombreuses conversions de la Caspienne au Pacifique. Cependant les souverains ne prenaient pas part aux discussions religieuses. Pour eux, comme pour leur peuple, il y avait une conception de l'Etat différente de celle des Musulmans. En embrassant l'islamisme ou en acceptant une autre religion dans leur sphère d'influence, les Turco-Mongols conservaient la règle unique de leur peuple : le yassak ou discipline militaire. « Les religions qu'ils ont adoptées, ils les ont pratiquées loyalement, sans altération ni discussion, comme des gens qui appellent la civilisation obéissance, et la loi d'état, consigne (yassak) (2). »

Il se créa donc dès le début une incompatibilité entre la manière habituelle, arabe, de comprendre la vie publique, et la façon d'agir des Turco-Mongols. Aussi bien que fervents Musulmans, ces derniers furent après leur conversion moins les agents de la foi que les instruments de la politique de leur race. L'Islam est encore pour eux un agent de domination politique, mais son expansion change de caractère. Ce n'est plus l'enthousiasme, le zèle, la conviction des premiers khalifes, de leurs Arabes imaginatifs ; il y a encore fanatisme collectif, mais surtout volonté froidement réfléchie de soumettre à la race le plus de contrées possible. Dans ce

(1) Voir Pierre Mille, *Le problème russe. II. Religions et Nationalités*. Revue de Paris, 15 mars 1905.
(2) L. Cahun. *Introduction à l'histoire de l'Asie*, p. 67-68.

but, le yassak se sert de l'Islam comme d'un excellent moyen de conquête et de domination, remarquable au milieu du bouddhisme pacifique et du christianisme nestorien dégénéré et vieilli. L'Islam, de cette manière, deviendra l'arme d'une race.

Cependant l'union du Yassak et de l'Islam ne se fera pas du premier jour. Les premiers successeurs de Gengis-Khan, tolérants par politique, hésiteront longtemps entre l'islamisme et le bouddhisme, contrebalanceront l'influence grandissante du premier par le second. Enfin la Chine millénaire, plus sympathique à leur quiétisme, à leurs habitudes traditionnelles, finira par attirer à elle les Khans mongols. C'est alors qu'à l'Occident de l'empire se jouera le deuxième acte de la fusion du Yassak et de l'Islam. Le parti prêtre et Tamerlan feront l'union des Turcs et des Musulmans, chez lesquels ils apporteront l'administration mongole et ses caractères. « Il semble que toute religion suppose ou appelle en général une nouvelle race sur la scène du monde (1). » Pour l'islamisme, cette nouvelle race fut celle des Turco-Mongols, qui se firent à leur tour les propagateurs de la doctrine coranique, à la place du khalifat arabe affaibli et divisé.

II. — Les successeurs de Gengis-Khan. Musulmans et Bouddhistes.

Les partis bouddhiste et musulman. — Les Khans successeurs de Temoudjin ne furent pas plus Musulmans que lui, mais comme celui du grand conquérant, leur règne a sa place marquée dans l'histoire évolutive de

(1) Lamartine, *Histoire de la Turquie*, livre I, p. 2.

l'Islam. Sous leur souveraineté, la doctrine coranique s'étend en Extrême-Orient ; enfin le pouvoir général musulman se transmet des Arabes aux Turcs grâce à leur autorité. Les Seldjoucides avaient hérité de la puissance temporelle des khalifes de Baghdad. Leur empire disparut devant celui de leurs puissants voisins qui s'emparèrent de leurs territoires et de leurs droits. Restait l'imamat, l'autorité spirituelle que conservait à grand' peine le pontife arabe traité déjà d'usurpateur par nombre de ses anciens sujets, fondateurs de royaumes dissidents. Le passage de cette influence aux Turcs se fit suivant une lente évolution.

Les souverains mongols restèrent traditionnellement en dehors de toute question religieuse. Mais le prosélytisme musulman rendait l'Islam dangereux pour leur sécurité politique : aussi, dès le début, les Khans eurent-ils tendance à lui opposer le bouddhisme. Les rivalités éclatèrent dès la mort de Gengis-Khan. Ce dernier laissait à ses successeurs un immense empire, mais le grand conquérant avait bien compris la difficulté et le danger de laisser entre les mains d'un seul homme une telle infinité de peuples. L'empire fut divisé entre ses quatre fils. Cependant cette répartition ne devait être qu'une formule administrative, car les héritiers devaient considérer leur territoire comme une base d'opérations plutôt que comme un royaume séparé. Malgré ces précautions de Temoudjin, les éléments extrême-orientaux du Khanat, Chinois et Mongols, s'opposèrent immédiatement à la majorité militaire occidentale des Turcs, sur le prétexte de la tombe à donner à l'empereur défunt. Les Turcs, Musulmans pour la plupart — ceux d'entre eux qui s'étaient convertis au nestorianisme suivaient la même politique — auraient voulu que Temoudjin repo-

sât en pays turc dans sa capitale de Karakoroum. Au contraire, leurs rivaux désiraient et obtinrent que le corps du Fléau de Dieu fût ramené à la colline sacrée de Deligoun-Bouldak, puis sur le Hoang-Ho.

Continuation des conquêtes. — Le souvenir de Gengis-Khan, l'ardeur de la conquête n'étaient pas encore disparus. Les quatre fils du défunt régnèrent d'abord séparément sur la Chine, la Perse, la Boukharie et le Kiptchak (de la Caspienne au Dniéper), mais, à l'assemblée (kouriltaï) de 1229, le deuxième enfant de Temoudjin, nommé Oktaï, fut reconnu empereur par tous les nomades, conformément au désir d'unité soutenu par l'invocation d'instructions verbales, vraies ou supposées, de Temoudjin. Le nouveau souverain envoya son neveu Baty commander en Occident pendant que lui-même se réservait les affaires d'Extrême-Orient. En 1230, Oktaï envahissait le Chan-Si pendant que son frère Touli pénétrait au Ho-Nan. Souboutaï s'empara de Pieng-Kin en mai 1232. Les Kin qui régnaient en Chine disparurent rapidement. La Corée fut soumise à son tour en 1241.

Le kouriltaï de 1235 avait décidé une troisième expédition en Occident, sous la direction de Souboutaï que l'assemblée mettait à la disposition de Baty. La nouvelle ruée des Asiatiques fut annoncée en Russie par le reflux des Saxins, pasteurs parents des Kirghiz, qui se réfugièrent sur le territoire des Bulgares du Bas Volga ; ils faisaient prévoir l'irruption des terribles hordes comme le recul des Polovtsi en 1224 avait précédé les généraux de Gengis-Khan. En 1237-38 Baty prit Sousdal, Riazan, Moscou, Rostov, Iaroslaf, Tver, Torjok et bien d'autres cités. « Les têtes tombaient sous l'épée des Tatars

comme l'herbe des champs sous la faux (1) ! » En 1239-40, les Mongols ravagèrent la Russie du Sud. Mangou-Khan, petit-fils de l'Empereur Inflexible, s'empara de Kiev, soumit la Volhynie et la Galicie. De la Russie actuelle, seule, la région nord-ouest avec Novgorod la Grande, protégée par ses forêts et les inondations, échappa au joug tatar (2).

Baty, continuant sa marche victorieuse, envahit la Hongrie, pendant que les rois et les princes fugitifs venaient implorer l'aide de la chrétienté. Pest est pris d'assaut, le Danube passé sur la glace en 1241 à Noël ; Gran est enlevé, Lublin, Cracovie succombent. L'armée mongole du nord a touché l'Oder, écrasé l'armée polonaise à la bataille de Liegnitz, en Silésie, rallié le corps principal par la Moravie et pillé jusqu'à l'Adriatique. L'Europe était épouvantée. Le pape Innocent IV, dont le prince de Galicie avait réclamé l'appui, prêcha la Croisade contre les terribles Mongols. Saint Louis s'y préparait ; l'empereur Frédéric II écrivait aux souverains de l'Occident : « Voici le moment d'ouvrir les yeux de l'esprit et du corps, maintenant que les braves princes sur lesquels nous comptions sont morts ou esclaves ! (3) »

La mort du Khan Oktaï survenue en Chine le 11 décembre 1241 arrêta les nomades qui revinrent vers les steppes du Kiptchak par la vallée du Danube, en ravageant la Bosnie, la Serbie et la Bulgarie. Au moment où Baty tournait bride vers l'Orient, une armée commandée par le roi de Bohême, les ducs d'Autriche et de

(1) Rambaud, *Histoire de la Russie.*
(2) Tatar. On donne souvent le nom de Tatars aux Mongols venus en Occident, du nom d'une de leurs tribus d'avant-garde.
(3) Rambaud, *Histoire de la Russie.*

Carinthie, se proposait de l'arrêter ; mais les Asiatiques eurent d'autres préoccupations à la mort de leur souverain et cessèrent leur marche en avant. D'ailleurs le pays changeait. Le rétrécissement des plaines favorables à leur innombrable cavalerie, l'approche de montagnes élevées, auraient contribué à l'arrêt de la poussée mongole ; les succès des envahisseurs, rapides dans les vastes étendues de l'Asie ou de la Russie, auraient été ralentis, sinon complètement arrêtés dans l'Europe centrale. L'augmentation de la densité de population, la féodalité guerrière leur auraient présenté de sérieux obstacles. Les Allemands n'eurent que la peur de l'invasion. Les nomades continuèrent à ravager la Pologne, brûlèrent encore Cracovie en 1259, envahirent de nouveau la Hongrie en 1285, mais ce ne furent plus que des opérations de détail.

Le compromis entre Musulmans et Bouddhistes. — Le règne d'Oktaï-Khan fut un compromis entre les Musulmans et les Bouddhistes ou plutôt entre les Turcs partisans d'un état indépendant, et les Mongols tendant vers la Chine. Au premier parti se ralliaient les Chrétiens favorables à la continuation de la politique de conquête. Le programme des Turcs était que l'empereur continuât à régner à Karakoroum, mais eut auprès de lui un patriarche nestorien et un pontife musulman comme représentants du pouvoir spirituel de l'imamat. Le projet s'étendit au transfert du siège de l'empire à Boukhara, devenu le grand centre religieux d'Asie centrale. Les partisans de la Chine étaient encore plus nombreux que les premiers ; l'éducation traditionnelle de ce pays, sa civilisation avancée avaient alors un grand prestige sur les chefs et les guerriers. Une

grande majorité réclamait purement et simplement la transformation du Khanat en empire de Chine. Le souverain maintiendrait à Lhassa le pape bouddhiste dont le patriarche nestorien et le pontife musulman seraient les vassaux.

Des rivalités de famille s'engagèrent sur ce programme. Pendant cinq années de troubles, une régente, Tourakina, occupa le trône. Les princes étaient à l'armée de Hongrie. Enfin le kouriltaï de 1246 élut Gouyouk, fils d'Oktaï. Le souverain mourut en 1248 après avoir continué la guerre en Chine contre les rois Song. La veuve du défunt, Ogoul Gaïmich, s'empara de la succession, mais fut dépossédée par l'assemblée générale que réunit dans le Kiptchak son ennemi Baty. Les descendants d'Oktaï s'abstinrent et la lignée de Touli, le plus jeune enfant de Gengis-Khan, monta sur le trône en la personne de Mangou-Khan qui porta lui aussi le titre d'empereur élu par l'ensemble de tous les chefs, comme l'avait fait Temoudjin. L'élection fut régularisée plus tard par l'assemblée de Karakoroum (1251).

L'apogée de l'empire mongol. — Le règne de Mangou-Khan vit l'apogée de l'empire mongol. Les conquêtes sont poursuivies par les derniers grands capitaines du Khanat, les provinces administrées par les derniers grands ministres héritiers du génie de Temoudjin. Après Mangou la décadence sera rapide. En 1253 l'empereur envoya son frère Oulagou Khan, chef des Mongols de Perse, conquérir l'Asie Mineure, la Syrie et l'Egypte. Ce fut le dernier coup porté à la puissance des khalifes arabes. Déjà menacée par les shahs de Khiva, Baghdad, qu'avaient jusqu'alors protégée les Seldjoucides, ne résista pas longtemps, fut enlevée d'assaut le 5 février

1258. Un autre frère du Khan, Khoubilaï, opérait en Chine (1251). De 1253 à 1255, le Yunnam, le Tonkin, le Kandahar, le Thibet étaient soumis. En 1257, l'empereur lui-même envahissait la Chine avec une immense armée et mourait au siège de Ho Tchéou en mars 1259.

De sa capitale de Karakoroum, le « souverain des souverains » avait pu croire réalisé le rêve de Gengis-Khan. Les traces des anciennes migrations turques avaient été suivies à l'Orient et à l'Occident, un immense empire établi sur les contrées jadis parcourues. Tout un monde convergeait vers Karakoroum : des ouvriers de toutes races, de tous pays avaient reconstruit la cité. Des orfèvres, des artistes, de nationalités diverses, captifs ou attirés par les splendeurs du Khanat, Français, Italiens, Russes, Allemands, apportaient à l'empereur l'offrande de leur génie (1). Les Mongols étaient des guerriers et des administrateurs qui n'avaient pas le temps d'être des créateurs d'art, mais ils favorisèrent tous les savants et tous les lettrés.

Les Khans n'étaient pas seulement des chefs de guerre, ils étaient des diplomates avisés. Comme le fait remarquer M. Louis Aubert (2), très bien espionnée par eux, l'Europe qui jusqu'alors les ignorait presque, n'avait pas prévu leur avance. Les Mongols au contraire étaient bien renseignés sur l'état de l'Occident par les soldats, les artisans qu'ils avaient attirés à leur cour, par les missions, les ambassades qu'ils envoyaient au loin. Il est curieux de constater que dans cette curieuse reconstitution d'un empire turco-mongol réunissant toutes les anciennes tribus migratrices de la race, « dans cette

(1) Rubruquis cite par exemple un orfèvre de Paris capturé à Belgrade, un architecte russe marié à une dame de Metz.
(2) *Paix japonaise.* — V. *Bibliographie.*

curieuse invasion des Barbares, les vrais Barbares ne sont pas les envahisseurs orientaux, mais les occidentaux envahis (1) ».

A Karakoroum des fêtes somptueuses d'une richesse inouïe marquaient l' « impérialisme triomphant », frappaient d'admiration les envoyés de l'Occident. A la cour se pressaient les ambassadeurs des princes soumis apportant les présents dus au suzerain, se rendaient les ambassadeurs (2) dépêchés auprès du Khan des Khans. C'est le temps où Mangou enjoignait à Saint Louis de le reconnaître comme souverain du monde, car,disait-il, « lorsque l'univers m'aura salué comme maître, on verra sur la terre renaître la tranquillité et le bonheur ». En cas de refus, ajoutait-il, « ni les mers profondes, ni les montagnes inaccessibles ne mettraient le roi de France à l'abri de mon courroux ! » Les lettres du Mongol furent-elles mal traduites par des interprètes qui en voilèrent le caractère impérieux, ou bien le pieux souverain recherchait-il la paix du monde, toujours est-il qu'il fit une réponse amicale. Mangou en profita pour montrer aux princes de l'Asie et de la Russie les présents du roi de France, qu'il considérait comme symbole d'un acte de soumission (3).

La séparation des Bouddhistes et des Musulmans. Le déclin du Khanat. — L'empire mongol était ainsi parvenu à un très haut degré de puissance et de renom, mais dès la mort de Mangou, la décadence s'accentua.

(1) L. Cahun, *Introduction à l'histoire de l'Asie*, p. 355 et suiv.
(2) A la cour du Khan se montrèrent Plan Carpin, l'envoyé du pape Innocent IV et le fameux Marco Polo, commerçant vénitien.
(3) Voir Rambaud, *Histoire de la Russie*.

Les rivalités de famille qui avaient marqué les dernières successions au trône, l'opposition du parti turc et du parti chinois éclatèrent de nouveau. Pendant toute la durée de son règne, Mangou-Khan avait dirigé sa politique vers le maintien de l'équilibre entre Musulmans et Bouddhistes. Mais ce Khoubilaï, frère de l'empereur défunt qui avait dirigé les opérations militaires en Extrême-Orient, profita des troubles pour usurper le pouvoir suprême.

Le nouveau souverain s'appuyait sur le parti chinois ; il n'hésita donc pas à installer sa capitale dans son pays d'élection. Les héritiers du trône de Gengis-Khan ne furent désormais qu'une dynastie chinoise, celle des Youen, qui régna en Extrême-Orient jusqu'au jour où elle fut rejetée dans la steppe.Les partisans de Khoubilaï se séparent nettement de leurs rivaux en influence qui se groupent autour du pontife musulman de Boukhara. Les Youen n'ont plus aucune autorité sur les Turcs qui cependant vont reconnaître assez longtemps par tradition une vague suzeraineté de cette famille héritière des Khagans.

L'Islam d'ailleurs prenait de plus en plus d'influence parmi les tribus turco-tatares. Dès 1272 on peut dire qu'à peu près tous les Turcs sont Musulmans. L'influence des écoles de Samarcande, celle de la Perse, la pression des derniers pontifes héritiers des khalifes arabes, avaient agi sur les nomades qui s'étaient convertis aux doctrines locales. Les envahisseurs prenaient la forme de religion de la zone dans laquelle ils se fixaient. De même ils se ralliaient à la secte maîtresse de la région. Ainsi après la prise de Baghdad, le prince mongol Oyaitu adopta le rite chyite, supprima dans la prière le nom des premiers khalifes (1307-08). L'école chyite

à laquelle il se rallia fut, semble-t-il, celle qui ne voulait pas de compromission avec les orthodoxes (1).

Mais la grande majorité des Turcs se convertit à la doctrine orthodoxe.

Quelque temps après l'usurpation de Khoubilaï (1259) l'Islam devint religion officielle. En 1282 Togoudar Ogoul, d'abord baptisé, déclara à son avènement au trône qu'il était Musulman. La religion prêchée par Mahomet, plus facilement acceptée par les nomades que le bouddhisme, était devenue la foi de la majorité des sujets occidentaux du Khan. Le christianisme avait eu son heure ; Togoudar même avait reçu le baptême ; mais les victoires sur les Croisés d'Europe, l'éloignement de Rome, l'insuffisance des prêtres byzantins, enfin la propagande, l'esprit de prosélytisme des missionnaires musulmans, causèrent la victoire du Croissant sur la Croix dans les steppes de Tatarie. De plus, la politique dominatrice du prince avait une base plus solide dans le musulmanisme que dans le christianisme, l'état permanent de l'Islam devant être un état guerrier pour la suprématie de la foi.

A la Chine où régnait le Khagan, s'opposait donc l'Occident de l'empire acquis à l'Islam. Malgré les liens ténus de vassalité qui les attachaient à l'Empereur, deux grands royaumes existaient, de fait indépendants : à l'Ouest de la Caspienne le puissant groupement tatar de la Horde d'Or ou Kiptchak, enfin l'Etat de Karakoroum dans lequel Mangou-Khan avait laissé l'autorité à son frère Arik Boga.

(1) Le duodenarisme, ou reconnaissance de douze souverains dans la suite des khalifes dont Ali est le seul qui ait réellement régné. Le douzième prince reste inconnu, d'où la doctrine n'attaque pas réellement les droits du Sultan régnant.

La lutte pour la suprématie va dès lors s'engager entre le Kiptchak et Karakoroum puisque la Chine est dorénavant isolée sous les Youen qui se désintéressent de l'ancien empire (1). Un fait nouveau intervient cependant en Asie antérieure. Le Khanat avait conservé un caractère laïque dans son gouvernement. Sous l'influence de l'Islam, les tendances nouvelles sont différentes. Le parti prêtre a de plus en plus espoir de reconstituer l'imamat en joignant l'autorité spirituelle au pouvoir temporel. Jusqu'alors tolérants, puisque Rubruquis vit en présence de Mangou-Khan, des Nestoriens, des Musulmans, des Chamans célébrer chacun leur culte particulier, puisque l'Eglise chrétienne avait droit de justice sur ses terres et que son clergé était exempté de la capitation, les Turcs vont désormais donner à leurs ambitions politiques le prétexte religieux du prosélytisme. Le Coran avait pu gagner des disciples sous le règne des Khans, étendre sa propagande jusque sur les rives du Pacifique, mais il n'était pas reconnu comme le Livre sacré qui devait servir de guide au gouvernement.

Ce fut dans les oasis de Samarcande, de Boukhara et de Khiva, dans lesquelles déjà la science arabe s'était perfectionnée, que se fit la fusion de l'esprit militaire,

(1) L'option des Khans pour la Chine eut un autre résultat que signale M. L. Aubert, dans *Paix japonaise* (Paris, Colin, 1906).— « L'empereur mongol résidant à Pékin, la sûreté des deux grandes routes commerciales entre l'Occident et l'Extrême-Orient ne fut plus assurée. Celle du Pé-Lou (Pentapole) était sans cesse interceptée par des révoltes, celle du Nan-Lou (Hexapole) fut à la discrétion des sultans de Transoxiane autonomes. Puis l'Islam s'interposa comme un écran entre l'Orient bouddhique et l'Europe chrétienne. Les Turcs enfin, bouchèrent les routes de terre et aussi la route de l'Euphrate, qui ouvrait la route de mer jusqu'à Canton. Ainsi séparés, les deux mondes pendant des siècles s'ignorèrent ! »

administratif des Turcs, fidèles observateurs de la consigne, du Yassak, avec l'Islam des khalifes. Dès lors la religion que les Arabes imaginatifs et poètes avaient laissé s'épanouir en rameaux épais sous la forme des sectes au hasard des conceptions idéalistes va se codifier en une règle immuable de gouvernement pour les âmes et pour les peuples.

CHAPITRE XI

LE TURCO-MONGOL CHAMPION DE L'ISLAM

I. — La transformation de l'Etat turco-mongol en Etat musulman. Tamerlan.

Etablissement du pouvoir de Tamerlan. — Le musulmanisme, depuis l'option des Khans mongols pour la Chine, était la seule force qui subsistait en Asie antérieure. La Horde d'or vivait à l'écart, tandis que les chefs des tribus turques se disputaient la suprématie en Transoxiane. Le Khan du Turkestan était toujours, suivant la tradition, choisi parmi les descendants de Djagataï, de la race de Temoudjin. Avec lui c'était le gouvernement civil traditionnel séparé de l'Eglise qui régnait encore. Mais le clergé musulman se sentait de plus en plus soutenu par l'opinion publique sur laquelle agissaient les menées sourdes des philosophes soufis (1). Une propagande activement soutenue dans la steppe développait parmi des tribus le caractère exclusif de l'Islam qui portait les fidèles à unifier le pouvoir spirituel et temporel entre les mains du même imam. L'homme qui réalisa les aspirations du clergé musulman fut Tamerlan.

Timour Beg (2) naquit auprès de Samarcande en avril 1336 (736 de l'Hégire). Il appartenait à la grande

(1) Pour le Soufisme. — V. *Les Sectes Musulmanes*, tome II.

(2) Ou Timour Leng, Timour le Boiteux, d'où Tamerlan. Le chef eut le pied traversé par une flèche, dans un combat en Perse. Cette blessure le laissa estropié et lui valut son surnom.

tribu des Ouzbeks au clan de Berlas, l'un des quatre groupements importants de la Transoxiane. Son père, qui prétendait descendre de Gengis-Khan, avait été l'un des fidèles de ce vizir « faiseur de rois du Turkestan », lequel cinq fois de suite avait changé l'ordre de succession des Khans (1). Timour hérita du titre d'émir et de quelques fiefs. Il attacha sa fortune à celle du vizir, montra sous ses ordres sa valeur comme chef militaire, et lorsque son maître fut assassiné, se porta comme candidat à sa succession. Le clergé musulman, qui le savait pieux et dévoué à la cause, l'appuyait. Les confréries religieuses entrèrent en campagne, les Soufis agirent de leur côté, tant et si bien que Timour obtint du Khan le gouvernement de la Transoxiane (1359). Mais le souverain, craignant l'élévation future du jeune chef, essaya par politique d'affaiblir son autorité en le remplaçant dans les fonctions de gouverneur par son propre enfant. Timour entra alors en révolte ouverte en compagnie d'Hossein, fils du vizir son premier maître. Quelques années se passèrent à combattre avec succès contre les Djagataïdes, les tribus du Turkestan oriental et des marches de Chine. Pour marquer son alliance avec Hossein, Timour avait épousé sa sœur, mais se brouilla avec son ancien ami qu'il battit plusieurs fois.

Profitant de ses victoires, Tamerlan se fit proclamer roi de la Transoxiane à Balkh. Vingt-sept dynasties de princes turcs ou mongols reconnurent alors son autorité. Hossein fut assassiné par ses ordres pendant un pèlerinage à La Mekke. Le souverain, fort de l'appui des confréries religieuses qui s'étaient déclarées en sa

(1) Il s'agit du Khan du Turkestan. Nous ne parlons plus des héritiers directs du Khanat Mongol, lesquels restent en Chine, en dehors désormais de l'histoire musulmane.

faveur en 1365, n'avait plus qu'à secouer la suzeraineté relative du Khan issu de Djagataï pour qu'en Asie antérieure le Khanat mongol ait fait place à un véritable État musulman. L'éloignement des grands souverains héritiers de Gengis-Khan, l'affaiblissement des Bouddhistes et des Chrétiens permirent au chef turc de réaliser ce dessein. En 1370 les Youen furent détrônés par les Ming. Les Khans de Karakoroum, de Transoxiane n'avaient plus leurs cousins pour les soutenir. En cinq campagnes, de 1370 à 1376 les Djagataïdes furent réduits à merci par le Terrible Boiteux qui, proclamé roi à la turque dans la ville de Balkh, se fit consacrer souverain dans la ville sainte musulmane, Samarcande, dont il fit sa capitale. Avec l'avènement de Timour, le Yassak s'alliait au Coran. L'empereur élu par l'assemblée des princes faisait place à l'envoyé de Dieu sur la terre. Le Khanat laïque était devenu un État théocratique.

L'empire musulman que le déclin des khalifes arabes avait laissé s'affaiblir, va refleurir sous la direction d'un chef de génie. La tige mère avait lancé des rameaux en Asie centrale. Ces derniers avaient fleuri dans cette atmosphère nouvelle, allaient à leur tour donner une force plus grande à la plante étiolée. Timour était un pieux dévot qui voulut reprendre à son compte les projets de l'imamat arabe, et comme l'Islam est une force collective dirigée vers le prosélytisme, la religion força le souverain à mener la guerre sainte contre les infidèles. Chef reconnu de tous les Turcs d'Asie centrale qui, de mercenaires à la cour des khalifes, allaient devenir les maîtres des destinées musulmanes, Timour va unifier tous les peuples en proie à l'anarchie. Une

fois de plus la guerre va précipiter les destinées de l'Asie.

Les conquêtes de Tamerlan. Prosélytisme musulman. — « De même qu'il n'y a qu'un maître dans le ciel, il ne doit y avoir qu'un maître sur la terre. Elle est trop petite pour satisfaire l'ambition d'une grande âme (1) ». Ces paroles de Tamerlan sont les directives de son œuvre. Le prince commença par soumettre à son autorité tous les chefs mongols et turcs qui s'étaient plus ou moins rendus indépendants dans la Sibérie méridionale, le Khwarizm, le Khorassan, les territoires de la Caspienne. Il se rallia les descendants d'Oulagou-Khan, vainqueur de Baghdad, qui régnaient en Perse (2), parcourut la Mésopotamie, la Géorgie, la Caucasie, se heurta dans l'Ouest à l'empire ottoman naissant, occupa l'Afghanistan, atteignit la muraille de Chine à l'Est, enfin fut attiré par les richesses de l'Inde qui lui firent prendre la route invariable des envahisseurs de la péninsule.

Quand Tamerlan émit devant son conseil de guerre le projet de conquérir l'Hindoustan (3), les membres de l'assemblée lui opposèrent de graves objections : cinq grandes rivières à traverser, les jungles épaisses à franchir, à combattre de fiers guerriers conduits par de terribles radjas cachés dans leurs forêts comme des bêtes fauves en leur repaire, des éléphants armés de défenses aiguës « fournisseurs de la mort », voilà, disaient

(1) Lamartine, *Histoire de la Turquie*, t. I, p. 258.

(2) Le dernier des Oulagides dut marier sa fille à Pir Mohammed, le petit-fils préféré de Timour.

(3) J'insiste sur le récit de la conquête de l'Hindoustan pour montrer le caractère islamique de l'œuvre de Tamerlan et sa physionomie. Je relate d'après Médiaeval India. — V. *Bibliographie.*

les chefs, assez d'obstacles. D'autres conseillers par contre rappelaient l'exemple de Mahmoud, le Briseur d'Idoles (1), qui n'ayant que des forces minimes avait conduit à bien son entreprise. Et les fils de Timour énuméraient les richesses fabuleuses de l'Inde, l'orgueil qu'il y aurait à accomplir une telle conquête ! Les dévots et les prêtres invoquaient la guerre sainte contre les infidèles : il n'y avait pas beaucoup de Musulmans en ces régions, il fallait aller porter la civilisation chez les Hindous en les forçant à embrasser l'islamisme. Mais les premiers répondaient que si le succès souriait à leurs armes, il serait à craindre que leur race hardie ne s'efféminât et ne s'amollît au contact des indigènes de la péninsule — prédiction qui devait d'ailleurs s'accomplir deux siècles plus tard.

La décision de Tamerlan mit fin à l'incertitude de ses généraux. « Mon but, dit-il dans ses Mémoires, est l'invasion de l'Hindoustan pour mener une campagne contre l'infidèle afin de le convertir à la vraie foi, comme l'ordonne le Prophète — que Lui et sa Famille reçoivent la bénédiction de Dieu ! — et afin de purifier la terre corrompue par les fausses religions et le polythéisme, afin de détruire les temples et les idoles, pour qu'on nous donne enfin le titre de Ghazis et de Moudjahids (victorieux et soldats de la guerre sainte), champions de la foi devant Dieu. » L'entreprise fut donc décidée.

L'avant-garde commandée par le petit-fils du souverain, Pir Mohammed, qui occupait Kaboul, descendit sur l'Hindus à la fin de l'année 1397 et assiégea Multan. Timour lui-même ne quitta Samarcande qu'en mars 1398 ; il se rendit « à travers la ceinture de pierre du

(1) V. *L'Inde musulmane*, tome II.

monde » sur le fleuve à Attok, endroit où Jalal-ud-din l'avait déjà franchi devant Gengis-Khan. Rejoint par son petit-fils qui avait pris Multan, Tamerlan s'empara de Firozabad auprès de Delhi devant laquelle il égorgea de cinquante à cent mille prisonniers, n'épargnant pas plus les Hindous musulmans que les autres. Les cruautés de ses hommes firent le vide devant l'armée. Les habitants s'enfuyaient dans les jungles. Delhi résista de son mieux sous l'énergique commandement du sultan Mahmoud Tughlak et d'Ikbal-Khan. Les deux chefs abandonnèrent à la fin, ville, femmes et enfants pour se réfugier dans la montagne. Delhi fut mise à sac sans merci. L'ouléma avait bien essayé d'offrir une forte rançon, mais ne put réunir la somme fixée. La cité fut entièrement pillée, sauf le quartier habité par les prêtres musulmans et les seyyids descendants du Prophète. « Quoique je fusse résolu à sauver Delhi, je ne pus y réussir, car c'était la volonté de Dieu que cette calamité tombât sur la ville ! » dit Timour dans ses Mémoires.

Quinze jours se passèrent en fêtes et en réjouissances dans la cité dévastée en l'honneur du Terrible Boiteux proclamé empereur des Indes. Puis le Khan, se rappelant qu'il était venu porter la guerre sainte dans l'Hindoustan, se porta sur Mirat qu'il rasa, sur Hardwar où l'attira la réputation d'une image de la Vache sacrée qu'on y conservait. Le chef nivela les murailles de la ville, massacra les habitants. Ce fut une immense tuerie le long du Gange jusqu'à ce que le Champion de la Foi trouvât sa mission suffisamment remplie. Il se prosterna devant Dieu, le remercia, car son but avait été de combattre l'infidèle, « besoin qui est une loi pour le vrai croyant, aussi nécessaire pour lui que le lait

d'une mère pour un nourrisson, et dont l'assouvissement est un signe de la grâce ».

Après avoir combattu dans les vallées de l'Himalaya et détaché un parti sur Lahore, Tamerlan finit par disparaître dans les montagnes afghanes, obligé de retourner à Samarcande par suite de l'activité déployée contre lui par l'Ottoman Bajazet. Le Khan était de la tribu des Ouzbeks qui avec lui avait étendu sa suprématie sur l'Asie antérieure. Mais l'héritage mongol lui était disputé par d'autres tribus puissantes comme les Tatars et les Ottomans. Tamerlan pour assurer la domination politique de sa race eut donc à vaincre ces derniers, bien qu'ils fussent musulmans comme ses propres sujets. Il ne devait y avoir qu'un seul maître, disait-il, et dans le khalifat reconstitué temporellement, il ne devait y avoir qu'un seul empereur.

Destruction des rivaux musulmans. La Horde d'Or. — Dans la dissolution du Khanat mongol, la Horde d'Or, empire musulman, avait gardé une grande puissance avec les successeurs de Baty (1). Mais les dissensions intestines affaiblirent bientôt le Kiptchak dans lequel agissaient à leur guise les chefs tatars. Le trône de Saraï était convoité par de nombreux compétiteurs qui soutenaient leur cause les armes à la main, ce dont profitaient leurs ennemis russes pour s'affranchir du joug musulman. En 1380, Mamaï-Khan avait même subi une défaite complète de la part du Moscovite Dmitri-Donskoï. Mais avec le développement de la puissance ouzbek, la situation fut bientôt rétablie.

Déjà Tamerlan avait aidé l'un de ses favoris nommé

(1) V. *Russie Musulmane*, tome II.

Tokhtamych, réfugié près de lui vers 1375, à se rétablir à la tête du Kiptchak. Ce général avait fait périr Mamaï, avait soumis à son maître les territoires vassaux de la Horde d'Or et poussé jusqu'à Moscou qu'il avait mis à feu et à sang. Mais le favori voulut se rendre indépendant dans son nouvel empire. De 1387 à 1399 une série de guerres eurent lieu entre lui et Tamerlan depuis la Caucasie jusque dans le sud de la Sibérie. Le rebelle finit par périr assassiné. Les hordes de Tamerlan saccagèrent le Kiptchak, continuèrent leur marche vers l'Occident, ravageant les campagnes sans merci. Moscou était encore menacée d'une invasion aussi terrible que celle de Baty. Les Asiatiques atteignirent Eletz sur le Don, mais s'arrêtèrent subitement et rebroussèrent chemin vers la mer d'Azof. Habitués aux riches butins de la Boukharie, rêvant de Constantinople et de l'Egypte, ils trouvaient sans doute que les steppes désertes et les profondes forêts de la Russie n'offraient qu'une maigre proie. Peut-être encore leurs généraux, cherchant à reconstituer l'ancien khalifat arabe, tendaient-ils à concentrer leurs armées vers l'Asie Mineure. Quoi qu'il en soit les Ouzbeks se dédommagèrent de leur recul par le sac d'Azof dans lequel les marchands égyptiens, vénitiens, gênois, catalans, biscayens, avaient accumulé de grandes richesses (1395) (1). A la suite du passage de Tamerlan qui détruisit Astrakhan et Saraï, la Horde d'Or se divisa en un certain nombre d'Etats, ceux de Kazan, de Saraï, des Nogaïs, de Crimée, facilitant ainsi le « rassemblement de la terre russe » par les tsars de Moscou.

La victoire de Tamerlan avait une autre conséquence

(1) Rambaud, *Histoire de la Russie.*

pour l'Islam. La Horde d'Or où régnait la descendance de Gengis-Khan avait conservé le principe de la loi laïque dans l'État, opposé à celui de la théocratie défendu par le Khan Ouzbek. Avec Tokhtamych disparaît en 1399 le champion de l'état laïque séparé de toute influence religieuse. Désormais la théocratie de l'Islam est maîtresse en Orient avec le souverain élu par le parti prêtre, Tamerlan.

Les Ottomans(1).— Une tribu turque rivale des Ouzbeks avait étendu son pouvoir en Asie Mineure. A la suite d'une révolte de Baghdad qui fut noyée dans le sang, une querelle de frontière mit Tamerlan aux prises avec le chef des Ottomans, Bayezid Ilderim (l'Eclair) ou Bajazet. Ce dernier soutint les prétentions du Turcoman Youssouf du clan du Mouton Noir pendant qu'auprès de Timour accouraient les Seldjoucides et les princes d'Asie Mineure dépossédés par les Ottomans. Le Khan qui avait fait trembler la Russie tourna ses armes contre Bajazet.

Dans la première ville frontière dont il s'empara, Tamerlan fit enterrer vifs quatre mille Arméniens qui l'avaient défendue, tuer Ertogrul, fils du sultan ottoman (1400). Après avoir détruit Baghdad, il alla faire une incursion en Syrie, écrasa les Mameluks à Alep (1400), à Damas (1401), s'empara des forteresses les unes après les autres, en massacra sans pitié les défenseurs. Puis Timour revint en Anatolie, rencontra à Angora les troupes de Bajazet (20 juillet 1402). Ce fut une lutte terrible entre les deux soutiens de la foi islamique. L'Ottoman fut vaincu et pris. Suivant certains

(1) Pour l'origine et la fondation de cet empire, voir plus loin, *Les Sultans ottomans.*

historiens, Timour traita le sultan avec honneur, aurait sans doute fini par le remettre en liberté si le chagrin n'avait emporté Bajazet. D'après une autre version, moins sûre, le Khan aurait fait enfermer le vaincu dans une cage de fer ; de désespoir le malheureux roi se serait donné la mort dans sa prison.

Tamerlan n'en voulait pas particulièrement à la maison de Bajazet. Après sa victoire il restaura dans ses États Soliman, le prince héritier du défunt. C'est que le Khan se posait en souverain de l'Islam, ne voulait pas exterminer les Musulmans pourvu qu'ils reconnussent son autorité. Pour lui les Ottomans devaient être les remparts de la religion contre l'Europe ; aussi après sa victoire sur eux, les laissa-t-il en paix.

La fin de Tamerlan, champion de l'Islam. — Le Khan Ouzbek s'était débarrassé des tribus mongolo-turques dont les chefs auraient pu rivaliser avec lui. Les Djagataïdes, les princes de la Horde d'Or, les Sultans ottomans avaient disparu ou reconnaissaient son autorité. Il restait à Timour pour accomplir son œuvre de se faire accepter comme suzerain par les Arabes et les Byzantins. Il envoya des ambassadeurs ordonner au sultan mameluk égyptien de frapper la monnaie en son nom, au souverain de Byzance de lui payer le tribut promis aux Ottomans.

Pour appuyer ses prétentions, Timour revint sur les côtes de Méditerranée, après avoir restauré les émirs seldjoucides et fondé la dynastie du Mouton Blanc sur l'Euphrate pour contrebalancer celle du Mouton Noir. Il opposait ainsi les princes les uns aux autres pour mieux régner et assurer sa marche en avant. Le Boiteux mit le siège devant Smyrne défendue par les che-

valiers de Rhodes. Les canons chargés avec la tête des malheureux capturés lançaient dans le port cette nouvelle sorte de boulets. A la suite de ses victoires, le Khan reçut la soumission des Gênois, des habitants de Chios et de Lesbos.

Les souverains d'Europe lui adressaient leurs félicitations ; une ambassade envoyée par Henri III d'Espagne se rendait à sa cour ; le conquérant allait jouir de son triomphe. Deux millions de Tatars attendaient l'ordre de se jeter sur la Chine dans une grande migration-retour vers cet Orient dont la race était sortie ; les Musulmans se préparaient à renverser dans la poussière les temples et les idoles, à contraindre la population entière du monde à embrasser l'islamisme, lorsque la mort vint arrêter ces projets et mettre en peu de jours au tombeau cet homme dont la cruauté raisonnée avait répandu la terreur chez toutes les nations de l'Asie. Ses dernières paroles furent, en congédiant ses fils et ses émirs : « Allez, vous n'aurez plus d'autre audience de moi ici-bas. Je vais moi-même comparaître à celle d'Allah ! » Et il répéta sa maxime favorite tirée du Coran : « Nous sommes de Dieu et nous retournons à Dieu (1). » Puis il expira.

Si Tamerlan faisait rouler les têtes aux pieds de son cheval, il semble qu'il ne fut pas cependant une brute sanguinaire. Ces cruautés devaient d'après lui déterminer la soumission et la conversion des peuples à conquérir, éviter les révoltes par crainte de représailles (2). De plus Timour était un homme éclairé qui voulait transformer les Tatars et l'Orient tout entier par la

(1) Lamartine, *Histoire de la Turquie.*
(2) A comparer les méthodes allemandes et unionistes turques actuelles.

civilisation. Il avait étudié les différentes religions qu'il connaissait. Dans tous les carnages, dans tous les massacres, il épargnait les lettrés, les savants qu'il entraînait à sa cour pour y tirer parti de leur savoir. Le Coran lui avait paru le livre sacré le plus raisonnable, le plus capable de faire admettre l'amour du bien et de la vérité par les tribus superstitieuses. « Mahomet fut le révélateur, Timour le conquérant du déisme », dit Lamartine (1).

Rallié à l'islamisme, poussé par les moullahs (prêtres), ses conseillers religieux qui rêvaient de restaurer le khalifat arabe — « dont le centre aurait été placé près des tombeaux des martyrs Hossein et Hassan à Samarcande » — mais philosophe indépendant, Tamerlan reconnaissait dans le christianisme une des sources pures du Coran, se rendait compte du travail effectué par la pensée des autres peuples que les Musulmans ; il tendait à réunir sous sa bannière les trois cultes auxquels l'Islam devait sa morale, son essor, sa civilisation. Cependant le Terrible Boiteux restait avant tout un fervent sunni orthodoxe, car il sentait que les nomades, ses sujets, auraient eu une foi vite affaiblie par la pratique de la philosophie religieuse.

Le propre de ces États créés par la guerre est de décliner rapidement à la mort de leur fondateur. De même que l'influence personnelle de Mahomet avait entraîné les Arabes, de même la personne de Timour était le centre de l'empire. Lui mort, l'armée tatare, qui formait en somme la nation, resta sans âme et sans corps. Dès que l'homme aux grands desseins fut disparu, le khanat tomba promptement en lambeaux. Le fils du

(1) Lamartine, *Histoire de la Turquie*, p. 320, livre 8.

conquérant, Chah Roukh, puis Oulougbey, protecteur des artistes, assassiné par son enfant Abd ul Latif, lui succédèrent sur le trône de Samarcande. Les derniers Timourides vécurent sans grande gloire. Comme leur ancêtres ils entreprirent de fastueuses constructions, d'importants travaux publics, favorisèrent la littérature turque, mais de même que celle des Mongols, la civilisation ouzbek n'eut rien de personnel. Elle ne fit que continuer la tradition arabe et persane. Il ne resta bientôt des possessions de Timour qu'un petit royaume dans les monts afghans où un prince de sa race garda le souvenir de ses ancêtres. De là partira en 1494 le féroce Babour, celui qui posera dans l'Inde la première pierre de l'empire des Grands Mogols (1).

Si les Timourides ne purent tirer parti de leur héritage, empire trop hâtivement construit de parties disparates, l'œuvre du conquérant ne resta pas stérile. Le génie de Tamerlan avait uni l'Etat turc à la théocratie musulmane. Yassak et Coran étaient dorénavant la « consigne » des tribus. Cependant les prêtres gardaient l'autorité spirituelle dont le Khan avait besoin pour être l'imam successeur des khalifes arabes. Pour que les Turcs emploient l'Islam comme une arme dont ils ont compris la valeur pour la réussite de leurs desseins, il faut que les souverains réunissent entre leurs mains la double autorité spirituelle et temporelle. Les Mongols, les Ouzbeks de Tamerlan ont abaissé les royaumes puissants d'Asie Mineure, favorisé l'expansion de l'islamisme ; profitant du travail effectué par leurs frères, d'autres Turcs vont recueillir l'imamat du dernier Abbasside ; ainsi les Ottomans deviendront les successeurs des Arabes dont Mahomet avait voulu faire la race dominatrice du monde.

(1) V. *L'Inde musulmane*, tome II.

II. — L'Etat ottoman héritier de l'imamat.

L'apparition des Turcs ottomans. — La dispersion des Turco-Mongols après l'option des Khans pour la Chine avait facilité le développement particulariste des tribus. Pendant que les Ouzbeks se groupaient autour de Samarcande et de Boukhara, une autre fraction, celle des Ottomans, prenait en Asie Mineure une influence grandissante. Au temps où les Turcs s'infiltraient dans l'empire arabe, une fraction détachée des Kaï était entrée au service des Seldjoucides de Roum, sous les ordres d'un nommé Ertogrul. C'était l'époque où les nomades, poussés vers l'Ouest par les convulsions intérieures de l'Asie centrale, cherchaient les pâturages nécessaires à leurs troupeaux, tendaient à retrouver leur place dans les civilisations voisines de leur habitat. Dans cette recherche d'un équilibre nouveau, seuls les forts subsistaient. Les faibles disparaissaient ou étaient repoussés dans les steppes dont ils sortaient. C'était donc de rudes hommes de guerre que ces Kaï restés en Asie Mineure, comme bande organisée plutôt que comme tribu. Les Seldjoucides les employèrent immédiatement sur leurs frontières occidentales.

L'empire romain d'Orient devenu empire grec de Byzance s'étendait alors du Tigre à l'Adriatique, de la Scythie à l'Ethiopie, mais n'était plus qu'un fantôme d'Etat sous des fantômes de rois, tellement le luxe, le relâchement des mœurs avaient fait dégénérer la discipline et la valeur de l'ancienne liberté romaine. De grandes guerres pour la suprématie s'engagèrent entre les Byzantins et les Seldjoucides. A la suite des conquêtes d'Alp Arslan, de l'irruption des tribus turques

amenées par lui, les campagnes occidentales d'Asie Mineure se parsemèrent de villages habités par ces guerriers au milieu d'autres agglomérations peuplées de Grecs. Naturellement Musulmans et Chrétiens orthodoxes ne pouvaient rester en paix, les uns à côté des autres. C'était pour les Turcs, autant de prétextes pour guerroyer ; seul les retardait dans leur marche le petit nombre de leurs soldats.

Parmi les envahisseurs, la petite fraction de Kaï, commandée par Ertogrul, s'était déjà distinguée, et, en récompense des services rendus, le sultan seldjoucide d'Iconium, Ala ed-din Kaïkobad, avait conféré au chef vers 1285 le fief de Seuvud et les pâturages d'été du mont Toumanidj au sud de Brousse. En 1288, le fils d'Ertogrul, Osman, s'empara de Karadja Hissar (687 de l'Hégire), après avoir fait tomber les uns après les autres les châteaux forts établis par les Grecs sur les marches de l'empire seldjoucide. Pour le récompenser, Ala ed-din III lui décerna le titre de prince, lui envoya les insignes caractéristiques de la dignité, soit un drapeau, une queue de cheval et une timbale (1289). Cette date de 1289 fixe la création véritable d'un nouvel empire : depuis Osman, les princes de sa race sont de véritables souverains portant le titre de sultan (1). Lorsque les Seldjoucides disparurent devant les Mongols, et avec eux les liens de suzeraineté qui les unissaient aux Ottomans (2), les descendants d'Ertogrul jouirent de la

(1) Sultan, mot arabe signifiant force, employé dans le Coran. Ce titre était pris par les khalifes abassides quand ils faisaient allusion à leur pouvoir temporel seul. Les Turcs seldjoucides héritèrent du titre et du pouvoir au déclin du khalifat comme nous l'avons vu.

(2) Ottomans de Othman, autre notation d'Osman qui a donné Osmanlis.

même indépendance que les autres principicules d'Asie Mineure. Mais ces Turcs Kaï portaient en eux le génie de la race qui avait déjà causé les antiques prouesses des Houng-Niou et de leurs fils. La tradition qui avait lancé Gengis-Khan à lutter pour la reconstitution de l'empire turco-mongol parlait en eux ; les Osmanlis possédaient la flamme sacrée qui fait la supériorité d'un peuple sur tous les autres.

Orkhan. L'Islam turc. — La lente infiltration des Turcs dans le khalifat arabe aurait sans doute fini par en transformer les destinées, mais la guerre qui précipite la marche des civilisations ou les arrête définitivement, devait cette fois encore déterminer rapidement la disparition de l'influence des premiers Arabes et l'apparition d'un nouvel ordre dans le monde oriental. Si le Khanat mongol avait organisé pour un temps l'Asie centrale, il n'en régnait pas moins une anarchie grandissante en Asie Mineure, à mesure que s'affaiblissait l'autorité des héritiers de Gengis-Khan. Dans les riches provinces livrées à la cupidité des nomades, l'éternelle rivalité des clans s'affirmait. Chaque tribu évoluait vers une occupation du sol pour l'oppression et l'exploitation systématique des sédentaires.

De l'investiture d'Osman date la dernière commotion provoquée par l'éveil des Turco-Mongols dans leurs steppes. C'est une nouvelle vague d'hommes armés qui va rouler sur l'Orient, déterminant une nouvelle avalanche qui emporte l'Islam avec elle, le fait entrer dans une autre phase de son existence, lui donne le caractère qu'il a gardé chez les Turcs jusqu'à l'époque contemporaine.

Ce n'est plus la poésie enveloppante des premiers

Arabes, l'art, la science suivant les bandes armées, ce n'est même plus l'organisation méthodique, le raffinement des Mongols. Le Yassak, incorporé au Coran après Tamerlan et Bajazet, influencera maintenant les manifestations de la doctrine sur les peuples. Déjà les armées ne sont plus renouvelées par les contingents de sujets convertis ; la « consigne » n'est plus uniquement la religion. Les Arabes, sous l'impulsion de Mahomet, voulaient la suprématie d'un dogme, les Mongols celle d'un principe, les Ottomans celle de leur souverain. Dogme et principe sont des armes dans la main du chef. Comme tels, l'un et l'autre deviennent rigides, perdent l'ampleur, le libéralisme qui les caractérisait. L'esprit de l'Islam unissait la politique à la foi ; les Ottomans subordonnent cette dernière à la première. Ainsi la religion se rétrécit, se codifie, perd l'élévation primitive aux dépens d'une administration stricte.

Les armes des Osmanlis se tournèrent d'abord contre les Grecs. L'empire romain de Byzance avait une existence menacée par les turbulents voisins qui se succédaient sur ses frontières. Après celles des Arabes, des Seldjoucides qui s'étaient heurtés aux Fatimides d'Egypte et aux Croisés d'Europe, d'autres hordes, aussi guerrières, se rassemblaient aux confins du domaine des empereurs byzantins. Une série de combats força Andronic à abandonner Brousse à l'Osmanli Orkhan qui entra sans coup férir dans la cité dont il fit sa capitale.

Sous le règne d'Orkhan se manifestent déjà les nouvelles tendances de l'Islam turc. Jusqu'à cette époque, les « Gens du Livre », notamment les Chrétiens, avaient joui de libertés assez grandes conservées sous toutes les souverainetés. Il semble que l'intolérance turque envers eux ait commencé à se faire jour au moment

de l'expansion ottomane, notamment lors de la prise de Nicée. Seuls, d'après le Coran, pouvaient être immolés et pillés les païens et les idolâtres. Ces derniers commençaient à se faire rares. Or les soldats voyaient dans la guerre les résultats tangibles ; ils voulaient s'enrichir aux dépens de ceux qu'ils soumettaient à leur volonté. Les prêtres désiraient en plus développer le prosélytisme, convertir à l'Islam de nouveaux fidèles. Les exigences des imams et des troupes forcèrent le sultan à persécuter les Chrétiens devenus ses seuls ennemis. De plus si les premiers « Gens du Livre » rencontrés par les Arabes en Syrie les accueillirent favorablement, il n'en fut pas de même dès que les Ottomans se heurtèrent aux grandes puissances chrétiennes d'Europe. A la suite des combats, des violences réciproques, la haine devint vivace, grandit, et la rivalité politique créa l'intolérance religieuse. Ainsi se fit une des transformations les plus nettes de l'esprit islamique.

Le frère d'Orkhan, Ala ed-din, son ministre, fin diplomate, voulut renforcer l'autorité du souverain et fit prononcer la prière en son nom. C'était la première mainmise sur l'imamat, mais la volonté des Ottomans n'était pas suffisante pour imposer leur manière de voir au monde musulman. Orkhan ne descendait pas du Prophète, n'était même pas l'héritier de Maowiya ni d'Aboul Abbas. C'était le prodrome de ce qui allait se passer en 1517, mais la tentative était prématurée. Cet Ala ed-din qui réglementa les monnaies, le costume des Osmanlis, affirmant ainsi son vouloir de créer un état militaire organisé jusque dans les moindres détails, fut le fondateur de cette fameuse infanterie des janissaires (1) dont le courage aveugle devait pendant des

(1) Janissaires (nouveaux soldats en turcs). Ces soldats por-

siècles donner aux Turcs la supériorité sur les champs de bataille. Les janissaires étaient recrutés parmi les enfants enlevés aux Chrétiens comme jadis les khalifes de Baghdad avaient formé leurs gardes prétoriennes avec de jeunes esclaves turcs. A côté de ces réguliers, les vassaux mettaient en ligne des bandes de cavaliers qui poussaient au loin des reconnaissances et portaient de toutes parts la terreur des Turcs.

A cette armée remarquablement organisée, le souverain joignait une diplomatie raffinée digne d'Attila et de Gengis-Khan. C'est ainsi qu'Orkhan, qui semble avoir eu des vues justes sur la situation de l'Asie Mineure, essaya de se concilier l'empereur grec pour opérer de concert avec lui et faire cesser l'anarchie régnant de tous côtés. En 1333 après avoir fait sa paix avec le Byzantin, l'Osmanli épousa une princesse grecque, fille de Cantacuzène (1347). C'était s'allier avec une des plus grandes puissances d'Asie Mineure, mais par contre, pour empêcher le parti prêtre de trouver mauvais ce rapprochement avec les infidèles, Orkhan s'empressa de favoriser les confréries religieuses musulmanes, comme les Seldjoucides avaient fait pour les derviches tourneurs de Perse. Il ordonna même à ses janissaires d'entrer dans l'ordre d'Hadji Bektach. Les Turcs, nomades comme les Arabes, avaient facilement embrassé l'islamisme ; leurs chefs comprenaient ce que la religion pouvait ajouter de force à l'autorité d'un prince entreprenant. Orkhan mourut en 1360 après avoir réuni sous sa bannière toutes les tribus turques d'Asie Mineure.

taient au bonnet une cuiller, qui les distinguait des troupes non entretenues par le sultan qui les nourrissait. Leur point de rassemblement était l'oudjak, la marmite, et leurs grands officiers portaient des titres rappelant les fonctions de la table.

L'expansion ottomane. — L'expansion des envahisseurs se poursuivait aux dépens du patrimoine des Byzantins. Les Arabes n'avaient pu franchir le Bosphore, car la Ville était alors invulnérable. Mais les peuples naissent, vivent et meurent comme les individus. La cité qui jadis avait détourné vers le Sud le flot musulman, n'était plus assez puissante pour servir de digue à l'invasion ottomane. De leur côté les Osmanlis, en face des royaumes arabes d'Egypte, trouvaient un débouché plus largement ouvert dans l'empire romain d'Orient affaibli par les guerres continuelles, les Croisades, et dégénéré en de futiles discussions intérieures. Aussi bientôt les successeurs d'Orkhan, l'époux d'une princesse grecque, franchirent-ils les détroits ; leurs armées retrouvèrent en Europe les traces laissées par leurs frères de sang dont les hordes étaient parvenues jusqu'à l'Adriatique. Seule resta intacte sur la digue brisée, comme un témoignage de la splendeur déchue, Byzance, dernier phare de la civilisation antique au milieu de la marée asiatique montante.

Le premier Osmanli à porter le fer musulman sur la terre d'Europe fut un des fils d'Orkhan, Soleiman Pacha qui, sous le règne de son père, s'empara de Gallipoli en 1357, donnant aux siens une base solide d'opérations sur le continent voisin. Son frère Mourad I[er] s'empara d'Andrinople dont il fit sa capitale, puis de Philippopoli, tandis que la croisade prêchée par le pape Urbain V venait échouer dans les flots de la Maritza. La République maritime de Raguse, moyennant le payement d'un tribut annuel, se voyait accorder le protectorat ottoman. La Roumanie, la Macédoine, l'Albanie, la Bulgarie, tombaient après de durs combats sous la domination turque. Dans la bataille de Kossovo

(1389) où les Bosniaques, les Serbes et les Bulgares furent complètement défaits, Mourad perdit la vie. En Asie Mineure le royaume de Koutahia et la Caramanie avaient été soumis par le sultan.

On était loin désormais de la petite fraction des Kaï vassale des Seldjoucides qui guerroyait contre les châteaux forts des marches byzantines. Un véritable État était né, avec une capitale grandiose en Europe, Andrinople, dont l'éclat passé allait briller encore sous ses maîtres nouveaux. C'est l'époque où de l'anarchie laissée par les sanglantes invasions mongoles sortent des peuples jeunes qui s'organisent, marchent à leur développement, cherchent dans le choc brutal de la guerre à faire jaillir l'étincelle qui ranimera le flambeau vacillant de la civilisation. En Europe les Hongrois, en Asie les Ouzbeks grandissaient, s'opposaient enfin à la marche jusque-là victorieuse des Osmanlis.

Le fils de Mourad, Bajazet (Bajazid Ier, 1347-1403) succéda à son père en 1389. La soumission de l'Asie Mineure, de la Bulgarie, de la Serbie, de la Macédoine, son courage personnel, valurent au sultan le surnom d'Ildérim, la Foudre. En 1396, les Ottomans se heurtèrent devant Nicopolis aux Hongrois qui marchaient vers le Sud. Le roi Sigismond, malgré ses alliés Polonais et Français, fut complètement battu. Vainqueur en Europe, vainqueur en Asie, Bajazet allait se débarrasser de l'enclave byzantine dont il faisait et défaisait à son gré les empereurs, lorsqu'apparurent à l'Orient les hordes triomphantes de Tamerlan.

Le Terrible Boiteux (1) remporta un succès définitif sur l'Osmanli à la bataille d'Ancyre (Angora) en l'an-

(1) V. plus haut, Tamerlan.

née 1402. Bajazet mourut en captivité quelque temps après. Timour ne voulut pas cependant trop affaiblir les Ottomans, de peur que la foi commune n'en souffrît et que « sa victoire ne devînt la victoire des Chrétiens et ne causât la ruine de l'Islam en Europe ». L'Ouzbek se contenta de maintenir sa prépondérance en favorisant en Asie par une secrète politique les deux frères de Mohammed fils du sultan défunt, qu'il maintint dans l'héritage de son père.

Naturellement une série de luttes s'engagea entre les trois frères à la suite desquelles Mohammed ou Mahomet I resta seul maître de l'empire. Il trouva un grand nombre de difficultés à résoudre. L'occupation des territoires balkaniques, la protection accordée à la République de Raguse, attirèrent l'attention de la puissante Seigneurie de Venise (1), jusqu'alors prépondérante en Méditerranée orientale. La supériorité navale incontestée des Doges leur permit d'infliger en 1416 une terrible défaite aux Musulmans devant Gallipoli. En même temps les confréries religieuses d'Asie Mineure commençaient à s'apercevoir qu'en soutenant les sultans, elles s'étaient donné des maîtres qui ne cherchaient qu'à subordonner la religion à leur intérêt politique. Les derviches se révoltèrent donc. Mahomet I, qui avait abdiqué, remonta sur le trône pour parer au danger. Les rébellions furent noyées dans le sang ; les Hongrois du roi Wladislas furent repoussés, le prince lui-même tué au milieu du désastre de son armée.

La prise de Constantinople et ses conséquences. — Il restait encore dans le sultanat une enclave gênante

(1) V. *Histoire de l'Océan Indien*, dans *les Mouvements régionaux*, tome II.

dont les Vénitiens profitaient pour inquiéter les Turcs. La République de Saint-Marc, par de nombreux traités avec Byzance, se trouvait chez elle dans les Dardanelles, et bien qu'elle s'efforçât de se concilier les Ottomans dans l'intérêt de son commerce échangiste, elle n'en constituait pas moins avec ses flottes un danger permanent pour les conquérants. La Ville des Empereurs, dépossédée de ses anciens territoires, ne représentait plus qu'un anachronisme en Asie Mineure et devait exciter les convoitises de ceux qui lui avaient ravi sa puissance. Le premier soin de Mahomet II (1430-1481), monté sur le trône en 1451, fut de s'emparer de Constantinople. L'œuvre tentée par les khalifes arabes, par les Seldjoucides, fut accomplie par les Ottomans. La chute de Byzance promise par le Coran aux Musulmans eut lieu le 29 mai 1453. L'empereur Constantin XIII Paléologue périt en combattant. Constantinople devint la capitale de l'empire turc, de cet empire que Gengis-Khan avait voulu faire revivre.

La prise de Constantinople n'est pas un simple fait historique. Elle marque la date d'une évolution de la civilisation du monde. La culture grecque et latine s'était maintenue en Orient malgré toutes les invasions, avait par l'intermédiaire des Syriens chrétiens, fait des Arabes les continuateurs éclairés des savants antiques. Toute une civilisation nouvelle était née, s'était répandue en Asie antérieure, avait fait le tour du bassin méditerranéen, atteint l'Espagne, porté son influence profonde sur les sciences et les arts de l'Europe médiévale. Avec Byzance tombait la dernière représentation tangible de cet empire romain dont l'action avait si profondément transformé les destinées du monde, dont l'esprit continuateur de l'hellénisme avait porté la pensée à un si

haut degré de développement. L'Islam héritait de Rome, mais ce n'était plus la religion tolérante de la première époque, ce n'était plus la race poétique, compréhensive de Mahomet qui se substituaient aux représentants de l'antiquité. La race turque avait rétréci la doctrine par l'apport du Yassak. Chacune de ses tribus suivit la même évolution que les Ouzbeks, arriva à conclure comme Tamerlan le fit. Les successeurs de Bajazet échappés à la ruine avaient repris sa conception de joindre la consigne mongole à la doctrine arabe.

La prise de Byzance consacrait définitivement la puissance ottomane comme seule survivante à la tourmente soulevée par le passage du Conquérant Boiteux. Profitant de l'éloignement, puis du déclin des Timourides, les sultans devenaient les héritiers des empereurs grecs et des Khans turco-mongols. S'ils créèrent seulement un nouvel Etat sans contribuer par la science au développement de la civilisation, ce ne fut pas la faute de la religion, mais uniquement celle d'une race essentiellement pratique qui voyait dans la guerre une arme pour la suprématie, dans l'Islam un moyen de contrôle sur les pensées et les actions.

Que se serait-il produit si le dogme arabe niveleur et égalitaire, lors de la première épopée, avait fait tomber Byzance, atteint l'Europe alors occupée par des nations aux premiers stades de la civilisation ? Nul ne peut remonter le cours de l'histoire, mais il est probable que la simplicité de la doctrine aurait facilement conquis ces peuples d'Orient auxquels le christianisme vigilant des papes n'aurait pas servi d'armure comme en Occident ; l'esprit se perd devant les conséquences d'une telle conversion, alors que déjà le byzantinisme vieilli et dégénéré laissa si longtemps des traces sur les peuplades germaniques.

Au contraire, les Ottomans se présentaient devant une société déjà formée avec une religion diminuée, moins pure, avec une administration rigide dirigée vers l'exploitation cupide des infidèles soumis, avec un fanatisme moins religieux en son fond qu'extérieur, tourné vers tout ce qui n'était pas Musulman et soumis aux Musulmans. Les cruautés, les exactions, le poids du joug, causèrent fatalement une réaction des Européens contre les Asiatiques, alors que les groupements monothéistes, sujets des Arabes, vivaient généralement dans la paix et la prospérité auprès de leurs suzerains.

Aussi, la prise de Byzance marque un arrêt de la civilisation en Asie Mineure. Les lignes de communication avec l'Extrême-Orient sont coupées, les provinces qui jadis étaient en relations continuelles avec Damas et Baghdad, avec Samarcande et Boukhara, sont isolées maintenant et vivent de leur existence propre. Le déclin avait commencé depuis des années, mais Byzance restait le dernier phare depuis que les Timourides n'étaient plus. Ils avaient cherché à continuer la tradition spirituelle en favorisant les sciences, les lettres et les arts, mais leur dynastie s'était perdue dans les montagnes iraniennes. De même que souvent les continuateurs, au lieu de trouver des perfectionnements, arrêtent le développement d'une œuvre, de même les Osmanlis, uniquement tournés vers la guerre, ne surent pas comprendre le libéralisme cultivé d'un Mangou-Khan ou d'un Timour. Avec eux le principe civilisateur de l'Islam a perdu de sa force et c'est peut-être une des raisons pour lesquelles les Ottomans n'ont pu reformer le khalifat arabe (1).

(1) A l'heure actuelle encore, les régions où le prosélytisme musulman gagne le plus d'adeptes sont l'Inde (missionnaires hindous) et l'Afrique noire (Arabes ou noirs arabisés).

L'Islam puissance maritime. Venise. — Maître de Byzance et de l'Asie Mineure (1), Mahomet II reprit la guerre en Europe. Il soumit à nouveau les Balkans moins Belgrade, la Serbie en 1459, la Valachie en Bosnie en 1463. Pendant de longues années les Ottomans ravagèrent les marches de l'empire d'Allemagne, la Croatie, la Carniole, la Styrie, la Hongrie. Mais la prise de tous ces territoires entraînait une diminution du commerce, la rupture des voies de communication. Or de tous temps la plupart des guerres ont eu pour causes des raisons économiques. Il en fut de même pour celle qui s'engagea entre les Turcs et les Vénitiens.

Un certain nombre de villes d'Europe étaient alors en relations constantes avec l'Orient. Les Arabes ne fermèrent jamais les routes commerciales, au contraire favorisèrent le développement de l'industrie et du libre échange. Pise, Gênes, Raguse, Venise, se disputaient le monopole du commerce des épices, des marchandises précieuses venant des régions de l'Est. Par les conventions passées avec les Byzantins, avec les empereurs allemands, avec les papes, Venise, victorieuse de ses rivales,acquit une situation privilégiée en Méditerranée. Le Saint-Siège (2) interdisait aux Chrétiens toutes relations avec les Musulmans, mais la cité de Saint-Marc, jadis vassale de Byzance dont les légats avaient longtemps maintenu les droits sur l'ancien empire d'Occident en voie de destruction, tournée vers l'Orient, obtint le privilège exclusif de commercer avec les infidèles. Sous

(1) Il conquit Erzeroum sur la dynastie turcomane du Mouton Blanc, Trébizonde (1461) sur l'empereur David Comnène, la Caramanie et Konia.

(2) V. *La Croisade des Epices* ; *Les Mouvements régionaux* ; *L'Océan Indien*, tome II.

l'autorité avisée de ses doges, Venise fonda un véritable empire colonial dont les postes lui assurèrent le contrôle des routes maritimes. La diplomatie de ses ambassadeurs lui faisait accorder par les souverains des franchises et des privilèges. De la Crimée où ses marchands pénétraient la Russie tatare, à l'Egypte où les consuls de la Seigneurie étaient tout-puissants, Venise ouvrait le monde oriental à son commerce, envoyait ses agents jusque dans les provinces de Chine, songeait à faire de Constantinople le siège de son empire.

Mais les sultans ottomans n'avaient pas la même conception que les khalifes arabes. L'intransigeance des Turcs ne leur permettait pas de souffrir dans leurs Etats une puissance rivale. La politique d'équilibre de Venise n'agit pas longtemps sur l'esprit de ces guerriers. Déjà Raguse avait demandé le protectorat des sultans qui le lui avaient accordé. Les doges ayant soutenu les Byzantins dans leurs luttes contre les Musulmans, des Vénitiens ayant été trouvés parmi les derniers défenseurs de Constantinople, les Turcs arrêtés dans leur expansion vers l'Ouest par l'empire colonial de la Seigneurie, prirent prétexte des faits pour engager la lutte. Les premiers privilèges accordés en 1368 et 1384 furent dénoncés et l'état de guerre proclamé.

Pour combattre une puissance maritime, il fallait une flotte aux sultans. M. Poinsard énonce la théorie que des peuples nomades caravaniers deviennent facilement des peuples marins. Comparant les oasis avec les ports, la marche dans le désert d'après les étoiles avec la navigation, les Arabes qui essaimèrent des colonies musulmanes sur les côtes des îles de la Sonde, de la Chine, le long de l'Océan Indien, furent des nautoniers aventureux. Les Turcs suivirent leurs traces.

Maîtres de Gallipoli et de l'Asie Mineure, ils construisirent des flottes de guerre qui enlevèrent en 1475 les colonies gênoises de la Mer Noire et de la mer d'Azov, s'emparèrent de la Crimée. Les conquêtes de Bosnie, de Morée, firent concevoir l'idée d'un débarquement en Italie. Zante et Sainte-Maure furent enlevés, Otrante pris d'assaut le 11 août 1480. Venise évita cette fois le danger en faisant à Mahomet II des excuses pour la part prise à la défense de Constantinople. Les doges obtinrent même quelques avantages commerciaux pendant que les Ottomans enlevaient aux Gênois Chio, Ænos et Lesbos, assiégeaient Rhodes inutilement.

La politique insinuante de Venise ne put détendre la situation. La prise de la Morée et d'Athènes en 1460 par Mahomet II mit le feu aux poudres. La Seigneurie était directement menacée. Les Vénitiens prirent violemment l'offensive. Ainsi s'engagea une longue période de guerres (1646-1669) qui se termina par la ruine définitive de la République de Saint-Marc, déjà affaiblie par la découverte de la route des Indes par le Cap de Bonne-Espérance. Mais Venise fut la plaie au flanc de l'empire ottoman qui ruina cet Etat par une usure lente et continue, plus que ne le firent les Hongrois et les Autrichiens.

Après avoir pris à Venise Nègrepont, Argos, Lemnos, la Magne, l'Albanie avec Scutari, conquêtes reconnues par le traité de 1479, après avoir soumis la Roumélie, une partie de la Transylvanie, Mahomet II El Fatih (le Victorieux) projetait une grande expédition en Asie lorsqu'il mourut subitement le 3 mai 1481. Son règne avait vu la disparition de Byzance et l'affaiblissement de Venise. Maître des destinées de l'Asie Mineure, le sultan peut désormais songer à reformer le khalifat

arabe dont les Egyptiens prétendaient continuer la tradition.

La transmission de l'imamat. — Le fils de Mahomet II, Bajazet II (1447-1512) fut un de ces rois aux mœurs pacifiques dont l'existence surprend au milieu d'une dynastie guerrière. Il semblerait que l'empire ait besoin par moments de se recueillir pour que la guerre soudainement portée au règne suivant, produise des effets utiles au développement de l'Etat. Le sultan, protecteur des sciences et des arts, construisit des mosquées, des ponts, des routes, voulut administrer son territoire avec méthode. Mais le parti militaire et religieux ottoman, soutenu par les tendances, l'orgueil de la race turque victorieuse voulait faire du prince ottoman le Commandeur des Croyants. Ce que l'observateur prend souvent pour l'aboutissant d'une politique avisée d'un prince n'est souvent que la résultante du vœu unanime de la nation ; ou plutôt la volonté du souverain ne peut s'exercer efficacement que si elle concorde absolument avec celle de son peuple. C'est pourquoi, lorsqu'une nation n'est pas préparée à un mouvement voulu par le gouvernement, ce dernier doit par des moyens habiles favoriser dans le peuple la naissance de courants propices à l'orientation de sa politique. En Orient le khalife avait perdu toute autorité spirituelle et temporelle, mais dans chaque pays musulman d'importance, la dynastie régnante s'emparait des titres du pontife, cherchait à se faire reconnaître comme chef par la communauté islamique. Dans l'Inde, en Afrique du Nord, le souverain faisait dire la prière en son nom, se donnait l'appellation de Commandeur des Croyants. L'empire ottoman ne fit pas exception à la règle. Les

héritiers de Gengis-Khan, de Tamerlan, soutenus par l'unanimité des Musulmans turcs, après avoir réuni le Yassak au Coran, voulurent consacrer leur suprématie en devenant les successeurs des imams arabes. L'héritage en valait la peine, car si l'imamat était reconnu comme valable entre leurs mains, c'était le règne assuré de la race turque sur le monde musulman tout entier.

Malgré ses tendances pacifistes, Bajazet II fut obligé de continuer les entreprises guerrières de ses prédécesseurs ; il résolut d'abattre la puissance des souverains mameluks d'Egypte auprès desquels s'était jadis réfugié le dernier khalife abbasside après la prise de Baghdad par les Mongols. Cinq années de combats se terminèrent par une paix désastreuse (1491). De même Bajazet fut vaincu en Hongrie, en Carinthie, ses flottes détruites en Méditerranée. Ces défaites, malgré quelques heureuses incursions en Pologne, rendirent le sultan impopulaire. Aussi en 1512 les janissaires le forcèrent-ils d'abdiquer en faveur de son fils Sélim.

A l'avènement de Sélim la question de l'imamat se posait d'une manière grave. Les Egyptiens étaient encore puissants ; mais surtout en Asie antérieure, le parti chyite, devenu le maître de la Perse, envahissait les territoires ottomans, cherchant la suprématie. Jusqu'alors, continuant les traditions de tolérance mises en honneur par les Khans mongols, les sultans avaient favorablement accueilli toutes les sectes musulmanes. Cependant ils s'étaient ralliés au sunnisme parce que l'orthodoxie convenait mieux que le schisme à l'établissement du Yassak. Mais à cette époque une rivalité politique opposa les Ottomans aux Perses dont la religion officielle était le chyisme. Dès lors les sultans, pour maintenir leur autorité sur les croyants, par rivalité

avec les shahs dont l'enseignement gagnait en Asie Mineure, affirmèrent leur attachement à la doctrine orthodoxe de l'Islam. Se posant en défenseurs du sunnisme, de la tradition, ils ne pouvaient qu'attirer à eux, pensaient-ils, la faveur de tous les bons Musulmans.

Sélim I (1512-1520), après avoir réprimé les révoltes des membres de sa famille, combattit les dissidents. Il fit massacrer ou emprisonner 40.000 Chyites. En 1514 il vainquit même à Tabriz le Perse Shah Ismaïl, mais fut contraint par ses janissaires de retourner en Asie Mineure. Son premier soin fut de décimer les prétoriens mécontents. Il revint ensuite vers l'Est, prit Diarbékir, s'empara du Kurdistan. La situation devenue plus claire à l'Orient, le sultan se tourna enfin vers l'Egypte. En 1517, une prompte victoire fit passer l'Egypte sous la domination turque. La soumission de ce royaume entraîna la chute des villes saintes de l'Islam, La Mekke et Médine, dont les clefs furent envoyées à Sélim par le chérif de la cité du Prophète.

La prise du Caire par Sultan Sélim en 1517 a une importance considérable dans l'histoire de l'islamisme. Elle marque le passage de l'imamat traditionnel des mains des Arabes dans celles des Ottomans. Au moment de la puissance des sultans mameluks d'Egypte, ces souverains avaient rejeté les Croisés chrétiens en Syrie, repris Saint-Jean d'Acre. La puissance chrétienne en Orient était abattue en même temps par l'invasion turco-mongole. Mais les hordes asiatiques furent arrêtées par Kortouz, et le petit-fils de Gengis-Khan, Houlagou, taillé en pièces en trois batailles rangées par Sultan Beïbars. Ce souverain mit avec une extrême habileté ses victoires au service de sa politique. En 665 (1257) les Abbassides avaient fui Baghdad devant les

Tatars pour venir au Caire demander asile au sultan. « Vainqueur, Beïbars s'empressa de reconnaître la suzeraineté des réfugiés et fit proclamer khalife le fils d'Ed-Daher b-amr-Illah en remplacement d'El Motassem b-Illah mis à mort par ordre d'Houlakou (Houlagou-Khan). Mais en même temps le Caire devenait le siège du khalifat abbasside et tout pouvoir était perdu pour celui-ci. Ce n'était plus qu'une dignité purement spirituelle dont l'autorité s'exerça dès lors sous la protection des sultans d'Egypte qui tirèrent de l'investiture qu'elle leur donna un prestige précieux et une suprématie absolue et incontestée sur tout le reste du monde musulman (1). »

Ce que les Mameluks avaient su tirer de l'imamat abbasside, les Ottomans voulurent eux aussi le faire Depuis longtemps les Turco-Mongols avaient pressenti l'importance de l'Egypte, grenier à grains et zone de transit entre l'Orient et l'Occident.Beaucoup d'entre eux s'étaient rendus au Caire, à l'époque de Gengis-Khan (665-1257). C'étaient peut-être certains de ces émissaires, de ces agents que les Khans envoyaient à l'étranger se renseigner sur les ressources, les moyens, les défenses des pays susceptibles d'être conquis ! De nombreux mariages eurent lieu entre Tatars et princes égyptiens (2), indiquant les relations existant entre les familles souveraines. Tous ces Orientaux purent faire connaître aux Ottomans les dessous politiques de la cour d'Egypte. Aussi Sélim Ier, maître du pouvoir temporel, n'hésita-t-il pas à dépasser les visées de Beïbars, et à s'emparer

(1) Gayet, *L'Art arabe*, Paris, Picard, p. 117.
(2) Notamment, en 1326, Kalaoun épousa la fille du sultan Ezbek Khan et de nombreux Tatars vinrent à sa cour.

définitivement de l'imamat arabe qui devait, d'après ses plans, donner à sa maison la souveraineté spirituelle Il acheta donc l'imamat au dernier Abbasside.

D'après les hadiths, seul, un membre de la famille de Mahomet pouvait être imam. Mais l'Omeyyade Maowiya avait, en usurpant le pouvoir, déclaré le pontificat héréditaire parmi les siens. Les Abbassides, à leur tour, en montant sur le trône renversé des Omeyyades, proclamèrent que l'imamat ne devait pas être décerné par le choix de la communauté musulmane, mais être transmis par la désignation de khalife à khalife. L'achat de l'imamat par Sélim couronnait la série d'usurpations ; forts des déclarations faites par les souverains arabes, les Ottomans devenaient les héritiers des Abbassides. La théocratie musulmane érigée par Mahomet en pouvoir politique, régénérée par Tamerlan, avait dès lors, comme représentants sur la terre, les sultans turcs. C'était l'aboutissant de la lente évolution poursuivie au cours de guerres violentes et d'invasions terribles depuis l'éveil de la race dans les steppes mongoles, jusqu'à la prise de Byzance, celle du Caire, les deux flambeaux de la civilisation en Orient.

Mais au cours des usurpations successives, les membres des familles détrônées s'en étaient allés fonder des royaumes dissidents ; les peuples à peine soumis avaient recouvré leur indépendance ; profitant des schismes et des rivalités, des dynasties de princes, de gouverneurs, s'étaient détachées du tronc central. Au point de vue religieux, comme au point de vue politique, l'Islam s'était séparé en rameaux nombreux. Aussi le Commandeur des Croyants de Constantinople eut beau avoir le droit de battre monnaie, de faire prononcer la prière en son nom, son autorité réelle ne dépassa guère la zone

d'action de ses armées. L'Afrique du Nord, l'Inde, la Chine musulmanes restaient isolées en dehors de l'influence ottomane. Les Arabes refusaient de reconnaître pour imam un Turc, par rivalité de race. Aussi dès la mort de Sélim en 1520, les Syriens se révoltaient, les Arabes de l'Yémen et du Hidjaz s'agitaient, réclamaient pour un des leurs le titre d'Emir El Moumenin.L'imamat turc ne pouvait avoir qu'une influence locale ; la poussée furieuse des hordes turco-mongoles avait échoué dans l'œuvre réformatrice d'une théocratie universelle. L'histoire de l'islamisme n'est plus désormais que l'histoire d'une série de mouvements régionaux. Il faudra arriver jusqu'à l'année 1921 pour revoir une tentative sérieuse de nouvelle union générale islamique, dressée contre l'étranger chrétien.

CHAPITRE XII

LA TURQUIE MODERNE. — LES ABOUTISSANTS DE LA DOCTRINE TURCO-MONGOLE

LA QUESTION D'ORIENT.

Soliman Ier (1520-66) : *Point culminant de la puissance ottomane.* — Dès qu'il eut réduit la révolte des Syriens, le sultan Souleïman ou Soliman Ier se tourna contre la Hongrie. La bataille de Mohacz (1526) marque le point culminant de la puissance ottomane. La Hongrie tout entière entre les mains des Musulmans allait devenir pour de longues années le champ clos où le Croissant et la Croix allaient se rencontrer. Les Turcs atteignaient Vienne en 1529, mais ne pouvaient s'en emparer.

En Orient, Soliman s'emparait de Tabriz et de Baghdad sur la Perse (1532-1535) ; en Méditerranée le corsaire Khair-ed-din Barberousse prenait Corfou, détruisait à Tunis la dynastie des Beni Hafs pendant que les flottes ottomanes enlevaient quelques îles aux Vénitiens. De longues guerres avec l'Autriche et la Perse continuèrent sans rien de saillant que l'alliance de Soleïman avec François Ier. L'un et l'autre avaient comme ennemi commun la Maison d'Autriche. Le roi de France, vaincu à Pavie par les Impériaux, fit appel contre Charles-Quint au sultan ottoman. « En échange de son alliance il obtint du sultan, dit M. Bourgeois, les capitulations qui ouvraient au commerce français les routes de l'Orient. François Ier avait compris que les marchands pouvaient

passer où les missionnaires eussent été arrêtés, et qu'ils pouvaient être, dans les temps modernes, des agents précieux pour la civilisation européenne. Il suffisait de les introduire dans la place et de les protéger. Le Coran ne s'y opposait pas. Il prêchait la guerre, mais aussi la tolérance... »

Ces traités d'entente, ces capitulations renouvelées en 1604, en 1673 et en 1681, firent en deux siècles de la France la véritable protectrice du commerce européen dans l'empire musulman. Ses agents commerciaux, ses consuls, ses ambassadeurs furent alors les chefs de véritables colonies où les étrangers mêmes venaient trafiquer avec les Musulmans. La France avait ainsi pris la place jadis tenue par Venise et le libéralisme de la nouvelle venue ne faisait pas regretter l'intransigeance de l'autre.

De cette entente de François Ier avec Soliman Ier date l'origine de la politique traditionnelle de la France avec la Turquie. De ce jour la France devint la protectrice des Chrétiens en Orient par l'intermédiaire du Sultan-Khalife. La loi ottomane, c'est-à-dire le mélange du Yassak avec la loi coranique, faisait des rayas ou chrétiens des inférieurs dans l'empire. Mais grâce à la vitalité des races chrétiennes, grâce à l'énergie des Français, chargés de faire respecter près des Ottomans les droits de ces Chrétiens, les communautés non-musulmanes obtinrent peu à peu des sultans des privilèges considérables.

Le gouvernement ottoman a reconnu ainsi peu à peu une législation spéciale s'appliquant aux communautés non-turques et aux patriarcats. La constitution théocratique de l'Etat ottoman a été consacrée par la loi fondamentale du 7 dilhidjé 1293 dans ses ar-

ticles 3 et 11. « Le sultanat ottoman est en même temps le grand khalifat islamique. » Mais cette loi fondamentale, dans l'article 11, garantit le maintien des privilèges aux nationalités non-turques (par exemple le droit de juger les causes matrimoniales : validité, nullité du mariage, divorce et séparation), c'est-à-dire en somme l'existence d'une compétence permettant aux non-musulmans de régler leurs affaires suivant leur loi religieuse, puisque le Coran ne peut leur être appliqué.

Ces capitulations, ces privilèges existèrent jusqu'en 1921. L'accord franco-kémaliste du 20 octobre 1921 reconnut alors à l'article 6 que les droits des minorités seraient observés d'après le pacte national d'Angora et non plus selon les privilèges accordés par les sultans. Théoriquement, le pacte fait des Chrétiens les égaux des Turcs, mais comme pratiquement le Raya est inférieur au Musulman et ne peut être jugé d'après la loi coranique, les communautés non-turques perdirent ainsi non seulement leur caractère libre d'Etat dans l'Etat, mais le droit d'être juridiquement protégées par la France.

Par l'habile politique de François Ier, méconnue par la suite, les Français avaient pris dès 1540 la place jusqu'alors tenue par les Vénitiens. Venise d'ailleurs voyait diminuer son emprise sur les mers (1). Des rivaux énergiques, les Portugais, les remplaçaient peu à peu dans le monopole du commerce des épices, fermaient également la route des Indes aux navigateurs musulmans.

En réponse, les Vénitiens surent, par une diplomatie habile, agir sur le gouvernement ottoman. Aussi vers

(1) V. t. II, *La Croisade des Epices.*

1541, Khâdim Suleïman Pacha, gouverneur de l'Egypte, équipa-t-il une flotte de 70 voiles qui enlevèrent aux Portugais Diu dans le Gujarat, épisode de guerres sans fin entre les Musulmans et les Portugais en Orient. Venise, l'ennemie séculaire des Ottomans, ne put cependant se relever du coup mortel que lui porta la découverte de la route des Indes par le sud de l'Afrique. Ce que les armées du Croissant n'avaient pu faire, les nouvelles conditions commerciales l'accomplirent. Dès lors, après la prise de Chypre par les Turcs (1571), Venise perdit la suprématie dans la Méditerranée orientale où régnèrent seuls les Ottomans.

Ces différentes entreprises firent du règne de Soliman le Grand le point culminant de la puissance ottomane qui, sous ses successeurs, commença à décliner.

Causes du déclin de la puissance ottomane. — D'abord chef suprême des armées, le sultan, devenu chef d'Etat, commence à s'isoler dans son palais, à ignorer le monde extérieur, à se confier à des ministres dont les intrigues jointes à celles du harem livreront peu à peu le pouvoir aux caprices des oulémas (religieux) et des janissaires. La succession au trône étant mal réglée, les fils du sultan, nombreux par suite de la polygamie, s'entretueront jusqu'à ce qu'un seul survive et règne.

Autour du sultan, qu'était son peuple ? Parmi toutes ces hordes nomades que la nécessité faisait entrer en transhumance à la recherche des pâturages, des chefs étaient surgis au milieu des tribus, plus hardis, plus aventureux que les autres ; mais l'essor soulevé par leur venue ne pouvait être qu'un mouvement artificiel sans longue durée. L'espoir de piller les contrées voisines avait bien entraîné les tribus, mais ces dernières ne

pouvaient envisager un grand développement économique, ni une organisation uniforme et centralisée de la vie publique. Les Turcs, qui depuis 1453 s'étaient établis dans l'empire grec, étaient restés des nomades incorrigibles. « Ils n'avaient fondé ni un Etat, ni une ville, mais un camp ou une juxtaposition de camps. Dès qu'ils conquéraient un pays nouveau, ils n'y cherchaient que des ressources pour en conquérir d'autres (1). »

Lorsque les Turcs eurent ainsi conquis une partie de l'Asie et de l'Europe, ils apportèrent dans le nouvel empire la même incapacité des nomades à évoluer vers le sédentarisme qui avait jadis caractérisé les Arabes. Devenus les maîtres, ils restèrent, dans une civilisation plus raffinée, les nomades de cette civilisation, c'est-à-dire des guerriers et des fonctionnaires.

Le sultan partageait bien les territoires conquis en fiefs ou timars, à charge aux tenanciers de fournir un certain nombre de cavaliers à l'armée sur simple appel. Mais ces dons n'étaient pas héréditaires, à l'origine tout au moins. La guerre, la guerre sainte contre les infidèles surtout, restait la base, l'unique règle de ce peuple conquérant. De là, l'assimilation des Turcs et des peuples soumis ne pouvait se faire que dans les camps, c'est-à-dire n'existait pas puisque les jeunes Chrétiens dressés au métier des armes étaient convertis à l'islamisme (janissaires).

Cependant, malgré leurs qualités guerrières, avant même que leurs armées n'eussent été arrêtées à Vienne, les Turcs commencèrent à vouloir jouir de leurs fiefs. L'enthousiasme religieux de la croisade contre l'infidèle

(1) E. M. Bourgeois, *Manuel historique de politique étrangère.*

fit place peu à peu au désir égoïste de vouloir jouir des titres et des territoires conquis. Petit à petit les fiefs obtenus devinrent héréditaires, les janissaires se marièrent, eurent des enfants, les Turcs commencèrent à s'établir, à faire du commerce, lente évolution du nomadisme vers le sédentarisme.

Mais les nomades devenus cultivateurs ne réussirent pas pour la plupart dans leur entreprise. Si les grands propriétaires continuèrent à faire travailler leurs esclaves, les petites classes s'endettèrent et virent lentement leurs biens passer entre les mains de leurs anciens affranchis ou des sujets vaincus, tenaces eux, dans la vitalité de leur particularisme, à reprendre les biens dont ils avaient été dépossédés par la force. Les petits artisans turcs réussirent cependant dans leur genre de négoce transporté de la tente à la ville. Les méthodes séculaires ne s'améliorèrent pas, les enfants suivant la même routine que leurs pères. En outre l'attachement à une religion codifiée, rendue rigide par le Yassak, la consigne militaire turco-mongole, la haine des Arabes contre le conquérant ottoman, la méfiance des peuples conquis, des Chrétiens et des Juifs contre les fonctionnaires turcs prévaricateurs, autant de causes pour lesquelles s'accentua le déclin de l'empire ottoman.

L'Etat musulman turc, à peine né, s'était superposé à l'empire byzantin vieilli, remplaçant les moines par les oulémas, les prétoriens par les janissaires. Dès que l'empire turc cessa d'être un Etat uniquement tourné vers la guerre, vers la conquête, il ne fit que décliner, malgré les efforts de quelques sultans actifs et énergiques, lesquels tentèrent vainement de trouver des formules nouvelles de gouvernement. Ces intelligences se heur-

tèrent à la cheriat, loi religieuse conservatrice, et aussi au particularisme des non-Turcs, Musulmans ou Chrétiens, lesquels ont conservé jusqu'à nos jours leur espoir d'autonomie. Comme le dit Lamartine (*Histoire de la Turquie*, p. 426), le défaut d'homogénéité de race, de religion, de mœurs, de patriotisme dans cette vaste et confuse agglomération de sujets que la conquête donne mais qu'elle n'assimile pas si vite au peuple conquérant, fit résulter l'inégalité et par conséquent l'iniquité dans la condition civile des sujets opprimés par les pachas gouverneurs, et par suite encore la légitimité des revendications contre l'oppresseur.

Enfin ces sultans rénovateurs se heurtèrent à l'identité de la loi religieuse et de la loi civile, de la loi politique dans la constitution de l'empire théocratique. « Nul ne peut toucher à la loi pour la corriger sans paraître en même temps toucher au dogme invariable et éternel, vice organique des théocraties qui fait de tout progrès un sacrilège. » L'identité de la loi et du dogme a causé nécessairement l'état inférieur des Chrétiens dans l'Empire, laquelle infériorité nécessita dans les siècles suivant la conquête, l'intervention de l'Europe devenue puissante pour protéger les Chrétiens opprimés, et par la suite profiter de ces interventions pour soutenir ses intérêts économiques.

La Question d'Orient. — En effet les siècles qui suivirent le règne de Sélim II (1566-1574) furent marqués par des luttes perpétuelles avec les Autrichiens, les Perses, par des révoltes à l'intérieur, par des intrigues de cour et de palais. En 1664 la bataille de Saint-Gottard sur le Raab, le Koermend des Hongrois, arrêta définitivement les progrès des Ottomans

en Europe. Les puissances européennes qui jusqu'alors n'avaient espéré qu'endiguer les Ottomans, désormais attaquèrent sans répit les marches musulmanes. Mais en même temps commencèrent les querelles des nations occidentales. Ramassées sur elles-mêmes, mais divisées par des querelles intestines et des guerres meurtrières de frontières, ces puissances auraient rapidement pu rejeter les Ottomans en Asie, affranchir les nationalités asservies par eux ; mais le désir de ne pas voir attribuer à l'une d'elles la suprématie sur la Turquie créa par un jeu continu d'antagonismes cet état d'équilibre à la faveur duquel a pu jusqu'à nos jours se maintenir l'empire ottoman. Les diplomates ont résumé l'histoire des faits, les problèmes posés et les conclusions à intervenir sous le terme général de Question d'Orient.

Il y a toujours eu en Europe une question d'Orient depuis le jour où l'Europe a été menacée par les invasions venues de l'Asie, a fait remarquer M. Bourgeois. Depuis l'arrivée des Turcs au contact de l'Europe, les grandes puissances ont eu deux questions à résoudre, d'abord résister aux envahisseurs, ensuite les refouler hors des territoires chrétiens subjugués par l'Islam. L'ensemble a donné lieu aux gigantesques luttes qui ont fait se heurter l'un contre l'autre le Croissant et la Croix. La question s'est compliquée de l'espoir du partage de « l'Homme Malade », du protectorat des Lieux Saints du christianisme, et du problème de la route terrestre des Indes par la Turquie, qui donnait à l'Angleterre un intérêt direct à maintenir intact l'héritage des sultans.

L'évolution ottomane avait été favorisée par l'état de l'Europe au xve siècle. Quand les Turcs s'établirent sur le Bosphore, les papes firent appel, comme aux temps

des Croisades contre les Sarrasins, à la foi des nations et des rois de la chrétienté. Mais les souverains et les peuples n'écoutaient plus les conseils de ceux qui jadis leur donnaient des ordres. La Réforme avait divisé les forces du christianisme par un schisme radical. Les Russes orthodoxes se rapprochaient de l'Europe, mais leur venue ne faisait qu'augmenter le désordre et rompre davantage l'unité religieuse des anciens temps. Bien plus, au lieu de former de concert avec les autres rois des armées destinées à combattre les Musulmans, certains souverains, continuateurs de Saint Louis qui jadis envoyait des ambassadeurs aux Mongols, cherchaient à trouver chez les Turcs des alliés destinés à contrebalancer la puissance de leurs ennemis. François Ier, Louis XIV voulurent, par une entente avec les Musulmans, contrecarrer les projets des Autrichiens et des Russes. « L'invasion ottomane, dit M. Bourgeois, a pris fin en même temps que le duel séculaire des Bourbons et des Habsbourgs, la lutte des protestants et des catholiques en Europe... » La paix de Carlowitz (1699) marque l'arrêt de la vague nomade qui d'ailleurs ne rencontrait plus les steppes immenses favorables à sa course, trouvant devant elle un relief montagneux plus accidenté, et l'Autriche libre à la fin du XVIIe siècle de s'opposer à sa marche. Des nomades qui s'arrêtent ne peuvent longtemps se fixer ; ou ils doivent s'assimiler, ou ne pouvant avancer doivent reculer. Une question se posait pour l'Islam : les Turcs seraient-ils assimilés par l'Europe ou chassés en Asie ?

L'élément musulman est inassimilable au christianisme. Les XVIIIe, XIXe et XXe siècles virent donc les luttes gigantesques livrées par la Croix au Croissant pour rejeter ce dernier dans les régions d'où il était

sorti. Le prétexte fut la libération des Chrétiens subjugués, des rayas. Ces derniers, en principe, étaient égaux aux Musulmans devant toute l'organisation gouvernementale, ne devaient à l'Islam qu'un impôt spécial prévu par le Coran, le kharadj. Mais en fait, sous le despotisme des sultans, les Chrétiens n'étaient que tolérés dans l'empire. Ecartés de la vie politique, exploités par la soldatesque brutale des janissaires et des gouverneurs, ils ne formaient plus qu'un « troupeau » (rayas). La communauté musulmane était bien une démocratie, mais elle était devenue une aristocratie pour les catholiques et les orthodoxes réduits à l'état de tenanciers ou de sujets taillables et corvéables à merci. « L'inégalité politique, dit M. Seignobos, avait produit l'inégalité sociale », accentuée par les haines de religion.

Les puissances européennes, surtout la Russie et l'Autriche, prirent prétexte des souffrances des Chrétiens, de leurs droits à revendiquer, pour s'immiscer dans les affaires de l'empire turc. Ces interventions diplomatiques ou militaires justifiées par des faits ou prenant prétexte des souffrances endurées, ont fait obtenir aux Chrétiens une situation meilleure. Les rayas obtinrent des sultans des promesses de garantie pour leur religion, leur clergé et leurs églises. La France acquit le droit de protéger les catholiques d'Asie, la Russie les orthodoxes, c'est-à-dire presque tous les Chrétiens d'Europe.

En effet, depuis le jour où le tsar Vladimir avait un instant pensé à faire embrasser l'islamisme à son peuple, la Russie avait beaucoup évolué. Les successeurs de Pierre le Grand avaient poursuivi ses projets. L'expansion vers la mer libre, vers l'ancienne Byzance chère à tous les cœurs slaves par les souvenirs religieux qui

s'attachaient à l'antique venue chez eux de la foi orthodoxe, avait rempli le cœur des souverains moscovites du désir d'entrer un jour dans Tsarigrad, la ville des Tsars, Constantinople. La conquête lente mais sûre des steppes tatars, du Caucase, du Turkestan avait été le prologue de visées plus hautes et plus lointaines. En se créant des protégés en Asie Mineure, en réveillant l'esprit national des Slaves d'Europe soumis à l'Islam, en les aidant à former au sein du royaume ottoman des principautés soumises au sultan, puis évoluant vers l'indépendance, la Russie cherchait à rejeter les Turcs au delà du Bosphore, à reconstruire à son profit l'empire romain de Byzance. De là les guerres par lesquelles la Grèce, la Serbie, la Roumanie, la Bulgarie, affirmèrent leur personnalité.

Ainsi une triple action se manifesta. En Europe les peuples balkaniques, soutenus ou non par l'Europe, cherchèrent peu à peu à reprendre leur indépendance ; à Constantinople les puissances européennes rivalisèrent d'influence près du sultan ; en Asie les particularismes locaux des Arabes, des Kurdes, des Chrétiens tendaient en même temps à diminuer la souveraineté ottomane. Toute la politique des Sultans fut dirigée par le souci de diviser ces ennemis, de les opposer les uns aux autres afin de permettre à la minorité turque conquérante de conserver la suprématie en se formant une majorité avec les diverses nationalités hostiles ou indifférentes à la minorité récalcitrante. Telle fut la politique intérieure. A l'extérieur il en était de même ; le sultan s'efforçait d'opposer les puissances européennes les unes aux autres, y réussissait parfaitement d'ailleurs.

Une grande puissance, l'Angleterre, voyait avec inquiétude les progrès de la Russie en Orient. L'Angle-

terre ne désirait certes pas le renforcement de l'empire musulman puisqu'en d'autres temps elle interdit à Méhémet Ali et à Ibrahim d'Égypte de refaire, en s'imposant au sultan, un empire solide. Sans donc désirer une réorganisation de la Turquie, l'Angleterre se refusait à admettre les progrès de la Russie dans ces régions. L'Anatolie et la Mésopotamie sont la route directe de l'Inde par voie de terre. L'Hindoustan était déjà menacé au nord par les Moscovites maîtres du Turkestan et de Merv d'où ils pouvaient reprendre la route des anciennes invasions. L'Angleterre avait pendant tout le XIXe siècle combattu pour garder le monopole de la route maritime du Cap, ce n'était pas pour maintenant, à la place de « l'Homme malade », voir s'établir en Asie Mineure, au débouché de la Mer Noire, une puissance aux menées panslavistes. Toutes les fois donc que la Russie crut arriver à la possession des Dardanelles, elle fut arrêtée par l'Angleterre. La France, qui jadis avait entretenu des relations de grande amitié avec les sultans, fut entraînée dans le sillage de la Grande-Bretagne pour la défense de ses anciens alliés, pendant que l'Italie prenait pied en Tripolitaine et revendiquait ses droits sur les Lieux Saints.

Cependant une autre complication avait surgi. L'Allemagne, affermie dans son unité sous la conduite de la Prusse par les guerres de 1866 et de 1870, avait repris pour son compte les anciens projets de la monarchie des Habsbourg. Les Hohenzollern, pangermanistes faute de colonies, cherchèrent à ouvrir à l'Allemagne des débouchés vers le sud pour son commerce et son industrie. L'alliance franco-russe avait fait sacrifier par la France ses anciens amis les Turcs à son nouvel allié. Les menées de la Duplice — Allemagne, Autriche-

Hongrie — furent donc dirigées dès 1898 de manière à prendre la place libre, tant et si bien que, vers 1913, l'influence du Kaiser était prépondérante à Constantinople. L'occupation de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche avait été le premier pas fait vers l'Orient. La Deutsche Bank obtint la concession d'un chemin de fer de Constantinople à Baghdad et prolongements devant unir la Méditerranée au golfe Persique, route des Indes, première réalisation du programme pangermaniste d'Anvers et Hambourg à Salonique, Constantinople, Baghdad, jusqu'à Bassorah.

L'état d'équilibre qui depuis la paix de Carlowitz avait été maintenu en Orient par les rivalités, par les querelles des puissances européennes, avait abouti au début du xxe siècle à la mainmise de l'Allemagne sur le sultanat ottoman.Non contente de rejeter le Turc en Asie, suivant la deuxième partie du programme ancien, après l'avoir arrêté en Europe, la chrétienté à son tour, à la suite de la croisade commerciale et coloniale de ces dernières années, essayait de pénétrer le monde islamique par ses chemins de fer et par ses agences. L'Angleterre et l'Allemagne étaient aux prises pour la surveillance, la possession de la route terrestre des Indes pour lesquelles la République de Venise et le Portugal avaient jadis tant combattu. Pendant que le gouvernement de Berlin agissait à Constantinople, faisait inaugurer à Abd ul Hamid sa politique des chemins de fer qui par le chemin de fer de Baghdad, celui du Hedjaz, devaient lui permettre d'amener rapidement des troupes contre les minorités récalcitrantes et les Arabes révoltés — première étape du germanisme sur la route des épices — lord Curzon, vice-roi des Indes, plantait le drapeau britannique au fond du golfe Persique, étendait prati-

quement le protectorat sur Kouweit, Mascate, Oman, Aden et le Hidramaout, organisait les Arabes contre les Ottomans, politique habile qui dès 1915 devait porter ses fruits.

L'existence de la Question d'Orient avait jusqu'en 1914 sauvé la monarchie ottomane, malgré les guerres balkaniques. L'épuisement, les rivalités des Serbes, des Bulgares, des Grecs, avaient contribué bien plus peut-être que la valeur des généraux du Padishah à maintenir intactes les lignes de Tchataldja. Bien qu'Abd ul Hamid eût été détrôné par les Jeunes Turcs dès avril 1909, l'Islam se maintenait encore quelque peu en Europe ; le Croissant dominait Andrinople, la vieille cité des sultans ottomans.

Mais chez les Turcs eux-mêmes une évolution s'était produite. Une élite avait compris que l'empire devait marcher vers le progrès, ne pas rester dans la stagnation de la stricte obéissance à la loi-dogme. Pour éviter l'intrusion de l'Europe dans les affaires intérieures de la Turquie, il était nécessaire de rendre les sujets du sultan, Chrétiens ou Musulmans, égaux en droits et en devoirs. Les docteurs de la loi islamique admettaient cette théorie, puisque dès les premiers âges de l'Islam, la religion avait posé en termes stricts la théorie des droits de l'homme, celle de la liberté, de l'inviolabilité de la personne et de son domicile (1). Les oulémas ordonnaient la stricte obéissance à la loi seule, non au despote qu'ils condamnaient.

Parti de Salonique, le comité Union et Progrès (Ittihad ve Terakki) publiait, dès 1908, un programme politique plus libéral que la constitution ottomane de 1876. Les

(1) Léon Ostrorog, *Le Stamboul.*

principaux articles indiquaient l'égalité entre tous les citoyens de l'Etat, la responsabilité des ministres, le droit des Chambres à l'initiative législative, l'élection des deux tiers du Sénat par le peuple, la liberté de l'enseignement et des associations, le service militaire obligatoire et étendu aux non-Musulmans.

Par ces réformes, les Jeunes Turcs, qui déposaient en avril 1909 le despote Abd ul Hamid, espéraient sincèrement transformer la théocratie turque en un état constitutionnel moderne. Leur programme souleva l'enthousiasme non seulement en Asie, mais aussi en Europe.

Bientôt cependant le parti trouva des adversaires violents et nombreux. Tous les partisans de l'ancien régime, les hodjas, les religieux musulmans, défenseurs de la cheriat, de la loi civile et religieuse attaquée par les réformateurs, se liguèrent contre eux, jetèrent dans l'esprit des masses l'idée que le nouveau régime était contraire aux principes fondamentaux de l'Islam (1).

En même temps le prince Sabah ed-din, neveu d'Abd ul Hamid, avec la Ligue de l'Initiative privée et de la Décentralisation, demandait « l'extension des compétences » des autorités provinciales. Les Jeunes Turcs accusèrent alors le prince de favoriser les autonomies provinciales, permettant aux nationalités non-touraniennes, la majorité dans l'Empire, de développer leur particularisme aux dépens du pouvoir central. Le prince dut se soumettre, mais sa campagne permit de démontrer l'esprit dictatorial et centralisateur de ses adversaires. En effet, si avec les Jeunes Turcs les essais de

(1) D'après Mandelstamm, *Le Sort de l'Empire ottoman*, Paris, Payot, 1917.

constitution ne restaient plus tentatives, étaient devenus réalités, les nouveaux dirigeants s'étaient bientôt aperçus que ce libéralisme aboutissait à l'affranchissement des peuples maintenus avec tant de peine jusque-là sous le joug par les sultans. Par la force même des choses, le comité Union et Progrès devait donc revenir à l'idée du Turc, essence supérieure, oppresseur des non-Touraniens. Les Ahrars ou Libéraux n'eurent pas plus de succès que Sabah ed-din. Les Jeunes Turcs employaient d'ailleurs des moyens violents pour garder le pouvoir et se débarrasser des gêneurs. De libéral qu'il était au début, le club Union et Progrès aboutit au terrorisme.

D'ailleurs, auraient-ils pu réussir à entraîner la Turquie derrière eux ? La seule répartition par nationalités des députés au Parlement montre combien peu nombreux étaient les Turcs de race pure. Sur 275 députés élus, 60 étaient Arabes, 25 Albanais, 23 Grecs, 12 Arméniens, 4 Bulgares, 3 Serbes, 1 Valaque, 5 Israélites ! Si un véritable enthousiasme avait poussé alors les non Turcs à croire à la sincérité du mouvement révolutionnaire, il est certain que l'esprit d'autonomie bien connu des nationalités aurait bientôt repris tous ses droits.

De toutes façons, il était trop tard pour créer une Turquie extériorisée de l'influence européenne. L'Allemagne avait pris pied dans l'Empire ottoman. Les financiers, les ingénieurs, les militaires allemands, par une politique bien conduite de pénétration pacifique, appuyée par l'action directe du Kaiser sur la cour de Stamboul, avaient jeté leur emprise sur l'Asie Mineure. Etaient leur œuvre les voies ferrées d'Haïdar pacha à Eski Chehir et Angora, à Konia, d'Afioum Karahissar à Smyrne, enfin le Baghdadbahn lui-même, le fameux B. B. B. rêvé par les Pangermanistes. Les garanties

kilométriques et les zones commerciales réservées aux chemins de fer assuraient à l'Allemagne la suprématie en Turquie.

Aussi en 1914, ne faut-il pas s'étonner si la Turquie, malgré les sympathies certaines pour la France de son peuple moutonnier, habitué à suivre aveuglément ses bergers, se rangea aux côtés de l'Allemagne.

La Question d'Orient, transformée par la guerre 1914-1918, se pose maintenant d'une façon nouvelle. Il ne s'agit plus de rejeter les Turcs en Asie ; la question des nationalités, des particularismes de race et de religion, a atteint son paroxysme d'acuité. Avant d'étudier ces nouveaux problèmes, il est nécessaire de comprendre à quel point est parvenue l'évolution des idées dans le monde ottoman.

La Turquie et l'Islam moderne. — Au milieu des difficultés soulevées par la Question d'Orient, depuis ses origines lointaines jusqu'à nos jours, l'Empire ottoman avait été touché par les événements historiques qui avaient apporté aux grands peuples européens les constitutions républicaines ou libérales. Le cheikh Abd ul Hagk de Baghdad (1), membre de la Sainte Ligue Panislamique, disait dans un article : « Ce grand événement que vous appelez si improprement la Révolution française, notre Asie créatrice des religions l'aurait proclamé sans hésitation la religion de la raison universelle. Ce n'était point la révélation d'un prophète isolé, ni l'œuvre d'une seule génération ; c'était la grande explosion des vérités éternelles apportées par tous les

(1) V. *Revue du Clergé français*, 1er mars 1902 et 1er août 1914, « *Le dernier mot de l'Islam à l'Europe* » et « *L'Islam et la France en Orient*, de M. E. Bourgine.

apôtres et comprimées depuis des siècles dans la poitrine de l'humanité souffrante. Loin de nous d'approuver ses excès et ses violences populaires. Ce que nous relevons ici, c'est la parfaite conformité de ce grand mouvement avec les lointaines aspirations de nos peuples en Orient. Les vérités qu'il proclamait étaient les nôtres : le même Etre Suprême, la même raison universelle, la même souveraineté de droit que la logique des siècles et le génie d'une génération héroïque traduisaient en des formules pratiques (1). »

L'esprit de liberté qui, répandu en Europe parmi les nations, avait apporté aux peuples le libéralisme sous la forme de constitution, avait aussi touché la Turquie. Déjà le sultan Abd ul Medjid (2) (1838-1861) avait promulgué lors de son avènement tout un programme réformateur connu sous le nom de Hatti-chérif de Gulkane. Le souverain promettait à son peuple la sauvegarde de sa vie, de son honneur, de sa fortune, « régularisait le service militaire, supprimait les monopoles, garantissait la propriété, la justice des tribunaux, les héritages ». Mais en pays musulman ce n'est pas en un jour que les réformes s'accomplissent, surtout dans la Turquie traditionnelle et absolutiste. La mise à exécution des réformes projetées par Abd ul Medjid fut perpétuellement ajournée. La masse n'est pas dans ce pays d'accord avec l'élite, en matière d'éducation, comme en matière de gouvernement. La masse d'accord avec le clergé musulman, gardien traditionnel de l'union étroite de la religion et de la politique, ne veut pas s'européaniser, se moderniser. « Le souffle qui avait

(1) *Même revue*, E. Bourgine, *L'Islam et la France en Orient.*
(2) V. Lanier, *L'Europe*, art. *Turquie d'Europe*, et Louis Bertrand, *Les Ecoles d'Orient et les Écoles musulmanes*, p. 376, 395.

soulevé le peuple français vers un progrès idéal est resté sans force devant le calme des Ottomans figés dans leur doctrine absolutiste. »

Cependant l'élite comprenait avec raison que la Turquie devait périr devant l'expansion de l'Europe, si elle ne se modernisait, ne trouvait un moyen de concilier le Coran et les commentaires sacrés avec les tendances libérales actuelles. Cette élite intellectuelle, formée de jeunes gens ambitieux, instruits pour la plupart en Allemagne ou en France, ou tout au moins ayant fait un long séjour dans ces pays, forma le parti Jeune Turc, dans les rangs duquel vinrent se grouper tous les élèves des écoles européennes d'Asie Mineure. Les Jeunes Turcs voulaient-ils seulement donner une constitution à l'Empire ottoman, ou bien encore le « laïciser » ? Car répandre les sciences positives, les principes rationnels, les méthodes de libre critique de l'Europe, n'était-ce pas renouveler les efforts de ces philosophes musulmans jadis condamnés par le clergé orthodoxe de l'Islam ? « Les Jeunes Turcs, les Babis (de l'Inde), les nouvelles confréries, toutes les sectes de l'Islam sous des formes variées sont animés d'une même pensée, d'une même nécessité de progresser. Vers quel but ? Vers la civilisation chrétienne ? » Jamais, répond le cheikh Abd ul Hagk.

En effet, si du principe de Dieu unique, sur lequel repose l'Islam tout entier, on peut faire découler la morale la plus évolutive et la philosophie la moins spiritualiste, il ne faut pas en conclure que les Jeunes Turcs soient devenus des sceptiques. Ils cherchent à introduire les locomotives, les télégraphes, les téléphones, les armements modernes dans la Turquie surannée, ils veulent élever la masse par l'éducation, par l'instruc-

tion afin de former un bloc compact capable de résister à l'expansion politique de l'Europe. Que certains ambitieux du parti se soient jetés dans les bras d'une puissance européenne pour mieux servir leur ambition, cela ne veut pas dire que tous les Jeunes Turcs oublient les préceptes de leurs pères. « Ceux d'entre eux que leurs lectures, leurs relations ou leur tempérament inclinent vers le matérialisme peuvent bien perdre un peu de vue le côté théologique de l'Islam, oublier Dieu, songer moins à l'âme, mais ils garderont longtemps encore la foi au principe d'unité nationale qui est cette religion. Ils lui demeureront attachés en tant que loi constitutive de leur nation et que forme de leur peuple (1). »

C'est de cet état de choses que souffre l'Islam tout entier. Le principe civilisateur de l'Islam est entièrement distinct de celui du christianisme qui régit les nations européennes. L'union ne pourrait se faire que sur un terrain neutre, avec une civilisation laïque complètement indépendante de toute morale religieuse. Mais notre société a trop longtemps vécu du christianisme pour que les athées eux-mêmes soient débarrassés de toute hérédité chrétienne. Et d'ailleurs, nos mœurs, nos coutumes ne sont-elles pas basées sur la morale chrétienne ? De son côté la Turquie a vécu, vit encore, sur la base du Coran, code politique inséparable de la morale religieuse, du Coran qui prévoit tous les actes de la vie sociale et privée du Croyant. L'union est donc impossible. Il fallait trouver autre chose.

Le parti Jeune Turc détrôna le sultan régnant par une révolution hardie. Dès 1908 la Turquie marchait avec eux vers le libéralisme. L'Islam restait la religion na-

(1) Carra de Vaux, 1909, *La doctrine de l'Islam*, p. 274.

tionale, mais la constitution admettait une complète tolérance pour les autres religions. Cependant la masse toujours séparée de l'élite restait fidèle aux vieux principes. Pour se maintenir au pouvoir malgré la nation, Enver Pacha sollicité, déjà menacé par les grandes puissances européennes, se jetait dans les bras de l'Allemagne, entraînant avec lui son pays dans le drame de Serajevo.

La Turquie cherchait sa voie. Entraînée malgré elle, par la force des choses, par le heurt de sa tradition avec la civilisation moderne, dans une série de transformations dont elle n'a pas trouvé la formule directrice, elle se débat entre la masse conservatrice et l'élite intellectuelle qui voudrait lui voir garder dans le monde l'influence politique qu'elle eut jadis.

Par les différentes Constitutions élaborées par cette élite intellectuelle, la Turquie sortait cependant de la conception des premiers sultans turcs, lesquels avaient fait du Yassak, de l'obéissance aveugle, la base de l'Etat turco-mongol.

La constitution de 1876 revue en 1908 disait :

Art. 8. — Tous les sujets de l'Empire sont indistinctement appelés Ottomans, quelle que soit la religion qu'ils professent.

Art. 17. — Tous les Ottomans sont égaux devant la loi. Ils ont les mêmes droits et les mêmes devoirs envers le pays, sans préjudice de ce qui concerne la religion.

Art. 11. — L'islamisme est la religion de l'Etat. Mais tout en émettant ce principe, l'Etat protège le libre exercice de tous les cultes reconnus dans l'Empire et maintient les privilèges religieux accordés aux diverses communautés, à la condition qu'il ne soit pas porté atteinte à l'ordre public et aux bonnes mœurs (d'après R. Pinon, *L'Europe et la Jeune-Turquie*).

« La constitution biffait d'un coup cinq siècles d'histoire », elle fondait l'Etat ottoman sur un principe absolument nouveau. Le régime établi par Mahomet le Conquérant était fondé sur l'inégalité des vainqueurs et des vaincus ; il faisait de l'organisation religieuse le cadre obligatoire de la vie nationale, il reconnaissait pour chef de chaque communauté ou nation son pasteur religieux. En prenant Constantinople, en détruisant l'empire byzantin, il devait régler le sort des chrétiens soumis à Bysance. Les chefs politiques, les chefs militaires de Byzance furent exterminés pour éviter des surprises politiques. Restaient les chefs religieux. Le Sultan, calquant en cela l'organisation de l'Islam, donna aux patriarches le pouvoir politique et le pouvoir religieux. Il créa ainsi des « nations » sous l'autorité de leurs patriarches. Dès lors les chrétiens vécurent pratiquement en dehors de l'État ; le Sultan ne connaissait que leurs chefs. Les Musulmans devaient le service militaire et ne payaient que les taxes prescrites par le Coran ; les non-Musulmans ou rayas payaient des impôts spéciaux et ne faisaient pas de service militaire ; ainsi la dissemblance, le privilège étaient partout, l'égalité nulle part. De ces communautés juxtaposées, mais sans autres liens entre elles que l'obéissance au padishah, la constitution voulait faire une nation de citoyens. Elle apportait dans l'empire ottoman un idéal nouveau, un idéal unitaire et égalitaire, importé d'Occident, qui était en contradiction formelle avec tous les principes sur lesquels était fondée l'organisation de la Turquie et sur lesquels elle avait vécu jusqu'ici en dépit des tentatives libérales de 1839, de 1856 et de 1876.

Mais de même qu'en politique l'essai de libéralisme avait échoué, de même en fut-il dans le monde des idées. Les

chefs ambitieux du club Union et Progrès, comme Enver, Talaat et Moustafa Kemal, sentirent bien vite que le libéralisme conduisait au réveil des nationalités, réveil qui serait fatal à la suprématie des Touraniens. Aussi revint-on bien vite au régime de l'absolutisme aussi bien en politique que dans les idées. Nous voyons les conséquences de cet absolutisme dans la période actuelle de l'histoire du Proche-Orient.

CHAPITRE XIII

LA QUESTION D'ORIENT CONTEMPORAINE

D'avril 1909 où l'armée de Mahmoud Chevket pacha déposa Abd ul Hamid et nomma sultan-khalife Mehmed Rechad V, datent réellement les prémices des événements actuels. La Turquie traditionnelle avait fait place à une Turquie, proie d'aventuriers sans scrupules dont la sincérité primitive ne pouvait faire oublier les exactions qui suivirent.

Avec eux le souverain perdait une partie de ses droits de sultan-khalife, mais pour éviter les attaques des religieux musulmans, obtenait la défense de la cheriat. Par la suite les Jeunes Turcs comprirent leur erreur. Pas encore versés dans les nécessités gouvernementales, ils ne s'étaient occupés que de l'Etat turc lui-même. Plus tard les dirigeants rêvèrent le pantouranisme une fois qu'ils se furent solidement installés au pouvoir. Déjà Damid Ferid pacha faisait remarquer que le sultan était non seulement le souverain de la Turquie, mais aussi le khalife de trois cents millions de Musulmans, « né pour commander et non pour obéir ». Damid Ferid pacha voulait ainsi revivifier le khalifat, mais les docteurs de la loi musulmane, toujours conservateurs et ennemis des nouveautés, s'opposèrent à ses projets.

Damid Ferid était un précurseur. Les Khans turco-mongols avaient compris quelle arme merveilleuse de domination était l'Islam. Le parti Union et Progrès finit par saisir la nécessité politique de se mettre sous la protection de l'Islam. La conception de l'état laïque

rêvé par le comité à l'image de l'Empire des Gengis-Khan, disparut peu à peu pour revenir à la conception des sultans ottomans en général, d'Abd ul Hamid en particulier : le panislamisme au service du pantouranisme. El Hadj Guilloum, le Kaiser Guillaume, lui, voyait encore plus grand : mettre au service de l'Allemagne le panislamisme par le pantouranisme.

Par contre-coup immédiat, les réformes cessèrent. L'Europe avait été enthousiasmée par l'idéal de la nouvelle Turquie de créer à l'instar de l'Europe un Etat civilisé avec le concours de tous ses nationaux. C'était d'ailleurs un moyen « de turquiser » pacifiquement les races et les religions hétérogènes de l'Empire ottoman. C'était l'idée d'Abd ul Medjid. « Abd ul Medjid voulait réaliser tous les jours davantage le sublime progrès exprimé en son nom par les ministres de sa pensée et de son cœur : rendre les conditions politiques, civiles et religieuses si égales entre les Musulmans et les Chrétiens de toute communion dans l'Empire, qu'il n'y eût plus sous les lois du sultan qu'un seul et même peuple sous des races et des religions diverses. En un mot nationaliser tous ces fragments de nations qui couvrent le sol de la Turquie, par tant d'impartialité, de douceur, d'égalité, de tolérance, que chacune de ces populations trouve son honneur, sa conscience et sa sécurité intéressés à concourir au maintien de l'Empire dans une espèce de confédération monarchique sous les auspices du sultan (1) ».

Nous avons vu comment s'était effectuée inéluctablement la faillite de cette nationalisation au point de vue politique comme au point de vue religieux. L'en-

(1) Lamartine, *Histoire de la Turquie*, Paris, 1855. Préface, p. 4.

thousiasme soulevé par la constitution chez les non Touraniens avait été suivi par une déception profonde. Les Jeunes Turcs, pour turquiser leur pays peuplé de races soumises hostiles, employèrent alors pendant la guerre 1914-18 des moyens méthodiques inspirés, semble-t-il, de la méthode germanique (1). Non seulement les non-Turcs furent surveillés de très près et écartés le plus souvent possible, Musulmans ou chrétiens, des fonctions publiques, mais des déportations en masse, des massacres, décimèrent les populations coupables de ne pas lier leur idéal au pantouranisme. En même temps le parti jeune-turc, reprenant l'idée géniale du grand politique que fut Abd ul Hamid, installait dans les terres et dans les biens des déportés, les Circassiens, Tatars, Rouméliotes, Bulgares, Crétois, et autres mohadjirs (émigrés) fuyant la reconquête chrétienne de leur patrie (2). Dans toute cette période qui s'étend depuis 1909, de la déposition d'Abd ul Hamid jusqu'en novembre 1918, dans la Turquie déjà affaiblie par les guerres balkaniques, dominée par l'ère de terrorisme inaugurée par le comité Union et Progrès sous les ordres des germanophiles Enver et Talaat, les personnalités sont tout et s'imposent, « la nation laisse faire ». Ainsi en a-t-il été presque toujours en Orient où des hommes énergiques et sachant ce qu'ils voulaient, ont toujours pu imposer leur volonté aux masses.

En cette période reprirent les hostilités des Ottomans avec les Albanais et les Arabes. En même temps un contrôle strict s'appesantit sur les patriarcats chrétiens, sur les écoles, sur les fonctions publiques, de manière

(1) Lire Mandelstamm, *op. cit.*

(2) V. Pierre Redan, *La Cilicie et le Problème ottoman*; *Les Races*, Gauthier Villars, Paris, 1921.

à maintenir le pouvoir sous toutes ses formes aux seuls Jeunes Turcs. De 1909 à 1912 furent bien votées des lois libérales, mais jamais elles ne furent appliquées ; la guerre 1914-1918 vint encore appesantir sur les non Turcs un joug plus rigoureux : aussi ne faut-il pas s'étonner si les Alliés entrant en Turquie furent reçus comme des sauveurs, comme des libérateurs par les populations non-turques.

Pendant la guerre les Arabes avaient mené des hostilités constantes contre les Turcs de concert avec les Anglais et les Français ; les Arméniens du Caucase avaient fourni à l'armée russe des volontaires, et organisé une véritable armée sous les ordres du général Andranik ; les Arméniens de Cilicie, de Syrie, d'Egypte, leurs frères d'Amérique et d'Europe avaient répondu à l'appel des Alliés en formant la Légion arménienne sous les ordres du colonel Romieu ; les Assyro-Chaldéens avaient en se défendant à Ourmiah contre les Ottomans écrit une belle page d'histoire. Enfin à l'intérieur même de la Turquie, les déserteurs, les réfractaires étaient en nombre si considérable que les autorités ottomanes étaient obligées de créer contre eux des bataillons entiers dits « de poursuite ».

L'armistice de Moudros (30 octobre 1918) signé par l'amiral anglais Callthorpe mettait fin aux hostilités entre les Alliés et la Turquie. Les Alliés partis du canal de Suez devaient occuper la Turquie jusqu'aux tunnels du Taurus, occuper Constantinople et la Thrace, assurer le contrôle administratif dans les territoires ennemis occupés. Les armées turques devaient être démobilisées immédiatement, sauf les troupes strictement indispensables pour le maintien de l'ordre à l'intérieur et la surveillance des frontières.

L'accord du 9 au 16 mai 1916 conclu entre la Russie, la France et l'Angleterre, attribuait à la France dans le partage de la Turquie une petite partie de la Palestine, la Syrie, le vilayet d'Adana (Cilicie), avec une large bande territoriale englobant Aïn Tab et Mossoul (zone dite bleue). La zone d'influence englobait Malatia et Kharpout.

Conformément à cet accord signé par Lord Grey et M. Cambon, dès l'armistice, des officiers français étaient chargés de la surveillance administrative dans la zone bleue occupée (Syrie-Cilicie) (1). Les troupes étaient britanniques sous le commandement du maréchal Allenby.

En juillet 1919 une convention passée entre Messieurs Lloyd George et Clémenceau décidait le remplacement des troupes britanniques par les troupes françaises dans la zone soumise au contrôle administratif français, ce qui fut fait à la fin de 1919.

Le 10 août 1920 le traité de Sèvres entre les Alliés et la Turquie confirmait la cessation des hostilités.

A la même date, la convention dite « tripartite » entre la France, l'Angleterre et l'Italie répartissait à nouveau les zones d'influence en Turquie d'Asie, réglait notamment la question des pétroles (San-Remo). L'accord tripartite et le traité de Sèvres diminuaient les concessions faites à la France dans l'accord de 1916. Notamment en Cilicie la frontière était reportée vers le sud depuis le Taurus jusqu'au fleuve Djihoun.

Le 9 mars 1921, à la suite de la conférence de Londres, M. Briand signait avec Bekir Sami bey, délégué de la grande assemblée nationale d'Angora, un accord par lequel la France traitait avec un nouveau pouvoir turc autre que celui du sultan. Cet accord n'était pas

(1) Pour la question arabe. — V. t. II.

ratifié par l'Assemblée d'Angora bien qu'il contînt encore des concessions nouvelles de la France.

Enfin un nouvel accord franco-kemaliste était signé à Angora le 20 octobre 1921 par M. Franklin-Bouillon et ratifié par le gouvernement français. Ce dernier accord reportait encore la frontière vers le sud à Payas, Alep, Nissibin (1).

Que s'était-il donc passé depuis 1919 pour que les Ottomans aient pu ainsi faire pression sur les Alliés et leur faire abandonner les avantages conquis ?

Dès 1918 l'armée d'Orient, sous les ordres du maréchal Franchet d'Esperey, partie de Salonique, après la magnifique offensive du Vardar, avait occupé les pays balkaniques, détaché un corps d'occupation aux Dardanelles et à Constantinople. Le gouvernement britannique poursuivant sa politique implacable de la possession de la route terrestre des Indes, fit admettre au gouvernement français que pour une période de sept ans, le commandant du corps d'occupation de Constantinople serait un Anglais. C'était la mainmise anglaise sur les détroits et le sultanat. En effet le sultan fut le prisonnier des Britanniques.

Le club Union et Progrès s'était appuyé sur les Allemands ; les Anglais essayèrent de s'appuyer sur le club rival, celui de l'Entente libérale (Hurriet ve Ittilaf) qui déjà en 1909 avec la ligue militaire des Sauveurs de la Patrie (Halaskiarani Millet) avait lutté contre les Jeunes Turcs jusqu'à l'assassinat de Nazim pacha, ministre de la Guerre.

Le club Union et Progrès avait essayé dès la fin 1918 de réorganiser la Turquie et de créer de tous côtés des

(1) Lire le texte de ces accords dans : *L'Asie française*, n° 196 de novembre 1921.

organisations xénophobes, mais le peuple était las de la guerre ; à cette époque (1919) l'Europe aurait pu réaliser ce qu'elle aurait voulu en Turquie ; les retards et les atermoiements permirent aux Ottomans de se reprendre. En outre l'amiral anglais Callthorpe avait omis dans l'armistice de Moudros de soulever la question de l'armée turque du Caucase. Or cette armée ravitaillée par la Russie bolcheviste, bien outillée déjà par le matériel de l'armée russe en déroute, servit de base aux unionistes pour se grouper et regagner le terrain perdu.

Le même Damid Ferid pacha qui avec les Ahrars de 1909 avait soulevé la question du sultan souverain de tous les Musulmans, avait pris la conduite des affaires ottomanes sous le contrôle britannique. Le grand patriote grec Venizelos, lequel tirait sa force de ses partisans crétois et asiatiques, obtint de l'Angleterre l'autorisation de débarquer à Smyrne, centre des Grecs d'Asie Mineure. Contre les Grecs, Damid Ferid pacha envoya le général Moustafa Kemal (1919). Ce Moustafa Kemal, déjà inspecteur de l'armée du Caucase, se souvenant sans doute d'Enver s'enfuyant de Salonique et promouvant ainsi la révolution turque, et de Mahmoud Chevket pacha, conquérant Constantinople, déposant son souverain en 1909, se déclara dès son arrivée à l'armée le porte-drapeau des nationalistes turcs — ce qui était bien — et groupa naturellement autour de lui tous les xénophobes, tous les unionistes qui jusqu'à lui avaient manqué de chefs.

Moustafa Kemal s'est défendu d'être le continuateur du club Union et Progrès. En fait ce club est devenu par ses exactions inadmissible aussi bien aux Turcs qu'aux Européens, mais pratiquement les membres

unionistes sont tous autour de Kemal. Le parti a seulement changé de nom et s'appelle Nationaliste ou Kemaliste. Les revendications du parti sont inscrites dans le Pacte national d'Angora voté par l'Assemblée des délégués des provinces appelés ou nommés par Kemal. Le voici :

Pacte national de l'Assemblée d'Angora du 26 janvier 1920.

Article premier. — Le sort des territoires de l'Empire ottoman exclusivement peuplés par des majorités arabes et se trouvant, lors de la conclusion de l'armistice du 30 octobre 1918, sous l'occupation des armées ennemies, doit être réglé selon la volonté librement exprimée par les populations locales.

Les parties de l'Empire situées en deçà et au delà de la ligne d'armistice et habitées par une majorité musulmanc-ottomane dont les éléments constitutifs, unis par des liens religieux et cultuels et mus par un même idéal, sont animés d'un respect religieux réciproque pour les droits ethniques et leurs conditions sociales, forment un tout qui ne souffre, sous quelque prétexte que ce soit, aucune dissociation ni de fait ni de droit.

Art. 2. — Quant au sort des trois Sandjaks de Kars, Hardahan et Batoum, dont la population avait, dès sa libération, affirmé par un vote solennel sa volonté de faire retour à la mère-patrie, les membres signataires du présent pacte admettent qu'au besoin il soit procédé à un second plébiscite librement effectué.

Art. 3. — Le statut juridique de la Thrace occidentale, dont le règlement avait été subordonné à la paix turque, se basera sur la volonté de sa population librement exprimée.

Art. 4. — La sécurité de Constantinople, capitale de l'Empire et siège du khalifat et du gouvernement ottoman, ainsi que celle de la Mer Noire, doivent être à l'abri de toute atteinte.

Ce principe une fois posé et admis, les soussignés sont prêts à souscrire à toute décision qui sera prise d'un commun accord par le gouvernement impérial, d'une part, et les puissances intéressées de l'autre, en vue d'assurer l'ouverture des détroits au commerce mondial et aux communications internationales.

Art. 5. — Les droits des minorités seront confirmés par nous sur la même base que ceux établis au profit des minorités dans d'autres pays par les conventions ad hoc conclues entre les

Puissances de l'Entente, leurs adversaires et certains de leurs associés.

D'autre part, nous avons le ferme espoir que les minorités musulmanes des pays avoisinants jouiront des mêmes garanties en ce qui concerne leurs droits.

Art. 6. — En vue d'assurer notre développement national et économique dans le but de doter le pays d'une administration régulière plus moderne, les signataires du présent pacte considèrent la jouissance d'une indépendance entière et d'une liberté d'action comme condition sine quâ non de l'existence nationale.

En conséquence, nous nous opposons à toute restriction juridique et financière et de nature à entraver notre développement national.

Les conditions de règlement des obligations qui nous seront imposées ne doivent pas être en contradiction avec ces principes.

Il est facile de constater que l'autorité du sultan-khalife n'est plus reconnue de plein droit et que l'Assemblée agit de son propre chef sans mettre même ses délibérations au nom du souverain. En fait les kemalistes ont commis à leurs origines la même erreur politique que les Jeunes Turcs de 1909 : ils ont cru pouvoir établir un Etat sans la tutelle religieuse. De cette conception datent les projets de république turque abandonnés dès que les dirigeants se furent rendu compte de la nécessité pour eux d'avoir une base religieuse musulmane, afin d'animer leurs troupes croyantes par le fanatisme et la guerre contre l'infidèle. Les kemalistes songèrent alors sans doute à déposséder du pouvoir le sultan prisonnier des Anglais, à le remplacer par son fils Abd ul Medjid lequel s'enfuit de Constantinople ; on dit même que Kemal songea lui-même à se faire proclamer, ce qui est incompatible avec la cheriat ; en tout cas les deux tentatives échouèrent. A l'heure actuelle le grand chef de la confrérie secrète des Senoussistes, venu de Tripolitaine en Turquie par sous-marin allemand en 1917, est promené de province en province :

peut-être est-il songé à faire de lui le futur khalife. On peut cependant conclure que les kemalistes se sont rendu compte de la nécessité pour eux de mettre en action le vieux concept turco-mongol de l'Islam, excellent moyen de domination.

Comme nous le verrons par la suite, l'Islam est divisé. Les schismatiques, les orthodoxes dissidents ne reconnaissent pas ou guère l'autorité du sultan de Constantinople comme khalife, mais ce sultan-khalife a dans tout l'Islam une importance primordiale. Les renseignements parvenus de tout le monde islamique s'accordent à reconnaître le malaise persistant aussi bien chez les Hindous que chez les Alides à la pensée d'une diminution de puissance du sultanat de Turquie. Quant aux Ottomans même ralliés au kemalisme, il faut avoir séjourné en Turquie pour comprendre l'entité que représente le sultan encore pour le peuple ! De par le Coran le pouvoir spirituel et temporel sont intimement unis dans les mains du khalife. Toute diminution de l'un diminue l'autre. Or, le sultan, disent les Musulmans, est prisonnier des Alliés à Constantinople, la Turquie est diminuée ; les kemalistes travaillent à la libération de la Turquie et du sultan, donc il est nécessaire de les soutenir. C'est pourquoi toute puissance musulmane et en particulier la France a intérêt à l'existence intégrale de la Turquie, comprenant les pays turcs, par esprit de justice et pour ne pas soulever une question coranique. La Turquie est le dernier Etat libre de l'Islam, elle doit rester libre, mais sous l'autorité du sultan, lequel jusqu'à présent a condamné comme rebelle Moustafa Kemal.

En effet Kemal se défend d'être unioniste et d'avoir partie liée avec Enver pacha son ennemi personnel.

Mais de même que dans la Révolution française, les extrémistes ont toujours trouvé de plus extrémistes qu'eux, de même en Turquie les Kemal peuvent être remplacés par des Enver. C'est pourquoi toute politique non ratifiée par le sultan est illusoire et dangereuse. Nous en avons fait la preuve au Maroc où nous avons toujours soutenu le sultan et non les roguis.

Quoi qu'il en soit, de Sivas, de Konia, puis d'Angora, dès 1919, Moustafa Kemal devint le chef du mouvement national xénophobe. Contre les Grecs la lutte fut poursuivie avec des alternatives de succès et de revers. Le front semble au début de 1922 s'être fixé devant Eski-Chehir, Afioum Karahissar, sans qu'aucun des deux ennemis paraisse capable de vaincre l'autre de manière définitive.

Contre les Anglais la lutte s'est poursuivie en politique d'une manière acharnée. A Constantinople les Anglais sont les maîtres, mais en Mésopotamie ils ont été fortement inquiétés par les Kurdes.

Contre les Français, les kemalistes vaincus par les armes ont obtenu la victoire diplomatique qui éclate de la simple comparaison des deux accords de 1921.

Les Kémalistes ont donc acquis en Anatolie une situation prépondérante grâce au non règlement rapide de la paix avec la Turquie et grâce aux fautes de Alliés, mais les principes wilsoniens ont exacerbé les particularismes locaux et nationaux. Les Ottomans, pour reformer l'unité de leur patrie, sont nécessairement forcés de refréner ces mouvements particularistes. La France, avec son libéralisme habituel,a naturellement admis ce point de vue ottoman, a remis aux kemalistes les provinces revendiquées par ces derniers. Mais les non-Turcs objectant que pendant la guerre 1914-18 ils ont

aidé les Alliés dans la mesure de leurs moyens, réclament leur autonomie, s'appuient sur des promesses faites à eux par les hommes d'Etat anglais ou français :

a) Les Arméniens réclament la constitution d'une Arménie libre ; ne pouvant se maintenir dans le Caucase sous le flot bolcheviste et turc, ils demandent au moins l'attribution aux Arméniens d'une province quelconque où ils puissent reformer leur race ;

b) Les Kurdes, forts de leur puissance, se battent contre quiconque veut toucher à leur indépendance, sont revenus à leur féodalité primitive, réclament leur autonomie en dehors du kemalisme.

c) Les Tcherkesses, toujours loyalistes à la personne du sultan-khalife, rêvent la réalisation de leur république du Caucase que l'émigration en Turquie leur a fait perdre, que les Ottomans n'ont jamais voulu reconstruire.

d) Les Assyro-Chaldéens soutiennent les mêmes revendications que les Arméniens et les Kurdes.

En outre de ces revendications nationalistes, le problème se complique de la grande et éternelle opposition du Musulman et du Chrétien. Les kemalistes ont supprimé les antiques privilèges des Chrétiens ; mais pratiquement, de par le Coran même, le Chrétien sera toujours inférieur au Musulman. Dans ces conditions, comment pourra se régler la question d'Orient ? Jusqu'à ces jours derniers, l'Europe était la troisième partie qui conciliait les éternels adversaires, ou faisait le tampon nécessaire pour le maintien de la vie commune. L'équilibre est désormais rompu !

L'identité des grandes routes de guerre et des grandes routes commerciales se prouve une fois de plus en Turquie et complique encore la question. Les pétroles de

Mossoul attribués à l'Angleterre et à la France sont convoités par l'Amérique, mécontente d'avoir été écartée de l'accord de San-Remo. La lutte mondiale pour le pétrole englobe la Mésopotamie, le nord de la Syrie et la Cilicie.

Il serait donc présomptueux de présager l'avenir. La question d'Orient, loin d'avoir été réglée par les traités et les accords qui ont suivi l'année 1918, se démontre encore plus complexe, encore plus inquiétante. C'est pourquoi il importe à tous les Français appelés à jouer un rôle quelconque dans le proche Orient de s'efforcer à connaître les rouages secrets qui font mouvoir le monde musulman afin de ne pas être surpris par les événements et d'agir sur eux le cas échéant.

CONCLUSIONS

Valeur de l'imamat ottoman. — Les conclusions sur l'évolution du monde musulman depuis Mahomet jusqu'à nos jours par l'intermédiaire des Turco-Mongols se tirent d'elles-mêmes. La civilisation arabe qui avait atteint un développement incomparable s'est éteinte sous la domination des Turcs, lesquels, guerriers magnifiques, se sont montrés administrateurs incapables. Pour conserver les farouches traditions de leur Yassak, les conquérants se sont montrés les ennemis implacable. de tout progrès et de toute innovation. Les kemalistes ont refermé en Anatolie les voiles des femmes un instant entr'ouverts, ordonné de revenir aux anciens costumes touraniens. C'est une question de vie ou de mort pour les Ottomans de ne pas laisser se développer l'esprit particulariste national chez les peuples conquis, musulmans ou chrétiens. De là pour eux l'interdiction de tout progrès et de toute nouveauté.

Comme résultante inéluctable, les peuples soumis par les Ottomans n'ont pas été assimilés, pas même attachés à la conservation de l'Empire. Bien que le monde musulman veuille l'existence de la Turquie pour les raisons précitées, il n'en reste pas moins vrai que la valeur précaire de l'imamat ottoman a été démontrée par la guerre 1914-18.

Le sultan ottoman de Constantinople se considérait comme le souverain, le pontife de tout le monde musulman. L'achat du titre d'imam aux Abbassides du Caire par Sélim Ier devait lui attribuer le pouvoir

spirituel et temporel de l'imamat arabe. En faisant entrer la Turquie dans leur alliance, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie espéraient sans doute soulever à la voix du sultan, héritier du khalifat, toutes les populations musulmanes, déchaîner contre la France, l'Angleterre et la Russie tous les croyants de l'Islam vivant sur leurs territoires coloniaux.

Or que s'est-il produit ? Comprenant bien que la « Guerre sainte » était une arme terriblement vieillie, les Jeunes Turcs et les Allemands avaient répandu par millions dans le monde islamique des opuscules et des brochures, en turc, arabe, persan, arménien, kurde, pour expliquer la nécessité de lutter contre les ennemis du khalifat, tout en ménageant les alliés chrétiens du dit khalifat.

Le 29 octobre 1914 était publiée à Constantinople la fetoua, le texte sacré proclamant la guerre sainte contre l'infidèle. Quelques tribus répondirent bien à cet appel, galvanisées par l'espérance d'un gain prochain, mais en fait le monde islamique ne bougea pas. Que s'était-il donc passé ? D'abord le parti jeune-turc n'était qu'une minorité, les Arabes récusaient au sultan ottoman le titre d'imam.

Dès lors la proclamation du cheikh ul Islam fut violemment critiquée par les savants arabes, commentateurs de la loi sacrée. « Ces critiques étaient nombreuses. Tout en étant au nombre des cinq devoirs religieux (les quatre autres sont la prière, le jeûne, les dîmes, les pèlerinages), la guerre sainte n'est pas du tout obligatoire pour le salut de l'âme, pas plus que le pèlerinage d'ailleurs. Elle constitue un « fardh khifaya » mais non une « perfection indispensable », et pour comble de malheur elle avait été proclamée le 22e zuhleggia,

c'est-à-dire pendant un des quatre mois saints (mukeddas), temps pendant lequel cette déclaration ne saurait avoir lieu, à moins d'invasion du territoire et de sacrilège contre le rite musulman, ce qui n'était pas le cas (1). »

Ces polémiques indiquaient bien le peu d'autorité du khalife turc sur les Arabes. Les sultans osmanlis, au temps de leur puissance, se sont imposés aux Musulmans parce qu'ils étaient les plus forts. Les Musulmans soumis par eux acceptent le khalifat turc comme une fatalité historique, mais tous, soit orthodoxes, soit dissidents, ont l'idée orgueilleuse de leur race plus noble. Un hadith d'El Bokhari prononce : « Il faut que le khalife soit choisi parmi les hommes de la tribu de Qoreich — tribu à laquelle appartenait le prophète Mahomet — quand bien même dans cette tribu il ne resterait plus que deux hommes... » A la suite donc de la fetoua, aucun mouvement d'enthousiasme ne se produisit.

Si dans l'Empire ottoman même, le soulèvement espéré ne se révéla pas, il ne pouvait guère se produire dans le reste du monde musulman. La prédiction de Binger sur le faux péril de l'Islam déchaîné contre la chrétienté s'est ainsi réalisée ; les Musulmans ont combattu les uns contre les autres tout comme les Chrétiens. C'est que l'imamat turc était bien démonétisé dans le monde musulman, c'est que les particularismes locaux, vivaces depuis la conquête islamique, se sont encore affermis pendant cette guerre, se sont développés depuis la guerre à l'aide des principes de Wilson...

(1) Arnaldo Fraccaroli, *Corriera della Sera* cité par *La Guerre et les neutres.* — V. *Bibliographie.*

L'islamisme n'a pas été capable de déchaîner sur le monde une de ces ruées dont l'Asie eut jadis le secret. Le monde islamique, avec ses races, avec les sectes, les schismes qui le divisent, n'est plus un tout. Sur l'arbre primitif arabe, s'est greffée la bouture turco-mongole, mais les rameaux, les branches parties du tronc premier se sont épanouis à part, au même titre que la greffe. Ce sont ces rameaux, ces mouvements que nous allons étudier maintenant.

Considérations sur la politique française en Turquie. — Cette longue période qui s'étend du VIIe siècle au XXe siècle a marqué le développement et la transformation de l'Islam. Nous verrons plus tard à juger l'ensemble du mouvement islamique ; après les Arabes, après les Mongols, les Turcs se sont faits les champions de l'Islam.

La volonté implacable des Turcs de suivre les traces des ancêtres partout où ces derniers ont passé se retrouve dans toute l'histoire de la Turquie depuis Mahomet II jusqu'à nos jours. Le club Union et Progrès, le parti kemaliste — lequel s'efforce par une propagande effrénée de faire de son chef « un mahdi » à la mode touranienne pour la plus grande gloire, pour la plus grande domination de la race turque, par tous les moyens possibles y compris l'extermination des allogènes — ne font que suivre l'inspiration du Yassak traditionnel sous le voile commode et utile de l'Islam.

Que devient la belle civilisation de l'Islam, que devient la tolérance primitive de l'Islam au milieu de telles ambitions ? Mahomet II, en superposant l'Etat turc à l'Etat byzantin, en calquant l'organisation des patriarcats sur celle de l'Islam, a démontré l'impossi-

bilité pour les Turcs d'assimiler les peuples conquis. De même le kemalisme actuel réussit parce qu'il dresse contre un ennemi commun des peuples divers unis par une même foi. Il est obéi parce qu'il paraît le plus fort, mais craint et haï. La Turquie est peuplée d'une mosaïque de races pour la plupart hostiles aux Kemalistes qui ont prouvé leur incapacité d'administrer. Le service militaire obligatoire, les impôts renforcés rejettent du mouvement les paysans maintenus dans l'obéissance par la terreur. Avec le kémalisme, plus de tolérance, plus de libertés. Tourné uniquement vers la guerre, adossé aux soviets, rêvant de poursuivre la marche turque vers la Syrie (1), l'Egypte (2), et peut-être plus loin encore, le kémalisme ne peut développer la civilisation islamique. Au contraire, pour renforcer le Yassak, ses dirigeants ont ordonné le retour aux anciennes coutumes, condamnant comme autrefois les néologismes et les nouveautés afin que la loi-dogme ne soit pas touchée. Ainsi les Kémalistes s'efforcent de « turquiser » l'Asie Mineure.

Le kémalisme peut sans doute être aimé par les peuples musulmans lointains comme le représentant actif de l'Islam intégral, mais — en raison de toute l'histoire turco-mongole — il ne peut être considéré par l'Europe comme un sûr garant de la paix. La politique traditionnelle de la France en Orient fut la protection des Chrétiens par l'intermédiaire du sultan. La France eut en 1919-1920 à choisir entre deux politiques : favoriser en

(1) Dernièrement (janvier 1922) la prière du vendredi aurait même été faite en certaines mosquées de Syrie au nom du Sultan et de Moustafa Kemal.

(2) Une campagne a été menée pour que les Anglais évacuent l'Egypte comme les Français l'ont fait pour la Cilicie.

Asie Mineure et dans toute l'Asie Antérieure les nationalités autres que la turco-mongole (1) et combattre les Kemalistes, ou bien essayer de s'entendre avec les Kemalistes et laisser ces derniers soit « turquiser », soit exterminer ces nationalités. Le général Galliéni à Madagascar évita de « hoviser » les Sakalaves et autres tribus ; au Maroc le maréchal Lyautey n'essaya pas d'arabiser les Berbères ; au Maroc encore la France a soutenu toujours les sultans et non pas les roguis. Il semble qu'en Turquie la France ait suivi une politique différente. Il est nécessaire de se rendre compte des dangers de l'impérialisme kemaliste. Nous, Français, nous nous sommes toujours bien compris avec les vrais Musulmans, avec tous ceux qui n'étaient pas aveuglés par le Yassak impératif. Il serait navrant qu'une telle entente disparaisse. Le monde musulman n'a pas seulement une forme turque ; il est immense et divers. Nous n'avons pas intérêt à ce que les sectes et les mouvements régionaux de l'Islam se joignent au kemalisme.

Nous allons étudier ces sectes, ces mouvements séparés du mouvement turc pour en tirer une impression générale.

(1) Lire Pierre Redan, *La Cilicie et le problème ottoman*, Paris, Gauthier-Villars, 1921.

TABLE DES MATIÈRES

TOME I

LES ORIGINES, LE TRONC ET LA GREFFE

LIVRE PREMIER. — DEUXIÈME PARTIE

Etablissements ANDRÉ BRULLIARD, St-Dizier.